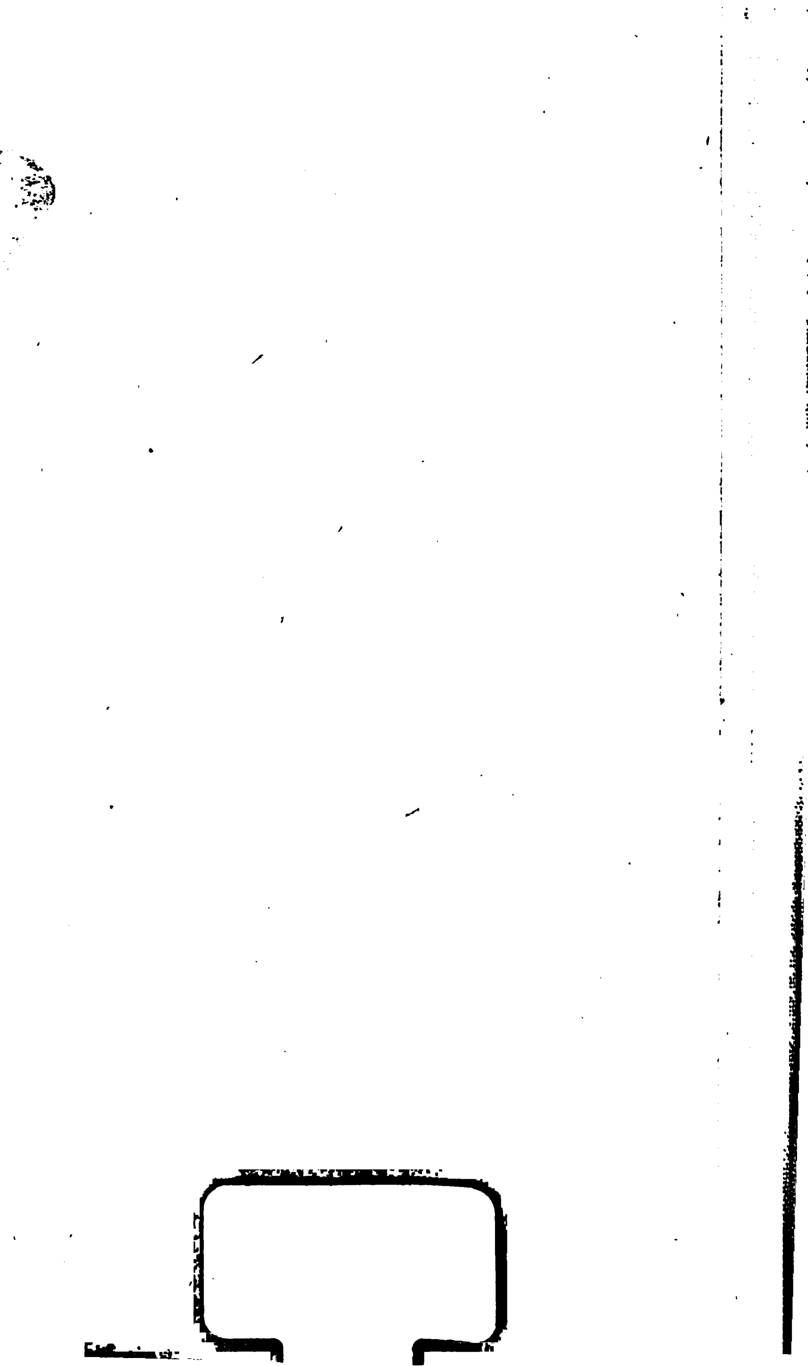




Roeherer

NK

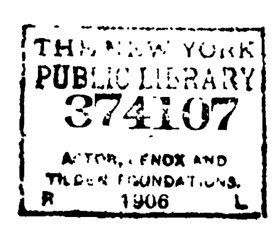
COMÉDIES,

PROVERBES,

PARADES.

TOME SECOND.

1825.



Cet ouvrage n'est point livré au public; il n'est tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires destinés aux amis de l'auteur.

LE CAMPAGNARD

HOMME DE PLAISIR.

COMÉDIE EN DEUX ACTES

ET EN VERS.

PERSONNAGES.

BIDERMANN, garçon de 40 ans, Allemand.

BELMONT, son cousin, Parisien.

LISBETH, Viennoise.

ROSALIE, jeune femme de charge.

NICLAUSSE, chasseur de Bidermann, Alsacien.

La scène est chez Bidermann, dans son château au milieu des forêts des Ardennes, près de la route de Luxembourg.

LE CAMPAGNARD
HOMME DE PLAISIR.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

BELMONT, ROSALIE.

BELMONT.

Quoi, depuis ce matin l'ami Bidermann chasse?
A pied, peut-être?

ROSALIE.

Oh non! souvent il se délasse
En montant à cheval: il a des char-à-Bancs,
Des Drouskis à la Russe, et des Wourchs Allemands.
Selon sa fantaisie, ou le chemin à faire,
Il prend ce qu'il lui faut.

BELMONT.

Bourgeois ou militaire,
Il s'est toujours choyé! je le connais!

ROSALIE.

Pour nous

C'est un maître excellent ; son caractère est doux,
Affable et caressant ; cependant vif...

BELMONT.

En sorte
Que vous l'aimez ?

ROSALIE.

Beaucoup ! quelquefois il s'emporte,
On le croit furieux !... mais pour moi j'en souris,
Car je connais son cœur !... Il aime ses amis
Jusques au dévoûment ! Certes il en mérite !

BELMONT.

Il en a de bien vrais ; du nombre je me cite.

ROSALIE.

Si vous eussiez écrit, Monsieur serait ici ;
Sans doute il ignorait...

BELMONT.

Ah ! qu'il sera surpris
En me trouvant chez lui, car il ne m'attend guère !
C'est mon cousin germain, ou plutôt c'est un frère ;
Dès la plus tendre enfance, on nous a vus unis,
Et nous sommes depuis restés toujours amis.

ROSALIE.

D'un cousin, en effet, qu'il aime avec tendresse,
Il parle fort souvent !

BELMONT.

Que j'aurais de tristesse

D'être passé si près, allant à Luxembourg,
Sans l'être venu voir, fut-ce pour un seul jour !
Il m'en aurait voulu ! — J'ai grande impatience
De voir ce campagnard, lui qui dès son enfance
N'habitait que Paris, et dont l'esprit mondain
Ne nous parlait des champs qu'avec un grand dédain !
J'ai peine, je l'avoue, à me rendre bon compte
De ce qu'il fait ici.

ROSALIE.

Faut-il que je vous conte
Comme il passe son temps ?

BELMONT.

Il doit bien s'ennuyer !

ROSALIE.

Vous vous trompez, Monsieur !.. Eh mais ! j'entends crier !
Oui, c'est le cor de chasse, et le bruit de la meute !
C'est Monsieur qui revient.

BELMONT.

On dirait une émeute
Tant le tapage est grand !

ROSALIE.

Je cours le prévenir
Que vous êtes ici.

BELMONT.

Non, laissez-le venir
Sans l'informer de rien.

ROSALIE.

C'est bien !

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

BELMONT, *seul.*

De sa surprise
Je vais bien m'amuser !.. — Ce bruit caractérise
Mon turbulent cousin ! là je le reconnais !
C'est un brave Allemand, digne d'être Français !

SCÈNE III.

BELMONT, BIDERMANN, NICLAUSSE.

BIDERMANN, *avec feu et sans voir Belmont qui s'est retiré à part.*

Ramponeau, Farineau, chiens de maudite race,
Indignes de l'honneur d'être faits chiens de chasse,
Vous serez fusillés !.. Grands dieux ! un tel affront
A moi, moi vieux chasseur ! je sens rougir mon front
En songeant que l'on peut savoir cette avanture !
Niclausse, dans l'instant... oh ciel ! la chose est dure !..
Va payer la voisine, et tâche d'obtenir
Qu'elle ne dise rien !

NICLAUSSE.

Ia, men herr, monsir !
Ché dirai qu'elle doit...

BIDERMANN.

Mieux garder ses... je n'ose
Dire un tel mot!..

NICLAUSSE.

Monsir, ch'avais bien vi le chose
Et ché fous disais bien, mais ch'étais in maraud,
Qu'au lieu d'in sanklier, c'était in franc pourceau!

BIDERMANN.

Pendard! te tairas-tu? si jamais il t'avise
De répéter ce mot!..

NICLAUSSE.

Monsir, ché me ravise.
Fous afez bien raison, car ch'ai vi des petits,
C'était ine femelle!

BIDERMANN.

Ah dieux! c'est encor pis!
Chasser pendant un jour un animal immonde!
Que dirait-on de moi, si par hazard le monde...

BELMONT, *s'avançant.*

Le monde, mon ami, ne s'en doutera pas.

BIDERMANN.

Comment!.. Belmont!.. c'est toi que je tiens dans mes bras?
(*Ils s'embrassent.*)
Par quel heureux hazard?.. Tu ne m'as rien fait dire?..

BELMONT.

La surprise a son prix! d'ailleurs pourquoi t'écrire?

N'étais-je pas certain de trouver bon accueil ?

BIDERMANN.

Permets !. je suis à toi !. (*à Niclausse*) fais servir du chevreuil.

(*Niclausse sort.*)

SCÈNE IV.

BELMONT, BIDERMANN.

BIDERMANN.

En Ardenne, du moins, tu feras bonne chère !

BELMONT.

Oh! je m'en fie à toi ! (*ironiquement et contrefaisant Niclausse*)
Cépendant ché préfère
A la chair d'in chefreuil, celle d'in sanklier !

BIDERMANN.

Ah ! voilà les propos qu'il me faut essuyer !
Promets-moi le secret sur ce point, je te prie !

BELMONT.

Très-volontiers, mon cher ; trêve de raillerie.

BIDERMANN.

Ici mon seul plaisir est de courir les bois,
D'avoir les meilleurs chiens, qu'ils soient les plus adroits.
La chasse, tu conçois, est une grande affaire
Pour celui qui vit seul ; aussi je voudrais taire...

BELMONT.

Suffit !.. Dis-moi pourquoi tu fuis ainsi Paris
Pour habiter les bois de ces affreux pays,

Toi, que j'ai vu jadis un homme du grand monde
Et même très-mondain? permets que je te gronde:
Pour nous quitter ainsi quelle est donc ta raison?

BIDERMANN.

La compagne me plaît.

BELMONT.

J'entends... dans la saison...

BIDERMANN.

Non, toujours, mon ami, j'en ai pris l'habitude.
Reste ici quelque temps et j'ai la certitude
Que tu partageras mon goût pour le repos.

BELMONT.

Rester ainsi... tout seul!

BIDERMANN.

C'est-à-dire...;

BELMONT.

A propos!
Je fus reçu tantôt par une jeune fille
Qui me parut fort belle...

BIDERMANN.

Elle est assez gentille;
Sa taille n'est point mal, mais c'est par son minois
Qu'elle brille surtout!

BELMONT.

Je t'entends, vieux matois!

Mais un instant après, une autre, fort jolie
Vint ici me parler ?

BIDERMANN.

Jolie ?

BELMONT.

Eh, oui !

BIDERMANN.

Folie !
Peux-tu confondre ainsi ? je ne te comprends pas !
Son visage, il est vrai, n'est point privé d'appas,
Mais sa taille, mon cher, fait surtout son mérite !
Je t'ai vu connaisseur !

BELMONT.

Ah ! je te félicite
D'être ainsi secouru dans ton isolement
Par deux filles de bien, et je conçois vraiment,
Qu'on vive ainsi... tout seul !.. l'une des deux est belle
Et l'autre fort jolie, ainsi point de querelle ;
Chacune a son mérite, et chacune a son rang.

BIDERMANN *riant.*

A ces soins délicats, reconnais-tu ton sang ?
(*avec sérieux*)
Mon unique plaisir, loin de la multitude,
Est de n'être pas seul dans cette solitude.
Quelques amis voisins viennent à mon secours :
Une cave excellente anime nos discours.

Que voudrais-tu qu'on fit quand on n'a rien à faire?
Et pour tuer le temps, il faut bien se distraire !

BELMONT.

Je suis de ton avis, et tout ce que je vois
Me tire de l'erreur où j'étais. Toutefois,
A tout ce mouvement ajoutant la lecture
J'ornerais mon esprit ; il décroît sans culture
Lorsque l'isolement le privant des appuis...

BIDERMANN.

Ai-je le temps de lire, occupé que je suis
Du matin jusqu'au soir de choses importantes ?
Car la chasse et les chiens, les belles habitantes,
La cave, les voisins, les fusils, les chevaux
Ne m'occupent pas seuls ; j'ai quelques biens ruraux
Qui demandent des soins ; j'y dois chaque semaine
Donner une heure au moins : puis, en vieux capitaine,
A te parler tout franc, j'aime peu les bouquins :
Je m'endors quand je lis !... j'oubliais mes jardins !
C'est mon plus grand plaisir ; j'y passerais ma vie :
Ils sont remplis de fleurs ; ils te feront envie ;
Demain tu les verras, il n'est rien de plus frais !
Le soin en est remis... (*Il s'arrête avec embarras.*)

BELMONT.

Au jardinier exprès ?

BIDERMANN

Non pas... je te dirai...

BELMONT.

Je ne puis te comprendre...

BIDERMANN.

C'est que... vois-tu ?.. Tu sais... je vais bien te surprendre :
Une jeune personne...

BELMONT.

Ah ! je t'entends fort bien !
C'est la jolie ?

BIDERMANN.

Eh, non !

BELMONT.

L'autre ?

BIDERMANN.

Pas plus !

BELMONT.

Vaurien !
Comment une troisième ?..

(*Bidermann avec sérieux fait signe que oui.*)

Ah ! quelle solitude !
Quel hermite voilà ! moi qui parlais d'étude !
Ah ça ! dis-moi, mon cher, comment distingues-tu
Celle-ci de la belle et de...

BIDERMANN.

Par sa vertu.

BELMONT.

Tu ris assurément ?

BIDERMANN.

Non, sur ma foi, je jure...
Enfin écoute-moi, car c'est une avanture
Qui mérite vraiment qu'on l'entende avec soin,
Et sur laquelle aussi j'aurai quelque besoin
D'avoir ton bon conseil : Quand j'étais au service
Nous courions l'univers ; la fortune propice
N'envoyait d'étrangers que prisonniers chez nous ;
Ils s'y trouvaient fort bien, et nous trouvions fort doux
De commander chez eux... Mon habit d'ordonnance
Me mêlait dans les rangs des enfans de la France,
Mais les bons Allemands reconnaissaient soudain
Sous mon habit français le citoyen du Rhin !
Leurs malheurs me touchaient, ils m'y voyaient sensible;
L'instinct les éclairait dans ce moment terrible ;
Aussi m'invoquaient-ils, tout net, en allemand,
Sans hésiter, mon cher; dans un autre moment
On en eût ri !

BELMONT, *malicieusement.*

Pour moi, je conçois qu'à ta mine
Comme à tes cheveux blonds... et puis quelque cousine...
Car grâce à toi, j'en ai... j'en ai... Dieu sait combien !..

BIDERMANN, *gaiement.*

Et moi, n'en ai-je pas ? Oh ! tu ne me dois rien !
Tu t'acquittes fort bien de ce que l'on te donne !
J'en ai tant !.. j'en ai tant !.. que le nombre m'étonne !

BELMONT.

Tu me fais trop d'honneur !

BIDERMANN.

Je reprends mon récit
Car notre modestie aurait...

BELMONT.

C'est vrai ! suffit !

BIDERMANN.

Au milieu d'un combat, j'entrai dans un village
Où je vis un enfant du plus charmant visage,
Que de bons paysans gardaient alors chez eux ;
Un soldat expirant, à leurs soins généreux
Quelques instants avant venait de le remettre.
L'effroyable combat n'ayant pu me permettre
de m'arrêter longtems, je revins vers le soir :
Les ennemis fuyaient, et je voulais savoir
Ce qu'était devenu l'enfant de la bataille :
Mais tout était détruit ! seul sur un tas de paille
Je le vis qui dormait ; je le pris avec moi ;
Je me crus père alors ! et content comme un roi
Je l'envoyai dans Ulm, n'ayant sur sa naissance
Nulle indication, sinon la connaissance
Des lieux et du moment où je l'avais trouvé,
Plus un lambeau de lettre assez mal conservé.
Un de mes bons amis commandait cette ville ;
il reçut mon enfant, et c'est dans cet asile
Que je le retrouvai lorsque la paix se fit.
Je m'avisai pour lors ne pouvoir sans délit
L'emmener loin de là, le priver de famille...

BELMONT.

Cet enfant est garçon ?

BIDERMANN.

Eh non ! c'est une fille !
Celle dont je parlais, qui soigne ici les fleurs !

BELMONT.

J'avais perdu de vue...

BIDERMANN.

Oh ! je hais les railleurs !
Écoute jusqu'au bout : j'allai donc au village
Où je t'ai déjà dit qu'on avait fait carnage:
Je vis le bourguemestre et les bons villageois
Revenus au pays : tous encore aux abois
Étaient peu disposés à me vouloir entendre ;
Je n'appris rien de plus, mais je fis bien comprendre
Au magistrat du lieu quel était son devoir ;
Il écrivit mon nom, et j'étais dans l'espoir
Qu'il pourrait tôt ou tard retrouver quelques traces
Des parens de l'enfant : mes soins inefficaces
N'ont rien produit ; il m'est jusqu'à présent resté,
Et c'est à dix-sept ans un ange de beauté !
Pour un dernier effort, j'ai fait faire une enquête
Dont j'attends le produit.

BELMONT.

Cette fille est honnête ?

BIDERMANN.

N'en doute pas, mon cher! crois que j'ai mis des soins
A la faire élever.

BELMONT.

Je n'attendais pas moins,
Connaissant ton bon cœur !..

BIDERMANN.

Dans la ville prochaine
Je la mis au couvent, et là, chaque semaine
J'allais la visiter; j'aimais de plus en plus
La beauté de son âme... ah! je suis bien confus
D'avoir compris trop tard...

BELMONT.

Et que prétends-tu faire?

BIDERMANN.

Je veux la marier !.. c'est là la grande affaire!...
Mais elle vient ici, ne lui parle de rien.

SCÈNE V.

LES MÊMES, LISBETH.

LISBETH, *surprise.*

Ah!

BELMONT, *à part.*

Quel charmant objet!

LISBETH.

Je romps votre entretien :
J'ignorais tout-à-fait..., je vais...

BELMONT, *vivement.*

Mademoiselle
Veuillez rester.

BIDERMANN.

Lisbeth, c'est un ami fidèle ;
C'est mon cousin Belmont, dont j'ai parlé souvent.

LISBETH, *avec une joie naïve.*

Votre air me le disait ! je sais en vous voyant
Connaître vos amis, et jamais je n'hésite ;
Je ne sais quel instinct, à les aimer m'invite,
Je les devine tous ! (*à Belmont.*) Mon tuteur m'a permis,
Et j'en profite bien, d'aimer tous ses amis !

BELMONT.

Je puis d'après celà me permettre de croire...

LISBETH.

Certainement, monsieur !

BELMONT, *à part.*

L'aimable enfant !

BIDERMANN.

Histoire
Que tout celà ! pour moi, j'ai très-bien reconnu
Que quand on vous déplait on est fort mal venu,
Fut-on de mes amis ! témoin le bon notaire !

LISBETH, *à Belmont, vivement et avec un peu d'humeur.*

Monsieur, si vous saviez!.. oh mais, je dois me taire!..

BIDERMANN.

Eh non! parlez!

LISBETH.

Méchant! allez, ça n'est pas bien
De tourmenter ainsi ceux qui ne vous font rien!

BELMONT.

A tout ce grand débat je n'entends pas grand chose.

BIDERMANN.

On pourrait, en deux mots, t'en exposer la cause.

LISBETH.

J'y consens volontiers, prenons votre cousin
Pour juge entre nous deux : écoutez son dessein...

BELMONT, *avec emphase.*

Tout juge doit s'asseoir, il me faut une chaise!

BIDERMANN, *riant.*

Il a droit de dormir! un fauteuil!

BELMONT.

Qu'il vous plaise
Mettre le tribunal en état de siéger;
Un tribunal debout ne saurait bien juger! (*il s'assied.*)

LISBETH.

Vous êtes gais, messieurs; pour moi je ne puis rire,
Car j'ai trop de chagrin!

BELMONT.

La plaignante doit dire
Ce que son cœur reproche à monsieur son tuteur.

BIDERMANN.

Je veux la marier !

LISBETH.

Non, je suis d'une humeur !..
Car enfin vous savez combien je le déteste !..

BELMONT.

Détester le futur ? ah ! je comprends de reste
Quel est votre courroux ! mais je ne conçois pas
Pourquoi votre tuteur...

LISBETH.

C'est vouloir mon trépas !

BIDERMANN.

Mais vous l'aimiez beaucoup ! je ne vois pas de cause
A votre changement.

BELMONT.

Ah ! c'est une autre chose !

LISBETH, *avec dépit.*

Je l'aimais !.. je l'aimais !.. ai-je de si grands torts,
Il ne s'agissait pas de l'épouser alors ?

BELMONT.

Vous l'aimez s'il vous hait, et non s'il vous épouse !

LISBETH, *vivement.*

Précisément !

BIDERMANN, *souriant.*

Fort bien !

LISBETH.

C'est n'être pas jalouse,

Convenez-en ?

BELMONT.

D'accord !

BIDERMANN.

Parmi d'autres voisins

Tâchons de mieux choisir, puis l'un de ces matins

On pourra voir...

LISBETH, *piquée.*

Quoi, voir ?

BIDERMANN.

Faut-il que je les nomme ?

LISBETH, *avec vivacité.*

Je les déteste tous !

BIDERMANN, *feignant de l'étonnement.*

Tous mes amis ?

LISBETH, *à part.*

Quel homme !

Il se fait un plaisir de causer mon tourment !

BIDERMANN.

Vous aimiez, disiez-vous, tous mes amis!

LISBETH, *poussée à bout.*

Vraiment,
Je les aimais hier... et tout à l'heure encore...
Mais en me parlant d'eux... je sens... je crois... j'ignore...
Oh ciel! je n'y tien splus! (*Elle sort précipitamment.*)

SCÈNE VI.

BELMONT, BIDERMANN.

BIDERMANN, *avec attendrissement.*

En faisant son portrait,
Qu'avais-je dit de trop?

BELMONT.

Je le trouve parfait!
Elle est tout à la fois plus jolie et plus belle
Que tout ce que j'ai vu; son âme se décele
En tout ce qu'elle dit: ah! mon pauvre cousin!..
tu veux la marier!.. tu cherches un voisin!...
Pourquoi feindre, entre nous, de ne pas la comprendre?
Son secret, qu'elle ignore, est facile à surprendre!
On lit dans sa belle âme!

BIDERMANN.

Ah! j'y lis comme toi,
Et c'est un grand chagrin, une douleur pour moi!
J'aimerais mieux cent fois, ne pas la bien connaître!

BELMONT.

Ah ça! mon cher cousin, n'es-tu pas bien le maître
D'épouser qui tu veux?

BIDERMANN.

Peux-tu parler ainsi?
A tout ce que j'ai dit, joins le fait que voici:
Le fragment du billet qui fut trouvé sur elle
Est des plus affligeants, car c'est ce qui révéle
Qu'un ayeul irrité (les noms sont disparus.)
Méconnait sa naissance... en peut-on dire plus?

BELMONT.

Non, c'est en dire assez; la chose est claire et nette,
Et voici selon moi comme elle s'interpréte
Pour qui connait un peu l'orgueil d'un allemand:
Le fils d'un grand seigneur aimait éperdûment
Une fille moins noble, et c'est assez sans doute
Pour irriter le père; aussi, quoiqu'il en coûte,
(Car l'orgueil est aveugle et nous rend inhumains
Jusqu'à nous déchirer, nous, de nos propres mains.)
Il a banni son fils, il a maudit sa race...
Mais elle est légitime, et de la paperasse
Que sur elle on trouva, je conclus hardiment
Que le fait est ainsi; car, en effet, comment
Pourrait-on supposer qu'un père prît la peine
D'écrire uniquement afin que l'on apprenne
Qu'il ne reconnait pas des fils dont les parens
N'étant point mariés!... ça n'aurait pas de sens!...
Réfléchis donc un peu!

BIDERMANN.

Mais pourquoi cette lettre ?

BELMONT.

Pourquoi ?.. c'est naturel !.. et déjà je pénètre
Que le père en voyant naître son cher enfant
Fut enivré de joye et courut triomphant
En écrire au grand-père, espérant bien sa grâce...
Mais elle est refusée, et c'est cette disgrâce
Qu'annonce le billet qui t'inquiète tant.

BIDERMANN.

Je me sens tout ému, j'avoue, en l'écoutant,
Car tout ce que tu dis, me parait raisonnable.
Oui, je veux prévenir un mal irréparable
En refusant Lisbeth au notaire voisin :
Ne parlant plus de dot, il oublîra sa main.
A tout ce que tu dis, je veux penser encore...
Je veux y réfléchir !.. ah ! combien je déplore
Le retard que j'ai mis, à prendre ton conseil !..
Je fuyais le bonheur.., je sors d'un long sommeil !..

BELMONT.

Un jour nouveau se lève, il doit beaucoup te plaire :
Tu deviens jeune époux de vieux célibataire !
Si tes derniers efforts restent infructueux,
J'ai des moyens certains pour être plus heureux :
J'ai des amis partout, j'en ai surtout à Vienne ;
De leurs soins empressés l'issue est très-certaine !

BIDERMANN.

Je te dois le bonheur, il date d'aujourd'hui!

BELMONT, *d'un air grave.*

A mon tour, à présent, j'invoque ton appui.

BIDERMANN.

Oh ciel! dis un seul mot!

BELMONT.

L'amour qui te transporte
Peut te faire trouver la transition forte!
Je le crains bien!

BIDERMANN.

Dis-donc?

BELMONT, *avec une hésitation feinte.*

C'est que...

BIDERMANN.

Parle sans biais!

BELMONT, *gaîment.*

Les amoureux ici ne dînent-ils jamais?
Je me sens affamé!.. sans compter le voyage...

BIDERMANN.

Ah pardon! je conçois! et tout mon bavardage
Me faisait oublier...

(*il appelle*)

Niclausse!..

SCÈNE VII.

LES MÊMES, NICLAUSSE.

NICLAUSSE.

Was ist das?

BIDERMANN.

Le dîner!

NICLAUSSE.

Ist fertig.

BIDERMANN.

Lisbeth est-elle en bas?

NICLAUSSE.

Ia, men herr.

BIDERMANN, *à Belmont.*

Tu vois que tout est à merveille.
Viens dîner, mon ami; j'ai certaine bouteille
Qui va tout réparer! mon cuisinier aussi
N'est pas indifférent; il est bon, dieu merci!

BELMONT.

Allons! (*ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

NICLAUSSE, *seul.*

Le vin, très pon; men herr chef, excellente!
Et dans cette maison, ich bin très fort contente!

Aussi ché renferrai chamais ce maître-là ;
Ché le garde touchours ; et de plis que celà,
Ch'épouserai bientôt mamselle Rosalie !
(*Il met le doigt sur sa bouche et regarde s'il n'est pas écouté.*)
Elle a toutes les clefs, elle est bien fort cholie,
C'est elle qui commande, elle tient la liqueur,
Elle a de grands profits... ça m'enlève le cœur !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

BIDERMANN, BELMONT.

BIDERMANN, *déclamant avec emphase.*

Mon ami, *qu'en dis-tu?*

BELMONT, *du même ton.*

Je dis, que Dieu t'exauce,
Car cet homme est vraiment grand homme,.. pour la sauce!
Et pour te parler net, sans faire le caffard,
Je pense comme toi, je respecte son art.

BIDERMANN.

Ce grand cuisinier sort du corps diplomatique!
La table, mon ami, c'est mon plaisir unique!
N'ayant que celui-là, n'ai-je pas bien raison
De n'y rien épargner? On serait en prison
Au milieu de ces bois, si quelques jouissances...

BELMONT, *riant.*

Il t'en manque fort peu, selon les apparences!
(*Il apperçoit des plans sur une table.*)
Qu'est-ce donc que je vois?

BIDERMANN.

Le plan d'une maison
Pour traiter mes amis avec distinction.

BELMONT, *examinant.*

Galerie et salon, colonnade et portique!..
Il me semble, mon cher, que c'est bien magnifique!

BIDERMANN.

Mon unique plaisir, est d'être bien logé;
C'est un point sur lequel je n'ai jamais changé.
Je veux un logement sur une grande échelle!

BELMONT.

Te voilà Chevalier, Marquis de la truelle!
C'est être possesseur d'un triste majorat!
Bâtir est un goût cher, un goût de potentat!

BIDERMANN.

Un vaste appartement n'est-il pas nécessaire
Pour recevoir ici mes oncles et mon père?
L'oncle Eugène est si grand! dix pouces plus que nous!
Quand on en est si près, on croit être dessous!
D'ailleurs se bien loger prouve qu'on se respecte.

BELMONT.

C'est fort bien le prouver... aux yeux d'un architecte!

BIDERMANN.

Ah ça! parlons raison: après un bon dîner
Je ne sais rien de mieux que de s'abandonner

Au plaisir de fûmer, plaisir asiatique
Qu'il faut aimer ici, car c'est presque l'unique!

BELMONT.

Je vois avec chagrin ce goût oriental...

BIDERMANN, *avec importance.*

C'est un plaisir, suffit! n'en disons point de mal!
Quand on est citadin, on en parle à son aise
Parce qu'on peut choisir! ici, ne te déplaise,
Je suis d'un autre avis, je ne m'en cache pas:
Du plus petit plaisir je fais un très-grand cas!
Celui dont il s'agit est un plaisir tranquille,
Qu'on peut se procurer aux champs comme à la ville;
Il est de tous états et de toute saison. (*en appuyant.*)
On peut le répéter...

BELMONT.

Ah! pour cette raison
J'avoue...

BIDERMANN.

Êtes-vous seul? prenez vîte une pipe,
Vous êtes deux alors, et l'ennui se dissipe.
La fumée en volant occupe votre esprit,
C'est quelqu'un qui vous parle, à qui même on sourit.
Ses nuages mouvans dans leurs métamorphoses
Exhalent les parfums du jasmin et des roses!
Couché nonchalamment sur un moëlleux divan,
On jouït d'un repos qu'on savoure en rêvant!
On rêve sans dormir, on est dans une ivresse
Pleine de volupté; puis, quand ce plaisir cesse
On est frais et dispos! en peut-on dire autant
De beaucoup de plaisirs?

BELMONT.

Par moi foi, non!

BIDERMANN.

Partant
N'avais-tu pas grand tort, conviens-en, d'en médire?

BELMONT.

Me voilà converti! — Mais je ne puis sourire
A ton goût pour le vin! je ne puis trouver bon...

BIDERMANN, *vivement.*

Sans le vin, mon ami, quel plaisir aurait-on?
C'est le premier de tous, car à tous il dispose.
Veut-on causer gaîment? oublier quelque chose?
Trouver de l'abandon et de la vérité?
Échapper à l'ennui? gouter la volupté?
Il faut sans hésiter chercher une bouteille,
Mais choisie au bon coin, et bien sale et bien vieille.
Qu'elle soutienne bien l'éclat d'un nom fameux,
Vous verrez le plaisir briller dans tous les yeux!
L'Anglais voluptueux, sait tout le prix d'un verre!
Aussi nous appellons: *voyage en Angleterre*,
L'absence de l'esprit...

BELMONT, *avec dégoût.*

Quoi! quand l'excès du vin...

BIDERMANN.

L'excès? oh non! fi donc! mais je trouve divin
Le moment où l'on sent sa raison chancelante
Ce plaisir est l'unique...

BELMONT.

Unique! en voilà trente
Décorés de ce nom! — Monsieur le chatelain,
Vous aimez les plaisirs, et tranchez du mondain!
Le mondain, dit Voltaire, en son stile classique :
« De cent plaisirs divers, fait un plaisir unique! »
Oh! c'est là ton modèle, ou je n'y connais rien!

BIDERMANN.

Je ne m'en deffens pas, Je m'en trouve trop bien.
Ah ça! veux-tu fûmer ?

BELMONT.

Permets que je repose!
Un quart d'heure suffit! — C'est une étrange chose
Que l'empire odieux de l'usage sur nous!
Reposer dans le jour n'était pas dans mes goûts
Lorsque pour mes péchés, j'allai voir l'Italie :
On s'y couche à midi, résister est folie!
Cette sotte habitude est l'unique profit
Qu'en sept ans de séjour ton cher cousin y fit!

BIDERMANN.

Parbleu! j'en suis charmé! car mes lits élastiques
Semblent faits tout exprès pour tes goûts italiques!
On se jette dessus, sans qu'il y reste un pli;
Ils sont moëlleux, tendus, enfin c'est accompli!

BELMONT.

C'est là sans doute encore un des plaisirs..

BIDERMANN.

Silence !
Allez dormir, monsieur ! après l'expérience
Vous direz votre avis !

BELMONT, *gaiement.*

Dormir ! ah ! je crains fort
De ne pas fermer l'œil ; je sens que j'eus grand tort
Durant tout le dîner, d'attaquer ta pupille ;
J'ai cru pouvoir jouer, mais je suis moins habile
A me deffendre qu'elle ; et tant d'attraits charmants
Rendent fort dangereux de tels amusements !
En un mot je suis pris.

BIDERMANN.

Ah ! dans ma jalousie
Je veux te noyer !

BELMONT.

Hein ?

BIDERMANN.

Oui ! dans la malvoisie
Où les Grecs en tous temps, gens de très-bon avis,
Ont noyé... les chagrins, la peine... et leurs amis !

BELMONT.

Tu m'avais effrayé, mais ceci me rassure !
A tout ce que tu veux, je souscris sans murmure.
Adieu ! dans peu d'instans je reviens te trouver.

(*Il sort.*)

BIDERMANN.

Bon!

SCÈNE II.

BIDERMANN, *seul.*

Il sent comme moi, qu'il ne faut point braver
Le ravissant regard, et la voix si touchante
De l'aimable Lisbeth; elle plait, elle enchante,
Et son cœur innocent ne le voit même pas!

SCÈNE III.

BIDERMANN, ROSALIE, *elle entre et fait semblant de s'occuper à ranger quelques objets.*

BIDERMANN.

Ah! voici Rosalie! — On n'a pas plus d'appas!
Elle est belle aujourd'hui, mais belle comme un ange!
Oui... mais.. dès à présent.. il convient que tout change!..
Je redoute l'instant de lui dire son sort...
Pour moi, c'est un chagrin!.. pour elle!.. oh! c'est sa mort!..
Je vais aimer bien mieux... aussi je me console!
Mais elle!.. oh! pour le moins, elle en deviendra folle!
Car enfin, après moi, qui pourra-t-elle aimer? —
Eh mais! pourquoi brusquer?.. Il faut l'accoutumer...
En s'y prenant de loin... — Un peu de patience
Peut nous conduire au but! — Chaque jour on avance!..
Rien n'est urgent encore!.. pour frapper un tel coup,
Il faut s'y préparer!.. un mois n'est pas beaucoup!..
Il est des procédés qu'on ne peut se permettre!..

Que rien n'excuserait!.. ce serait compromettre!..
Ne précipitons rien!.. *hâtons-nous lentement*,
Est un dicton français, digne d'être allemand!
J'en veux faire profit dans cette circonstance:
Aujourd'hui quelques mots de chagrins, d'espérance...
Demain quelques soupirs, annoncer des regrêts...
Le jour suivant encor, faire quelques progrès...
Le tout accompagné de soins et de caresses...
Et si pour la calmer il faut quelques promesses,
Soit!.. elle vient!.. eh mais!.. je me trouve tout sot!

(*Pendant ce monologue Rosalie s'est avancée plusieurs fois pour parler à Bidermann mais chaque fois elle s'est retirée avec timidité.*)

ROSALIE, *avec hésitation.*

Monsieur!.. vous êtes seul... peut-on vous dire un mot?

BIDERMANN, *à part.*

Tant de précautions ne sont pas ordinaires!
(*Haut.*)
Pourquoi donc aujourd'hui tous ces préliminaires?
Tu m'as toujours parlé sans toutes ces façons.
A te voir on dirait que la peur des garçons...

ROSALIE.

Mais! je les crains beaucoup...

BIDERMANN, *riant.*

Depuis quand cette crainte?..

ROSALIE.

Je l'eûs toujours un peu, mais j'en suis plus atteinte

Depuis que je sais mieux combien ils sont trompeurs !

BIDERMANN, *à part.*

Où veut-elle en venir ?

ROSALIE.

Ce sont des imposteurs !

BIDERMANN, *à part.*

A-t-elle soupçonné ?..

ROSALIE.

De vrais trouble-familles !

BIDERMANN, *à part.*

Ah ! que l'instinct du cœur éclaire bien les filles !
Elle a su mon secret tout aussitôt que moi.

ROSALIE.

Une fille est bien folle en leur donnant sa foi !

BIDERMANN, *à part.*

Nous y voilà !

ROSALIE.

Monsieur...

BIDERMANN.

Eh bien ?

ROSALIE.

Puis-je tout dire ?

BIDERMANN.

Je crois que je t'entends : dans ton cœur je sais lire.

ROSALIE, *à part.*

Oh ! pas cette fois-ci!.. (*Haut.*) Mais aussi quel bonheur,
Et qui ne céderait, quand on croit qu'un bon cœur ?..

BIDERMANN, *à part.*

Ahi !

ROSALIE, *avec hésitation.*

J'ai cru trouver un parfait honnête homme...

BIDERMANN, *à part.*

Les pleurs vont commencer !

ROSALIE, *de même.*

Faut-il que je le nomme ?

BIDERMANN.

Ah ! je comprends trop bien de qui tu veux parler !
Ne me dis rien de plus, ce serait m'accabler.

ROSALIE, *à part.*

Je n'aurais jamais cru qu'il prit ainsi la chose !
(*Haut.*)
Consolez-vous, monsieur, je renverrai Niclausse !

BIDERMANN, *saisi.*

Plait-il?.. (*à part.*) J'étais sa dupe !.. ah ! le trait est gaillard !
Je reçois mon congé pour un lourd campagnard...
Et moi qui ménageais...

ROSALIE, *en s'excusant.*

Un brave homme est si rare,

Que dès qu'on en trouve un, si l'on ne s'en empare
On risque de laisser perdre l'occasion...

BIDERMANN, *à part.*

Après tout qu'ai-je à dire? — A ma confusion
Je ne puis qu'approuver ce qu'a fait Rosalie...
Je suis tiré de peine...

ROSALIE.

Ah! je vous en supplie,
Excusez mon erreur, elle n'eût qu'un moment!

BIDERMANN.

Eh! non...

ROSALIE.

Je le fuirai, je vous en fais serment!

BIDERMANN.

Ce n'est point une erreur...

ROSALIE.

Je le sens, c'est un crime!

BIDERMANN.

Vous avez tort!..

ROSALIE.

Croyez qu'un mari légitime
Pouvait seul, un instant, venir troubler mon cœur;
Mais je promets...

BIDERMANN.

Je dois surmonter ma douleur.

J'oublîrai tout-à-fait votre peu de constance
Pour me mettre au niveau de cette circonstance,
Et songer, seulement, à faire votre bien.
Mariez-vous bientôt,

ROSALIE.

Non ! je n'en ferai rien !

BIDERMANN.

Il faut que cela soit ! C'est moi qui le demande.

ROSALIE, *d'un air de soumission.*

Je ne sais qu'obéir quand mon maître commande.

BIDERMANN.

En signant au contrat croyez que j'aurai soin...

ROSALIE, *avec modestie.*

C'est déjà trop pour nous d'avoir un tel témoin.

(*Elle se retire.*)

SCÈNE IV.

BIDERMANN, *seul.*

Sauf mon congé reçu, la chose est bien finie !
L'amour-propre eût voulu plus de cérémonie :
Mais me voilà tranquille, elle n'en mourra pas !

(*Il rit.*)

SCÈNE V.

BIDERMANN, NICLAUSSE.

NICLAUSSE.

Men herr, le messacher fient d'arriver là-pas,

Et voici fos chournaux, et puis encore in lettre!

BIDERMANN.

Elle est de Vienne, oh ciel! que dois-je m'en promettre?
Va-t-en! (*Il lit avec empressement.*)

NICLAUSSE.

Ia! ché vais payer le sanklier
A la fieille foisine; et pour le cuisinier
Retenir son poutin, ses filets de porc fraîche,
Et ses pieds de cochon! fite, che me tépêche!

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

BIDERMANN, *seul.*

Belmont dans ses calculs avait bien observé,
Et l'ayeul de Lisbeth est enfin retrouvé!
Quelle combinaison! dans la même bataille
Où je la rencontrai, notre horrible mitraille
Ayant tué son père, il fut presque certain
Qu'orpheline et sans nom, le plus affreux destin
Allait s'en emparer. Hélas! où serait-elle
Sans le hazard heureux qui mit sous ma tutelle
Le soin de sa personne et de son avenir?..
Mais laissons de côté ce triste souvenir.
L'ayeul privé d'enfans depuis long-tems pardonne,
Mais cherchait vainement cette jeune personne.
Enfin dans ses efforts ne se rebutant pas,
Vers le fatal village il dirigea ses pas;

Là, tout ce qu'il apprit et sa propre écriture
Que sur ce cher enfant, par heureuse avanture,
J'avais trouvée alors et gardée avec soin
pour devenir un jour un précieux témoin.
Tout pour lui concourrût à rendre indubitable
Que l'enfant qu'il cherchait est cette fille aimable.
Il m'écrit... mais on vient...

SCÈNE VII.

BIDERMANN, LISBETH.

LISBETH.

Votre cousin Belmont
N'est pas auprès de vous? tant mieux, c'est un demon,
Qui pendant le dîner m'a trop cherché chicane!
Il m'avait vraiment fait perdre la tramontane!

BIDERMANN.

Et lui, se plaint de vous.

LISBETH.

Et lui se plaint de moi?
Oh! voilà du nouveau! se peut-il?

BIDERMANN.

Sur ma foi,
Il était tout troublé!

LISBETH.

Et d'où venait son trouble?
Je n'ai rien dit, je crois, qu'il n'en eût dit le double!

Je repondais à peine, et vous êtes témoin
Qu'au lieu de m'avancer, je me tenais au loin.
Je ne puis concevoir...

BIDERMANN.

Allons, soyez sans crainte!
Aussi bien son courroux, peut n'être qu'une feinte,
Car entre nous soit dit, je le crois amoureux.

LISBETH.

De qui?

BIDERMANN.

De vous.

LISBETH.

Fort bien! allons, en voilà deux!
J'ai le cœur bien ingrat, car dès que l'on s'enflamme
Je ne puis plus souffrir...

BIDERMANN.

Il faut que je vous blâme
De maltraiter ainsi tous ceux de mes amis
Que leur destin fâcheux entre vos mains a mis.
Vous les haïssez tous! et j'ai tout lieu de craindre
Qu'un jour, par vos refus, vous ne soyiez à plaindre:
Croyez que dans ce monde on ne peut être heureux
En voulant vivre seul; il faut être au moins deux.
Et si dans sa bonté l'Éternel nous protège,
Nous voyons, tous les ans, croître notre cortège.
Ce cortège est charmant, il fait notre bonheur,

Sa grâce et sa gaîté, vont droit à notre cœur. —
Il faut vous marier ! — Vous voilà bien pensive !

LISBETH.

Ne faut-il pas aimer d'une tendresse vive
Celui, de qui le sort, au notre doit s'unir ?

BIDERMANN.

Assurément !

LISBETH.

Hélas !

BIDERMANN.

Pourquoi donc ce soupir ?

LISBETH.

C'est que... j'ai la douleur... je crains de vous déplaire...

BIDERMANN.

Parlez-moi franchement ; ne craignez rien, ma chère.

LISBETH, *avec hésitation et sans oser regarder.*

Je crois... n'aimer personne !..
(*vivement, craignant d'avoir offensé Bidermann qui a fait un mouvement.*)
Oh ! mais ça peut venir
Quand on l'attend le moins !

BIDERMANN, *feignant de l'indifférence.*

Pour moi j'en veux finir !
Je suis tout décidé ; je veux une compagne.

LISBETH, *surprise.*

Ah!

BIDERMANN.

Que ferais-je ainsi, tout seul, à la campagne?
(*avec sentiment.*)
D'ailleurs, moi, j'aime!

LISBETH, *à part.*

Oh ciel!
(*Haut.*)
Qu'elle doit vous aimer!

BIDERMANN.

Je n'en sais rien encor : je n'ose l'affirmer.

LISBETH, *à part, triste et rêveuse.*

Qu'elle est heureuse, oh dieux!. son cœur.. elle.. en.. dispose.

BIDERMANN, *avec tendresse.*

Eh quoi! vous parlez seule?

LISBETH, *sortant de sa rêverie.*

Ai-je dit quelque chose?

BIDERMANN.

Vous parliez de bonheur!

LISBETH.

J'ai donc rêvé tout haut!
En effet... je rêvais!.. c'est assez mon défaut!
Ne me parliez-vous pas... de votre mariage?
Se fera-t-il bientôt?

BIDERMANN.

Si j'avais du courage
Je saurais aujourd'hui, ce soir, si mon amour,
Par l'objet que j'adore est payé de retour;
Mais je n'ose parler!

LISBETH, *surprise.*

Ce n'est pas chose faite?

BIDERMANN.

Oh non! j'hésite et crains qu'elle ne me maltraite!

LISBETH.

Eh quoi! pouvez-vous craindre?

BIDERMANN.

Elle est tout comme vous;
Au seul mot d'épouser, elle entre en grand courroux!

LISBETH.

Elle est tout comme moi?.. dans ce cas je suppose
Qu'elle n'a de chagrin... que quand on lui propose...
Pour choisir un époux... ceux qu'elle n'aime pas...

BIDERMANN.

Me refuser serait prononcer mon trépas!

LISBETH.

Vous refuser?.. oh non!.. non!.. je ne puis le croire!
Je ne sais... mais je sens...

BIDERMANN.

Qu'elle douce victoire!

Car si votre bonté s'intéresse pour moi
Je dois tout espérer !.. mais, hélas ! je prévoi...
Que vous ne...

LISBETH, *à part.*

Que dit-il ? il veut que j'intervienne ?..
C'est impossible !.. oh, non !..

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, BELMONT.

BELMONT.

Ma foi la méridienne
Se fait tout à souhait sur des lits si moëlleux ! —
Eh bien !.. quel changement ?.. qu'avez-vous donc tous deux ?
Vous vous taisez ?.. oh ! oh ! si j'en crois ce silence
Vous vous boudez ?..

LISBETH.

Oh, non !

BIDERMANN.

Cette fois ta science
Est en deffaut, mon cher ! mais je nirais en vain
Que tu n'eusses tantôt été très bon devin.
Tiens lis !

(*Belmont prend la lettre.*)

En confirmant toutes tes conjectures,
Ce précieux papier vient fermer mes blessures.

LIRBETH, *avec tendresse.*

Vos blessures ? eh quoi ! vous aviez du chagrin,
Et moi je l'ignorais ?

BIDERMANN.

Un enfant orphelin
Par mes soins aujourd'hui, retrouve une famille.

LISBETH, *avec intérêt.*

Quel est ce pauvre enfant ?

BIDERMANN.

C'est une aimable fille !

LISBETH.

Où donc est-elle ?

BIDERMANN.

Ici.

LISBETH, *surprise et avec réflexion.*

Comment ?.. ici ?.. mon dieu !..
Pour la première fois... je pense... dans ce lieu...
Mes parens... qui sont-ils ?.. je ne connais au monde...
Que vous seul !. mon tuteur !.. (*Elle va s'asseoir à une table où elle s'appuye en tenant sa tête dans sa main.* s)

BELMONT, *à Bidermann.*

L'émotion profonde
Qu'elle éprouve à présent, ne doit point t'effrayer ;
La nature a ses droits qu'il faut toujours payer.
Mais le bonheur est là, c'est votre heureux partage !

BIDERMANN, *à Lisbeth.*

Ah! revenez à vous! Effacez ce nuage!
Vous n'apprenez le mal, qu'en apprenant le bien;
L'avenir est charmant, le passé n'est plus rien!

LISBETH, *se relevant.*

Vos nobles soins, monsieur, votre délicatesse
Ont contre tout chagrin garanti ma jeunesse!
Ils m'ont fermé les yeux sur ma position,
Et sauvé du malheur de la réflexion!
J'ignorais tout, mais, non, je n'étais pas ingrate;
Non, non, je le sens là!.. pardonnez si j'éclate,
Car mon cœur est trop plein, il ne peut contenir
Ce que je sens pour vous et ne puis définir!
Mais dans ce sentiment je trouve du courage...
Je vais parler pour vous... pour votre mariage...
Je puis tout aujourd'hui... n'attendons pas demain...
Venez, conduisez-moi... tenez, voici ma main..
Tout retard d'un instant, est une heure mortelle...
Allons... venez... partons... conduisez-moi chez elle...
Elle saura de moi... ce que vaut votre cœur!..
Oui, je veux faire son... faire votre bonheur!..
Venez, je vous attends... ne tardons pas, de grâce!..

BIDERMANN, *la conduisant devant un miroir.*

Eh bien! parlez-lui donc! vous la voyez en face.

LISBETH.

Comment! ce serait moi?..

BIDERMANN.

Pouvez-vous en douter?
O ma chère Lisbeth, daignez-vous m'accepter?

LISBETH, *avec émotion.*

Ah!.. je me sens bien mieux!.. et tout ce que j'éprouve...
Me paraît mériter... que votre cœur l'approuve!

BIDERMANN.

Ah! je suis trop heureux!

BELMONT, *à Bidermann, à part.*

Ah ça! mon cher cousin,
Il faut céder la belle, au notaire voisin;
La jolie à Niclausse; et changeant de pratique,
Ne chercher qu'en Lisbeth ton seul plaisir unique!

BIDERMANN, *à Belmont, à part.*

Tais-toi, maudit bavard!

BELMONT, *haut.*

Je trouve, mon ami,
Que ton exemple est bon et doit être suivi:
Je veux me marier, et je quitte la ville.

BIDERMANN.

Choisis donc ce canton, il est bon et tranquille:
Tu pourras acheter un château près d'ici;
Nous vivrons tous ensemble, et je vois, Dieu merci,
S'accroître nos plaisirs! Qu'en pensez-vous, madame?

LISBETH.

Ce projet est charmant.
(*à Belmont.*)
Prenez vîte une femme.

BELMONT.

Oh! je tarderai peu : le conseil est fort doux.
Avec elle au printemps, je reviens parmi vous.
Nous unirons un jour nos garçons et nos filles
Pour serrer encor plus les nœuds de nos familles...

BIDERMANN.

Quel plaisir ! désormais il ne nous manquera
Que Brunet, les Bouffons, les bals et l'Opéra !

FIN DU CAMPAGNARD HOMME DE PLAISIR.



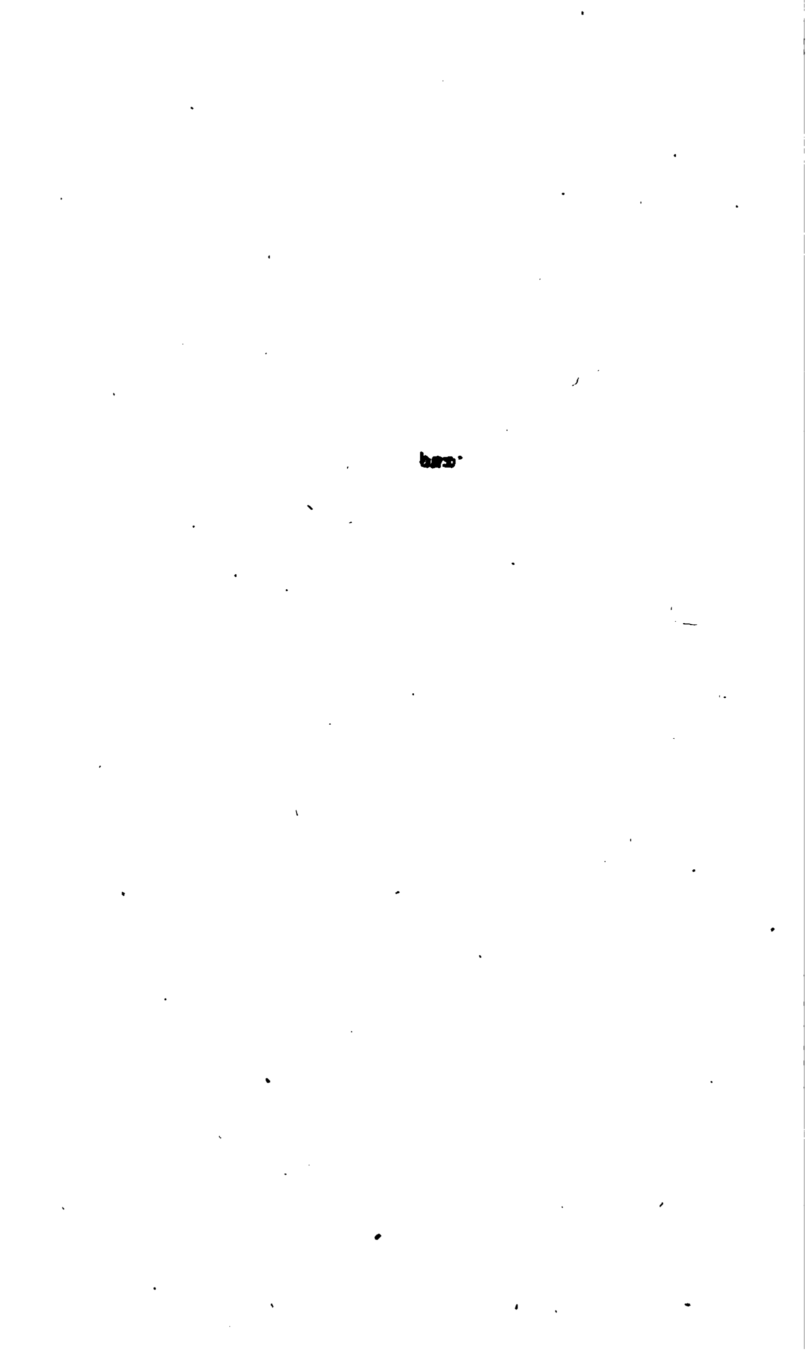
LES MŒURS

DU BON TEMPS,

OU

A BON CHAT, BON RAT.

PROVERBE.



LES MŒURS

DU BON TEMPS,

OU

A BON CHAT, BON RAT.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

LE CHEVALIER.

LA MARQUISE.

JULIE, femme de chambre de la Marquise.

Quatre Valets de la Marquise, déguisés et masqués.

La Scène est dans le salon de la Marquise.

Le fond de cette petite pièce n'est point une fiction ; l'anecdote qui y a donné lieu est véritable ; elle est même plus complète qu'on ne la trouve ici, car j'ai été obligé de réduire de moitié précisément la représentation du mouvement qui eut lieu dans la grande circonstance dont il s'agit, circonstance funeste où l'on vit mon héros succomber ! Bien qu'il se soit relevé victorieusement de cette chûte, et de la manière même qui est exposée dans cette pièce, on concevra parfaitement en la lisant que j'ai été contraint pour la morale de l'ouvrage de m'écarter de ce que la vérité historique aurait eu de trop nu à mettre sous les yeux des spectateurs. — J'ai beaucoup connu le héros de l'aventure, dont l'âge brillant appartenait au règne de Louis XV, et c'est en effet à cette époque que se rapporte l'événement. La fiction des détails a dû se trouver assortie au fond de la pièce, et peut-être qu'on ne trouvera pas qu'il y ait trop d'exagération, ni trop de disparate. Toutefois le lecteur pourra bien être un peu surpris de ce tableau, et sa surprise même sera la mesure du contraste des mœurs d'alors, (Tems éminemment monarchique, comme on dit.) avec les mœurs d'aujourd'hui, (Époque éminemment immorale, comme on dit encore.) et il en résulte selon moi

la preuve qu'en effet nous valons un peu mieux que nos pères, du moins je le pense; mais à leur tour, il ne serait pas difficile à nos pères de prouver qu'ils valaient mieux que les leurs, du moins je le crois; et l'on pourrait ainsi remonter fort haut, du moins c'est mon opinion; elle ne devrait blesser personne: il n'y a, ce me semble, que des contemporains de bien mauvaise humeur qui pourraient y trouver à redire.

LES MOEURS
DU BON TEMPS,
OU
A BON CHAT, BON RAT.

PROVERBE

qui ne peut être joué qu'en présence d'une cinquantaine, ou tout au plus, d'une centaine d'amis intimes, c'est-à-dire tout-à-fait en petit comité, ou en famille,

SCÈNE I.

LA MARQUISE, JULIE.

LA MARQUISE.

CETTE lettre que tu m'as remise ce matin me confirme une nouvelle infidélité du Chevalier! Je ne faisais que la soupçonner, la voici prouvée, et avec des circonstances affreuses!

JULIE.

Ma foi, Madame, je n'y comprends rien! quand une de vous autres grandes dames a par hazard, une fois entre mille, un amant auquel elle

est malheureusement un peu attachée, toutes les autres se réunissent contre elle pour le lui enlever; c'est une rage! une fureur! chacune veut savoir pourquoi Madame une telle est sortie de la règle ordinaire, qui est de mettre peu d'importance à un homme, et tra, tra, tra, voilà les imaginations de ces dames qui trottent, et Dieu sait tout ce qui en résulte!

LA MARQUISE.

Que veux-tu? j'avoue que j'ai moi-même mis quelques soins à enlever le Chevalier à la Comtesse de Château-Regnauld, qui s'en était emparée depuis un mois, et avait un air si passionné, si ridicule, que cela me piquait!

JULIE.

J'avoue que je ne comprends pas cela! car, Madame, permettez-moi de vous le dire, dans mon mauvais goût, je ne trouve pas que M. le Chevalier soit un très-joli homme!

LA MARQUISE.

Tu n'y connais rien! il n'est pas laid! il a d'ailleurs des qualités bien précieuses!

JULIE.

En fait de qualités, il n'a pas celle de la discrétion assurément, car Dieu merci, il s'en va bavardant et compromettant...

LA MARQUISE.

Eh, qu'importe! Que peut-il dire? Qu'il est l'amant de la Marquise ou de la Comtesse? Qu'est-ce que cela fait à la Comtesse ou à la Marquise? Est-ce qu'elles ne le disent pas très-clairement elles-mêmes par leurs yeux, leurs gestes, et même au besoin par leurs discours? Tu es folle de mettre la discrétion au nombre des qualités d'un homme!

JULIE.

Il n'est pas constant non plus, car vous vous plaignez de ses infidélités continuelles! La constance est donc une qualité qui lui manque aussi!

LA MARQUISE.

Je ne le nie pas, mais cela même tient à ses bonnes qualités!

JULIE, *étonnée.*

Ah! ah!... Il parle haut et vîte! Il a la voix grosse et forte!

LA MARQUISE.

Dis-donc qu'il a une voix mâle, qu'il parle avec feu.

JULIE.

Il a l'air si mauvais sujet!

LA MARQUISE.

Il est militaire, il a l'air brave et hardi! Cela lui sied bien!

JULIE.

Je m'y perds en vérité! Mais, Madame, il est joueur, il est buveur, il est tapageur, il est chasseur, il est coureur! Voilà de belles qualités en effet!

LA MARQUISE.

Tu es folle, mon enfant! Va, je te croyais plus d'esprit, plus d'expérience: mais on voit bien que tu n'as encore que tes pauvres dix-sept ans!

JULIE.

Mais, Madame, des yeux de dix-sept ans y voyent aussi bien que des yeux de vingt-cinq, ce me semble; et les miens ne me font voir aucune des qualités de M. le Chevalier!.. Quelquefois il vous gronde que c'est pitié!

LA MARQUISE.

Mon enfant, tous ses défauts qui ne sont que de brusquerie, que d'emportement, que de fougue, que de tempête, tiennent tous à ses bonnes qualités, et ses bonnes qualités quand on les connaît bien, sont telles qu'elles font excuser ses défauts! Enfin tu vois ce qui arrive, je ne

puis le garder à moi seule ; toutes les femmes en veulent ; et assurément on ne peut dire que la Comtesse de Deville, et les dix autres qui me l'ont enlevé depuis un mois, ne soient pas en état de le bien juger !

JULIE.

Ah ça ! mais, quelles qualités a-t-il donc ? car j'en viens de nommer dix qu'il n'a pas, et j'ai nommé vingt défauts qu'il a !

LA MARQUISE.

Allons, tais-toi, folle !

JULIE.

Mort de ma vie, Madame, je me vengerais si j'étais à votre place ! Comment, il n'est pas satisfait de pouvoir venir ici à toute heure, et d'y pouvoir rester tant qu'il veut ? Il faut qu'il aille encore courir ailleurs ! Ah ! je ne serais pas *si bonne* que vous ; je me vengerais !

LA MARQUISE.

J'y songe aussi et très-sérieusement, je t'assure ! Et tu verras que la journée ne se passera pas que je ne sois satisfaite : je lui ai pardonné dix fois, mais cette fois-ci je ne le puis, je suis trop offensée !

JULIE.

Oui, Madame, il faut l'étrangler sans pitié !

LA MARQUISE, *étonnée.*

L'étrangler! Es-tu folle?

JULIE.

Non vraiment, je ne suis pas folle! Si mon coquin de Frontin me faisait un trait pareil, il ne m'échapperait pas!

LA MARQUISE.

Est-ce que tu parles sérieusement? On le croirait à ton air!

JULIE.

Très-sérieusement!.. Il me semble que c'est si facile!.. quand on le tient bien... là... qu'il ne se doute de rien... qu'il croit qu'on veut le serrer tendrement.. crac... c'est fini!

LA MARQUISE.

Tu m'effrayes, en vérité! Mais voyez-donc avec ses dix-sept ans, quelle commère!

JULIE.

Point de pitié pour les infidèles qui nous quittent les premiers. Tout ce que l'on peut faire pour ces messieurs c'est de leur pardonner de nous quitter lorsqu'ils savent que nous avons déjà un autre amant! alors on peut avoir un peu de d'indulgence pour eux!

LA MARQUISE.

J'ai mon plan tout fait, et tout est déjà

préparé pour servir ma vengeance ! Tu verras ! Comme je suis pressée d'avoir satisfaction, je ne veux pas courir les chances du hazard qui peut-être ne m'amènerait pas le Chevalier avant ce soir, je vais lui écrire un mot pour le prier de passer sur le champ ici ! Je reviens. Tu feras porter la lettre aussitôt ! (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

JULIE, *seule.*

Avec tout cela, elle m'a laissé ignorer les admirables qualités du Chevalier, que je ne puis appercevoir, tant elles se cachent derrière une tournure comme tout le monde, un assez médiocre visage, et des manières qui, pour être fort à la mode dans les salons, n'en sont pas moins bien singulières ! Et toutes ces dames en raffolent ! Il faut pourtant que Madame ait raison !.. Ah ! ces chiens d'hommes, ils sont quelquefois bien habiles et bien aimables, sans qu'on s'en doute d'abord ! Je ne me croyais pas si curieuse, ni si inexperte : et cependant voilà que tous les discours de Madame m'ont bouleversée !.. Ah ! que je voudrais connaître les qualités si précieuses de M. le Chevalier ! Mon ignorance m'humilie ! Ces Dames devinent, et moi toute prévenue que je suis, je ne puis rien comprendre !

SCÈNE III.

JULIE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Julie! que fait ta maîtresse?

JULIE, *saisie, à part.*

Ah! mon Dieu! voilà précisement l'homme aux qualités!.. il m'a peut-être entendue!

LE CHEVALIER.

Eh bien! tu ne réponds pas? Que fait ta maîtresse?

JULIE.

Elle vient de rentrer dans son cabinet pour vous écrire! je vais l'avertir...

LE CHEVALIER.

Reste, reste! puisqu'elle s'occupe de moi, cela suffit! Je trouve piquant qu'elle m'écrive tandis que je suis chez elle! Je recevrai moi-même la lettre de ses mains! Pendant qu'elle l'écrit je voudrais te parler! (*Il la regarde tendrement.*)

JULIE.

A moi, Monsieur! (*à part.*) Ah! comme je trouve ses yeux plus doux que de coutume!

LE CHEVALIER.

Oui, oui, je veux te parler! Il y a long-

temps que j'en cherche l'occasion, mais voici la première fois que je la rencontre ! Ne me prive pas du plaisir d'en profiter : je te trouve si jolie !

JULIE, *à part.*

Ah ! que le son de sa voix est agréable ! j'en suis toute troublée !

LE CHEVALIER.

Eh bien, Julie, tu ne me regardes pas ! toi que je voudrais voir toujours ! (*il lui baise la main.*)

JULIE, *avec embarras.*

Ah ! M. le Chevalier !.. (*à part.*) Ah ! que ses mains sont douces !

LE CHEVALIER.

Regarde-donc par ici ? Frontin n'est pas là !

JULIE.

Non !.. mais Madame la Marquise y est !..

LE CHEVALIER.

Que t'importe la Marquise ?

JULIE.

Elle vous aime ! Vous l'aimez !

LE CHEVALIER.

Oh ! bien peu ! Elle a toujours eu le grand

tort d'avoir trop près d'elle, une si charmante personne que toi ! Comment peut-on la regarder quand tu te trouves là ? Tes yeux sont si charmans, si tendres ! Ton visage est si jeune, si frais ! Ta taille est si élégante, si parfaite ! Le son de ta voix est si doux !

JULIE, *à part.*

Ah ! les qualités du Chevalier !.. Je commence...

LE CHEVALIER.

Que dis-tu donc là, sans vouloir me regarder ? Tu veux donc, parce que je t'en conjure, me priver d'un bonheur que tu m'accordais toujours lorsque je ne pouvais t'exprimer tout ce que j'éprouve d'amour pour toi ! Tu me punis de t'aimer, d'oser te le dire ! Regarde-moi !

JULIE, *à part.*

Ah ! les qualités...

LE CHEVALIER.

Tourne la tête !.. (*Julie tourne la tête vers lui, il la saisit et l'embrasse ; la Marquise entre dans ce moment.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Eh bien! mademoiselle, que faites-vous donc là ?

JULIE, *toute troublée.*

Ah! mon dieu!... Madame!... les qualités!... M. le Chevalier!.. (*à part.*) Je ne sais ce que je dis.

LA MARQUISE.

Sortez!

(*Julie se sauve en courant.*)

SCÈNE V.

LA MARQUISE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous donc, Marquise? Vous avez l'air tout courroucé! Comme vous traitez cette pauvre fille!

LA MARQUISE.

Votre observation est étrange, Chevalier! Vous la traitiez moins mal, ce me semble!

LE CHEVALIER.

Vous croyez? Mais non, vous êtes dans l'erreur; je plaisantais en vous attendant!

LA MARQUISE.

Avec une femme de chambre, quel mauvais ton!

LE CHEVALIER.

Je ne faisais qu'arriver à l'instant!

LA MARQUISE.

Pourquoi n'entriez-vous pas aussitôt?

LE CHEVALIER.

Vous étiez occupée à écrire; je craignais de vous déranger!

LA MARQUISE.

Vous savez fort bien que vous ne me dérangez pas! D'ailleurs, c'est à vous-même que j'écrivais!

LE CHEVALIER.

Donnez-moi la lettre qui m'était destinée!

LA MARQUISE.

La voici! Mais elle est devenue sans objet puisque vous voilà, et qu'elle ne renferme que la prière de venir me voir ce matin.

LE CHEVALIER.

Vous voyez, je préviens vos désirs!

LA MARQUISE.

Pas toujours!

LE CHEVALIER.

Est-ce que vous allez recommencer des scènes de reproches qui étaient, Dieu merci, terminées depuis que je vous ai donné des éclaircissemens qui vous ont satisfaite!

LA MARQUISE.

Ces éclaircissemens prouvaient tous vos torts, et cependant je vous avais pardonné!..

LE CHEVALIER.

Quoiqu'il en soit, il me parait au moins inutile de revenir là-dessus! Votre intention, en m'écrivant de me rendre près de vous, n'était probablement pas de revenir sur ce qui est terminé!

LA MARQUISE.

Non! mais d'avoir une explication sur ce qui est commencé depuis trois jours!

LE CHEVALIER.

Que voulez-vous dire?

LA MARQUISE.

Que vous êtes un monstre! car non seulement vous ajoutez une nouvelle infidélité à celles que j'avais déjà pardonnées, mais il s'y joint les circonstances les plus injurieuses, les plus outrageantes!

LE CHEVALIER.

Je comprends moins que jamais!

LA MARQUISE.

Je veux vous mettre sur le champ hors d'état de feindre et de nier plus long-tems! Tenez, Mon-

sieur, lisez ce que m'écrit la comtesse de Deville, qui, ayant elle-même à se plaindre de vous bien gravement, vous démasque sans même chercher à éviter de se compromettre!

LE CHEVALIER.

J'ai peine à concevoir ce que signifie!...

LA MARQUISE.

Lisez! lisez! vous devez connaître l'écriture de la comtesse! Vous voyez que ceci n'est pas une vaine supposition, et qu'elle se perd elle-même pour avoir le plaisir de vous entraîner dans sa chûte!

LE CHEVALIER, *à part, après avoir lu.*

Ah! ceci est fort, en effet!.. Je n'aurais jamais cru qu'elle put écrire ainsi!..

LA MARQUISE.

Parlez haut, Monsieur, que j'entende!.. Suis-je assez outragée? Quelle vengeance puis-je tirer d'une telle insulte qui m'empêche de mourir de chagrin?

LE CHEVALIER.

Madame, je confesse que ma légèreté a été grande!

LA MARQUISE.

Votre légèreté, dites-vous? Est-ce une légè-

ue que de supposer ainsi des infamies?.. C'est une atrocité, Monsieur, que de maltraiter si gravement une femme qui a eu le malheur de se fier à vous! Votre conduite a passé la limite, très large cependant, de tout ce qui est permis en fait de noirceurs de ce genre.

LE CHEVALIER.

Tout ce que vous pouvez dire est vrai! Je n'ai droit de me plaindre d'aucun reproche de votre part! J'avoue que je dois difficilement espérer d'obtenir ma grâce!

LA MARQUISE.

Je puis vous l'accorder cependant.

LE CHEVALIER.

O ciel, que vous êtes bonne!

LA MARQUISE.

Après toutefois que je me serai fait justice!

LE CHEVALIER.

Grâce, après justice? Ah, ce n'est plus grâce! Quoiqu'il en soit, commandez: quelque satisfaction que vous exigiez je jure de vous la donner.

LA MARQUISE.

L'injure est grave; la peine doit y être proportionnée! Ne vous étonnez pas de la rigueur de ma vengeance!

LE CHEVALIER.

Aucune menace ne peut m'effrayer. Puisque ma soumission doit m'obtenir ma grâce, je trouverai doux les plus mauvais traitemens.

LA MARQUISE.

Ces bonnes dispositions me font espérer que les choses se passeront assez tranquillement!

LE CHEVALIER.

Je me soumets à tout, je vous le répète, car je reconnais mes torts, et je mets tant de prix à la récompense que vous attachez à ma soumission, que rien de tout ce que vous pouvez exiger ne peut m'effrayer: commandez, vous dis-je.

LA MARQUISE.

La vengeance que j'ai méditée est d'un genre neuf, et peut seule me satisfaire, je vous en préviens: je conçois d'ailleurs tout ce qu'elle doit avoir de répugnant pour un gentilhomme.

LE CHEVALIER.

Finissons. Expliquez-vous!

LA MARQUISE.

Tout cet exorde est indispensable pour préparer votre esprit à recevoir sans révolte la communication extraordinaire que j'ai à vous faire.

LE CHEVALIER.

Ah, grands dieux ! quand finirez-vous ? Que craignez-vous donc puisque je vous ai dit et répété que je me soumettais à tout ?

LA MARQUISE.

Je puis donc compter que vous serez raisonnable ?

LE CHEVALIER.

C'est entendu ; mais, pour Dieu, parlez, je perds patience.

LA MARQUISE.

Eh bien ! puisque, Dieu merci, je vous vois assez bien préparé et dans des dispositions assez pacifiques, il est inutile que je m'explique davantage, et je ne suis pas fachée en effet de l'éviter. Je vais donner les ordres convenables.

LE CHEVALIER.

Donner des ordres ?

LA MARQUISE.

Oui. Rappelez-vous la soumission que vous venez de me promettre. Vous reconnaitrez d'ailleurs que toute autre manière d'agir serait superflue de votre part ; et enfin, pour vous rassurer complettement, je vous donne ma parole d'honneur que le plus grand secret vous sera

gardé ; rien ne transpirera ; tout restera entre nous.

LE CHEVALIER, *à part.*

J'étouffe ! je n'ai jamais rien vu de pareil !

LA MARQUISE.

A revoir, Chevalier ! Dans un quart d'heure je vous attendrai dans mon cabinet ! (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, *seul.*

Où va-t-elle ! Que signifie ceci ! Aussi, j'ai de grands torts, je l'avoue ! Avoir supposé des disgraces secrettes à la Marquise pour persuader à la Comtesse que je ne l'aimais pas... Une femme peut difficilement pardonner cela. Je le conçois... Mais aussi, comment imaginer que la Comtesse le lui écrirait, et cela tout ouvertement, de sa main, en signant, pour le seul plaisir de se venger !.. et de bien peu de chose... qu'a-t-elle en effet à me reprocher ? je l'ai oublié hier et avant-hier, voilà tout ! Mais aussi c'est que la Baronne a été plus exigeante que de coutume !.. Que diable, Mesdames, arrangez-vous donc ! il faudrait être... Ah ! voici bien le minois de dix-sept ans le plus piquant que je connaisse !

SCENE VII.

LE CHEVALIER, JULIE.

JULIE, *accourant.*

Ah! Mr. le Chevalier, s'il est encore temps, sauvez-vous, sauvez-vous!

LE CHEVALIER.

Qu'as-tu, ma belle enfant? que crains-tu?

JULIE.

Je crains tout pour vous, Mr. le Chevalier! si vous saviez...

LE CHEVALIER.

Eh bien! quoi?

JULIE.

Ce que ma maîtresse vient d'ordonner...

LE CHEVALIER.

Il y a une heure qu'elle me tourmente de ses menaces!

JULIE.

Eh bien! et vous restez là de sang froid, à attendre?

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc pas?

JULIE.

Mais, Monsieur, elle veut vous faire assassiner!

LE CHEVALIER.

M'assassiner ! Eh, non pas ! car j'ai un très-aimable rendez-vous d'elle, auquel je dois me rendre dans un quart d'heure ! mais je te le sacrifie pour que tu saches combien je t'aime.

JULIE.

Ah ! Monsieur, fuyez, vous dis-je, vous n'avez pas un instant à perdre ! si vous saviez !..

LE CHEVALIER.

Allons, voilà que tu reprends la conversation au point où ta maîtresse l'avait laissée ! Eh bien, parle !

JULIE.

Mr. le Chevalier, je prends trop d'intérêt à vous pour ne pas vous aider à vous échapper bien vite !

LE CHEVALIER, *d'un ton ferme.*

Quelque chose qui doive arriver, je reste !

JULIE.

Ah ! Monsieur, si vous m'aimez, sauvez-vous; évitez-moi la douleur de voir ce qui va arriver !

LE CHEVALIER.

Je reste, te dis-je !

JULIE.

Les voici qui viennent... du moins cachez-vous

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, QUATRE VALETS, *déguisés et masqués.*

LE CHEVALIER, *se retirant en un coin.*

Que signifie ceci ?

UN VALET.

Mr. le Chevalier, nous venons exécuter les ordres que Madame la Marquise nous a donnés. Permettez...

LE CHEVALIER, *mettant l'épée à main.*

Tenez-vous à quatre pas, ou je frappe le premier qui s'avance !.. Quels sont les ordres que vous avez reçus ?

LE VALET.

De vous emmener dans un cabinet voisin de la chambre de Madame la Marquise, d'où à travers une porte vitrée elle doit voir l'exécution de ses ordres. (*il fait le geste de donner le fouet.*)

LE CHEVALIER.

Insolens ! ne remuez-pas !

LE VALET.

Nos ordres sont précis, Mr. le Chevalier ! Nous nous attendions à votre résistance, et nous nous sommes, comme vous le voyez, plastronnés, et mis à l'abri de votre épée.

LE CHEVALIER.

Un guet-apens chez la Marquise! quelle infamie!

LE VALET.

Nous avons ordre de nous emparer de vous malgré toute résistance, mais aussi de ne toucher que légèrement et pour la forme, en vous assurant d'ailleurs que le secret sera gardé inviolablement!

LE CHEVALIER, *en fureur.*

Canailles!

JULIE, *aux valets.*

Reculez-vous un instant, que je parle à Mr. le Chevalier pour tâcher de prévenir toute violence... Mr. le Chevalier!..

LE CHEVALIER.

Que veux-tu de moi? Ton indigne maîtresse...

JULIE.

Monsieur, permettez-moi de vous donner un avis! Comment pouvez-vous songer à vous défendre contre quatre hommes à l'abri de vos armes! Soumettez-vous!

LE CHEVALIER

Quelle humiliation! quel affront! j'aimerais mieux mourir sur la place! mais ils n'en sont

pas où ils pensent, et ne sont pas aussi garantis qu'ils le croyent ! Un homme de cœur et résolu, vaut mieux à lui seul que quatre vils mercenaires ! Je les attends !

JULIE.

Ah ! Monsieur, que je suis fachée que vous m'ayiez parlé ce matin... J'aurais pu voir tout ceci de sang-froid ; mais actuellement, je ne le puis, je mourrai de douleur !

LE CHEVALIER, *après un moment de réflexion.*

Mon enfant, console-toi ! il me vient une idée qui terminera ceci mieux que tu ne crois ! Mes amis, approchez ! (*il remet son épée dans le fourreau.*)

LE VALET.

Ah ! Monsieur, nous voyons avec plaisir que vous prenez une détermination qui nous tirera tous d'un cruel embarras !

LE CHEVALIER.

Imbécilles ! il ne s'agit pas de cela ! Écoutez-moi ! Vous êtes au service de la Marquise ?

LE VALET.

Oui, Mr. le Chevalier !

LE CHEVALIER.

Et, sans doute, elle vous donne une grati-

fication extraordinaire pour l'expédition dont elle vous a chargés ?

LE VALET.

Oui, Mr. le Chevalier, il y a dix louis pour boire !

LE CHEVALIER.

C'est trop peu pour le danger qu'elle vous faisait courir ! Je vous prends à mon service et je double vos gages ! et en outre voici cent louis dans cette bourse, que vous allez vous partager, mais il faut m'obéir sur le champ !

LE VALET.

Ah ! Mr. le Chevalier ! je m'engage au nom de mes Camarades. Commandez, nous voilà à vos ordres !

JULIE, *à part.*

Ah ! quel homme ! quelle tête ! je conçois les grandes qualités...

LE CHEVALIER.

Prenez cette bourse et allez-vous-en poliment, mais très-poliment, supplier Madame la Marquise de permettre que vous lui fassiez subir le traitement qu'elle m'avait destiné.

LE VALET.

Oui, Mr. le Chevalier, nous y allons.

JULIE.

Ah! Mr. le Chevalier, je demande grâce pour Madame!

LE CHEVALIER.

Point de grâce! (*aux gens masqués.*) Et si elle se refuse à vos demandes polies, mais très-polies, alors vous la prendrez tout doucement de force, et zin, zin, zin... vous m'entendez! Je vous recommande sur-tout la politesse! allez vite, et retirez-vous ensuite chez moi.

LE VALET.

Soyez tranquille, Mr. le Chevalier, nous agirons avec toute la politesse possible.

LE CHEVALIER.

Point de brutalité, songez qu'elle a le corps délicat!

LE VALET.

Oui, Mr. le Chevalier, elle a le corps très-délicat; nous irons sans brutalité!

LE CHEVALIER.

Ne frappez pas, effleurez légérement!

LE VALET.

Oh! non, Mr. le Chevalier, nous ne frapperons pas, nous effleurerons légérement.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Ne manquez pas de mettre des gants blancs.

LE VALET.

Oui, Mr. le Chevalier, nous allons mettre des gants blancs. (*Ils sortent.*)

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LE CHEVALIER, JULIE.

LE CHEVALIER, *riant aux éclats.*

Ah! ah! ah! ah! Eh! bien, Julie! que dis-tu de l'idée? n'est-elle pas bouffonne?

JULIE.

Ah! Monsieur, quel homme vous êtes! je vous admire de vous être si bien tiré de ce mauvais pas! tout autre y eut été pris sans doute!.. mais ma pauvre maîtresse!..

LE CHEVALIER.

Ah! ce n'est pas moi qui ai le mérite de l'invention! je suis dans mon droit; A bon Chat bon Rat; et d'ailleurs tu me rendras la justice de dire que j'ai pris toutes les précautions possibles pour que la cérémonie se passât bien! j'y ai mis tous les procédés imaginables! j'ai recommandé la politesse, la légéreté et les gants blancs! ah! ah! ah! ah!

JULIE.

Ah! Monsieur! je suis désolée de tout cela!

LE CHEVALIER.

Ta maîtresse va être dans une fureur! Les marauds n'ont-ils pas là une jolie commission? C'est cette fois qu'elle sera discrète la Marquise, qu'en dis-tu? ah! ah! ah! ah!

JULIE.

M. le Chevalier, elle vous aime pourtant.

LE CHEVALIER.

Il y parait! me préparer un guet-apens chez elle! quelle scélératesse!

JULIE.

Elle disait que vous le méritiez, malgré toutes vos belles qualités.

LE CHEVALIER.

Ah! elle t'a parlé de mes belles qualités?

JULIE.

Oui, Mr. le Chevalier!

LE CHEVALIER.

Et qu'en disait-elle?

JULIE.

Elle les vantait beaucoup.

LE CHEVALIER.

Penses-tu quelle avait raison?

JULIE, *avec embarras.*

Mais... je m'en rapporte à Madame!

LE CHEVALIER.

Tu es trop confiante !.. à ta place je voudrais...

JULIE.

Ah Mr. je ne puis plaisanter dans ce triste moment !... laissez-moi vous demander encore une fois la grâce de Madame: je n'oserais de ma vie la regarder en face après tout ce qui va lui arriver !

LE CHEVALIER.

Tant mieux ! et je veux lui rendre encore le service de retirer de près d'elle une si jolie fille qui lui fait vraiment du tort. J'ai précisément besoin d'une femme de charge pour tenir ma maison de garçon, et j'ai toujours entendu dire qu'il fallait les prendre jeunes pour les former de bonne heure, afin de les avoir bonnes vers l'âge de vingt ans ! Tu es bien mon fait; je t'offre cette charge chez moi. Viens, viens, tu n'y perdras pas ton temps ! d'ailleurs voilà tous les gens de la Marquise à mon service, il n'y manque plus que toi.

JULIE, *à part.*

Ah ! Madame la Marquise, vous aviez bien raison, Mr. le Chevalier a des qualités !..

LE CHEVALIER.

Que dis-tu ?

JULIE.

Je dis, Monsieur, que j'accepte!

LE CHEVALIER.

Eh bien! je t'attends le plutôt possible! Il est juste que tu ailles auparavant porter à ta maîtresse les secours dont elle peut avoir besoin! console-la, promets-lui que je serai discret! je lui dois cette assurance, puisqu'elle me la donnait elle-même avec tant d'attention! va, je t'attendrai bientôt! (*il sort.*)

JULIE, *se dirigeant vers le salon.*

Ah! c'est une grande et belle chose que d'avoir de grandes qualités! Ces dames ont bien raison! j'en ai déjà beaucoup reconnu, quoique superficiellement, depuis deux heures à M. le Chevalier; j'aurai actuellement, Dieu merci, le tems de les reconnaître toutes à fond!

FIN DES MŒURS DU BON TEMPS.

ALEXANDRINE

MAITRESSE DE MAISON,

OU

ON NE SAIT SUR QUEL PIED DANSER.

PROVERBE.

PERSONNGES.

ALEXANDRINE.

TOINETTE.

LAMBERT.

La scène est à Monthermé, dans le salon.

ALEXANDRINE
MAITRESSE DE MAISON,
OU
ON NE SAIT SUR QUEL PIED DANSER.

SCÈNE I.

ALEXANDRINE, *seule.*

AH, mon dieu! que de choses on a à faire, quand on tient une maison! On croit qu'il ne s'agit que de garder la clef du sucre! Ah bien oui! il s'agit bien de cela vraiment! Il faut tenir le compte du linge, et puis donner des pruneaux, et puis le caffé, et puis la liqueur! et puis voir si les souris ne viennent pas dans les armoires! et puis écrire à la ville pour avoir des citrons, de la vanille, des oranges, des cartes, que sais-je? ça ne finit pas, il faut tout prévoir, il faut songer à tout. Ah! mon dieu, mon dieu! quel tracas! heureusement que j'ai une bonne tête! sans cela tout irait joliment. Allons, voyez ce salon, comme il est arrangé; tout y est sens dessus dessous! Lambert n'a

pas seulement frotté ! et papa va venir qui criera bien en voyant tout celà ! — Lambert ! Lambert ! — Il n'entend pas. Ah ! j'entends tousser, c'est sûrement lui ! Lambert ! Lambert !

SCÈNE II.

ALEXANDRINE, LAMBERT.

LAMBERT, *arrive en toussant.*

Me voilà, Mademoiselle, me voilà ! quoi qui gnia pour votre service ?

ALEXANDRINE.

Vous n'avez donc pas frotté le salon aujourd'hui ?

LAMBERT.

Si fait vraiment, Mademoiselle, j'en sors il n'y a qu'un quart d'heure ! je suis encore tout suant ! tenez, tâtez plutôt !

ALEXANDRINE.

Cependant, voyez comme le parquet est sale.

LAMBERT.

Oh ! Mademoiselle, c'est sûrement que des bêtes y seront venues ! ça se voit de reste ! tenez regardez ! on voit bien clairement que voilà les marques des pattes du paon, qui sera venu se promener ! ou peut-être bien que c'est peut-être les petits moutons qui sont venus

paître autour du piano! ça se voit bien! on distingue bien les traces! ah, ou bien encore ça sera peut être bien Mademoiselle Élisa! tenez, je parie que c'est là la marque de ses pieds!

ALEXANDRINE.

Oh! que vous êtes nigaud, Lambert! est-ce que la marque des pattes du paon ressemble à celle des pas de Liza?

LAMBERT.

Dame, Mademoiselle, moi je ne sais pas! Tout ce qu'il y a de bien sûr, c'est que ma brosse à frotter ne salit pas les parquets si fort que ça!

ALEXANDRINE.

Vous devez être bien las de Monthermé, mon pauvre Lambert, car il y faut frotter partout!

LAMBERT.

Oh! pour ça, c'est ben vrai! depuis la cave jusqu'au grenier! il faut cirer et frotter partout! vive Dinant pour ça, on ne frotte que trois chambres! tout le reste regarde les servantes! Elles cirent avec de l'eau, et puis elles brossent avec un torchon! ça va vîte ça! et ça ne se fait que les samedis pour que toute la maison soit propre pour aller le dimanche à la messe!

ALEXANDRINE.

Eh bien! vous allez être bien content donc, car nous partons pour Dinant ces jours-ci!

LAMBERT.

Ouf!

ALEXANDRINE.

Vous soupirez?

LAMBERT.

Oui, Mademoiselle; et puis c'est que j'ai le roquet par dessus le marché!

ALEXANDRINE.

Et pourquoi soupirez-vous donc? est-ce que vous laissez ici une bonne amie?

LAMBERT.

Oh! non, Mademoiselle; d'ailleurs si je laissais ici une bonne amie, j'en retrouverais toujours ben queuque vieulle à Dinant! mais c'est pas ça, car pisque Mademoiselle Toinette vient aussi, je sis toujours content! c'est pas une bonne amie que je laisse...

ALEXANDRINE.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc que vous laissez?

LAMBERT.

C'est ma peau, Mademoiselle, que je laisse en route!

ALEXANDRINE.

Bah!

LAMBERT.

Ah! mon dieu oui, Mademoiselle! voilà que j'en sis à ma sixième peau, parce que nous avons fait six fois le voyage!

ALEXANDRINE.

Et comment donc ça, mon pauvre Lambert?

LAMBERT.

Dame, Mademoiselle, c'est que je fais la route à cheval moi, vous savez ben! et ça use beaucoup le pantalon, parlant par respect, et la doublure aussi.

ALEXANDRINE.

Pauvre garçon!

LAMBERT.

C'est que ça cuit en diable après! dame, voyez-vous, c'est qu'on ne change pas de ça comme de chemise au moins! et puis après je suis quatre jours, que je sis obligé de dîner tout debout!

ALEXANDRINE.

Et pourquoi ça donc, Lambert?

LAMBERT.

C'est que je ne peux pas m'assire, Mademoi-

selle, ça fait trop de mal! et pis parce que ça colle, voyez-vous! et que c'est le diable quand il faut décoller ça, comprenez-vous?

ALEXANDRINE.

Allons, Lambert, parlons d'autre chose! La table est-elle mise pour déjeûner?

LAMBERT.

Oui, Mademoiselle.

ALEXANDRINE.

Combien avez-vous mis de couverts?

LAMBERT.

Six, comme toujours!

ALEXANDRINE.

Comment! Toinette ne vous a pas dit qu'il en fallait dix parce qu'il nous vient du monde?

LAMBERT.

Eh non, elle ne m'a rien dit! là! que c'est désagréable! actuellement il faut que j'ôte tout pour mettre une ralonge!

ALEXANDRINE.

Sans doute, il le faut bien! Toinette est bien étourdie!

LAMBERT.

C'est fait pour moi ça, qu'on ne me dise pas tout du premier coup! Allons, je vais

arranger cela ! (*fausse sortie, il revient sur ses pas.*) Mais, Mademoiselle, est-ce qu'en vous serrant tous un peu, vous ne pourriez pas tenir tous les dix à table ? ça passerait peut-être bien comme ça pour cette fois-ci ! on ne s'appercevra peut-être pas qu'on est gêné.

ALEXANDRINE.

Non, vraiment ! Ah ! papa se fâcherait joliment si on allait être pressé à table ! il veut qu'on y soit très à son aise. Allons ! allons ! pas de paresse, Lambert ! allez mettre une alonge !

LAMBERT.

J'y vais, j'y vais, Mademoiselle, ne vous fâchez pas pour ça ! ce que j'en dis c'est seulement pour faire la conversation ; et pis c'est que c'est un guignon ! toujours faire et défaire ! (*il sort.*)

SCÈNE III.

ALEXANDRINE, *seule.*

Le pauvre garçon ! c'est vrai ! tout retombe sur lui ! il a bien raison de se plaindre ! aussi j'espère que papa lui donnera de bonnes étrennes, car en vérité il les gagne bien !

SCÈNE IV.

ALEXANDRINE, TOINETTE.

TOINETTE.

Mademoiselle, avez-vous le temps de vous

occuper du dessert pour le dîner? me voilà à vos ordres pour vous aider! je n'ai que ce moment-ci pour cela!

ALEXANDRINE.

Je vais y aller! fais-moi penser qu'il faut donner d'abord les confitures de groseilles, parce qu'elles se gâtent! nous n'y avons pas mis assez de sucre! belle économie! heureusement que Pauline, Liza et Louise sont là, sans quoi tout se perdrait, mais elles ne laissent rien gâter! les poires ont beau mûrir vîte, elles ne pourrissent pas!

TOINETTE.

A propos, Mademoiselle, Madame m'a chargée de vous dire qu'il n'y aurait personne à déjeûner! elle vient de recevoir une lettre qui le lui apprend! aussi je n'ai pas dit à Lambert de mettre des couverts de plus!

ALEXANDRINE.

Ah! c'est donc pour cela, qu'il ne les avait pas mis; et moi je viens de lui dire de les mettre! il faut l'avertir sur le champ! Lambert! Lambert!

TOINETTE.

Mademoiselle, je m'en vais à l'armoire vous attendre! vous me retrouverez là!

ALEXANDRINE.

C'est bon! Lambert, Lambert!

SCENE V.

ALEXANDRINE, LAMBERT, *qui arrive en toussant.*

LAMBERT.

Me voilà, Mademoiselle, me voilà! (*il tousse.*)

ALEXANDRINE.

Mon dieu, Lambert, vous serez donc toujours enrhumé?

LAMBERT.

C'est pas de la rhume ça, Mademoiselle, c'est que de la tousse! ça vient que je frotte trop! je ne sis pas enrhumé! non, c'est que je tousse de l'estomaque; est-ce-t-il pour ça que vous m'avez appellé, Mademoiselle?

ALEXANDRINE.

Non, c'est pour vous dire qu'il n'y aura pas d'étrangers à déjeûner aujourd'hui, comme cela devait être d'abord!

LAMBERT.

La, voilà-t-il pas! et les quatre couverts que je viens de mettre donc, Mademoiselle, avec une ralonge?

ALEXANDRINE.

Il faut tout remettre comme c'était auparavant!

LAMBERT.

Comment, Mademoiselle, il faut encore tout

déranger? voilà bien le guignon qui me poursuit!

ALEXANDRINE.

Comment faire? il le faut bien! il serait assez ridicule de voir là quatre places vacantes!

LAMBERT.

Eh bien! je m'en vas seulement ôter les quatre couverts, et je laisserai la ralonge.

ALEXANDRINE.

Eh non! il faut l'ôter aussi.

LAMBERT.

Dame, Mademoiselle, c'est que c'est une grosse affaire, il faut tout ôter de dessus la table.

ALEXANDRINE.

C'est vrai, j'en suis bien fâchée, mais on ne peut faire autrement.

LAMBERT.

Mais, Mademoiselle, vous disiez tout à l'heure que Monsieur votre papa aimait de ne pas être serré à table; eh bien, ma foi il ne le sera pas comme ça, il sera content!

ALEXANDRINE.

Il aime tout aussi peu de voir trop d'espace entre les personnes. La table n'a pas l'air d'être

garnie! il semble qu'il y manque quelqu'un! il grondera! vous savez bien comme il gronde!

LAMBERT.

Oh! pour ça oui, que je sais bien! car sur dix fois, il y en a ben neuf et demi pour moi tout seul! mais à présent depuis que Mademoiselle Toinette m'a dit qu'il ne fallait pas y faire attention et que ça passait pu vîte qu'une pluie d'orage, je me sis fait comme qui dirait une espèce de toile cirée sur le dos et sur le ventre ous que tout ça coule comme si c'était rien! dans le commencement j'étais bête, je croyais qu'il était ben fâché quand il grondait bien fort; mais à présent j'y sis fait; je sais que c'est sa manière de parler bas pour se faire bien comprendre: c'est que de la salpête et pis c'est tout; c'est rien que ça. D'ailleurs il est complaisant aussi quelquefois, il nous laisse faire sans se fâcher tout ce qui lui convient. Je vas laisser la ralonge, n'est-ce pas Mademoiselle?

ALEXANDRINE.

Eh non, vous dis-je, ôtez-la!

LAMBERT.

Eh bien, Mademoiselle, j'ai rien à vous refuser; alle va-t-être ôtée dans une minute: je vais me dépêcher pisque ça vous plait ainsi.

SCÈNE VI.

ALEXANDRINE, *seule.*

C'est un bon garçon que ce Lambert. Il faut que je songe aussi à lui donner quelque chose pour ses étrennes : puisque c'est moi qui commande dans la maison, il faut qu'il m'obéisse avec plaisir, et une petite pièce de trente sous, de tems en tems, ne fera pas mal.

SCÈNE VII.

ALEXANDRINE, TOINETTE *accourant.*

TOINETTE.

Ah! Mademoiselle, voilà bien du nouveau vraiment! vous croyiez être seule à déjeûner, eh bien! il faut songer à donner bien vîte des ordres à Mr. le chef, car voilà que Madame vient de me charger de vous dire que Mr. le Curé lui fait demander à déjeûner pour lui et quatorze de Messieurs ses frères! il faut venir vîte pour pourvoir à tout ce qu'il faut pour cela!

ALEXANDRINE.

Quatorze frères?

TOINETTE.

Oui, Mademoiselle! il attendait pour demain

seulement toute sa famille, mais il a *été* surpris tout à l'heure par un premier détachement qui a pris les devants pour le surprendre.

ALEXANDRINE.

Ah! il n'y a pas un moment à perdre; il faut d'abord prévenir vîte Lambert pour le nombre de couverts à mettre. Lambert! Lambert!

TOINETTE.

Mademoiselle, il n'entend pas parcequ'il tousse, je vais le chercher!

ALEXANDRINE.

Non, non, il va entendre! Lambert! Lambert! vîte donc! vîte donc!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LAMBERT, *accourant en toussant.*

LAMBERT.

Voilà, voilà! (*il se laisse tomber en entrant avec précipitation*) ahi! ahi! ahi!

TOINETTE.

Ah! mon dieu, mon cher Lambert, ne vous êtes-vous pas fait mal!

LAMBERT.

Au contraire, Mademoiselle Toinette, je me

sis fait un mal de chien, ous que vous savez bien.

TOINETTE.

Je m'en vais préparer une compresse pour y appliquer.

LAMBERT.

Vous êtes trop bonne, Mademoiselle Toinette, il ne faut rien appliquer là du tout, c'est trop gênant pour se remuer.

ALEXANDRINE.

Eh bien, Lambert, et la table?

LAMBERT, *avec satisfaction.*

Il n'y a plus que les six couverts, Mademoiselle, et Dieu merci, la ralonge est ôtée, n'en parlons plus. Ah! j'ai travaillé bon train, n'est-ce pas?

ALEXANDRINE.

Oui, sans doute, mais voilà encore du nouveau.

LAMBERT.

Encore! quoique c'est donc? est-ce qu'on ne déjeûne pas du tout aujourd'hui?

ALEXANDRINE.

Si fait, si fait; et Mr. le Curé doit venir.

LAMBERT.

Oh bien, si ce n'est que ça, j'aurai bientôt mis son couvert; je m'en vas vîte; puisqu'il est tout seul, ça sera bientôt fait; Dieu merci, il n'y aura pas de ralonge à mettre.

ALEXANDRINE.

Et Messieurs ses frères donc, Lambert?

LAMBERT.

Ah! il vient tout seul avec ses frères?

ALEXANDRINE.

Oui, avec quatorze frères.

LAMBERT.

Ah, mon dieu! il vient tout seul avec quatorze frères? mais ça ne fait-il pas quinze ça, Mademoiselle?

ALEXANDRINE.

Oui, et nous six, ça fera vingt une personnes.

LAMBERT.

Miséricorde, ayez pitié de nous! Est-ce qu'il faudra mettre un couvert pour chaque personne, Mademoiselle?

ALEXANDRINE.

Et oui vraiment! et comment donc faire autrement?

LAMBERT, *avec effroi.*

Mais, Mademoiselle, combien donc est-ce qu'il faudra de ralonges cette fois-ci?

ALEXANDRINE.

Quatre, seulement.

LAMBERT.

Quatre! ah! je suis mort! je n'en puis plus! Mademoiselle, j'ai la fièvre sûrement! je ne puis plus me soutenir! je vous prie de me tâter le pouls! je tombe! (*Il se laisse tomber.*)

TOINETTE.

Ah! grands dieux! Mademoiselle, voilà ce pauvre Lambert qui est tombé sans connaissance, il faut appeler du secours!

ALEXANDRINE.

Oui, oui! allons chercher du secours pour ce pauvre Lambert?

TOINETTE.

Ah mon dieu! s'il est mort, qui est-ce qui mettra la ralonge aujourd'hui?

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LAMBERT, *seul. Il se relève aussitôt que les deux femmes sont sorties.*

Eh bien! les voilà qui s'en vont, et qui me

laissont là tout seul sans connaissance! heureusement que je faisais semblant par malice pour voir queuque ça deviendrait! Ah! Mademoiselle Toinette, je ne vous aurais jamais crue capable de m'abandonner ainsi! Elle ne m'a pas seulement jetté un verre d'eau au visage! pas seulement frotté un petit peu, moi que je frotte si bien toute la maison! Allons, voyons, finissons! je vois bien qu'il faut me décider à la ralonge. Il faut faire un petit effort; le bon Dieu m'aidera, puisque c'est pour un Curé. Ah, les femmes, les femmes, les Curés sont bien heureux de ne pas s'en soucire!

FIN D'ALEXANDRINE MAITRESSE DE MAISON.

LE BÉLIER

DU BOIS ROUSSEL,

OU

ERREUR N'EST PAS COMPTE.

PROVERBE.

LE BÉLIER

DU BOIS ROUSSEL,

OU

ERREUR N'EST PAS COMPTE.

PROVERBE.

PERSONNAGES.

JEAN CHRÉTIEN, meûnier de Sout.

CATHERINE, sa fille.

JACQUES, garçon du moulin.

GALAIS, maître maçon d'Essay.

La scène est dans le grand herbage des fontaines, près du moulin de Sout.

LE BELIER
DU BOIS ROUSSEL,
OU
ERREUR N'EST PAS COMPTE.

SCÈNE I.

JACQUES, CATHERINE.

JACQUES.

C'EST ti pas terrible ça, qu' t'on père après m'avoir promis ta main pour mes gages depuis trois ans, v'là qui se dédit! j'en perds la cervelle, vois-tu, Catherine? i veut me donner de l'argent, mais je n'en voulons pas; c'est toi que j'veux! comme i m'la promis.

CATHERINE.

T'as raison. Mon pauvre père d'pis qui croit qu'son moulin ne chômera plus faute d'iau, i se voit déjà riche, et i veut un pu grand parti que toi pour moi! mais moi je te trouve assez grand comme ça; toute s't'iau là ne m'change

pas du tout; j'taime toujours autant, vois-tu? tiens ferme de ton côté, moi j'tiendrai ferme du mien, et i faudra ben qui nous marie tout de même!

JACQUES.

C'est ben dit; n'nous décourageons pas; d'ailleurs faut que j'li fasse réfléchir que quand il aura pu d'iau au moulin, y aura pu d'travail, qu'ainsi li faudrait un second garçon, tandis que moi j'travaillerai pour deux, ça li fra du profit! tiens, le v'la qui vient, tu vas voir comme j'vas li dire ça, moi!

SCÈNE II.

LES MÊMES, JEAN CHRÉTIEN.

CHRÉTIEN.

Ah! je vous y prends, vous v'la donc encore ensemble, malgré ma défense! i faut donc que j'te chasse toi! Eh bien! viens-t-en à la maison, que je te donne ton compte en argent!

JACQUES.

C'est pas ça, monsieur Chrétien, c'est pas ça! c'est que réfléchissions ensemble...

CHRÉTIEN.

Comment, vous réfléchissiez ensemble! qu'est-ce que ça veut dire? qu'est-ce qui vous a per-

mis de réfléchir ensemble? je ne veux par moi que vous réfléchissiez ensemble! fi, qu'c'est vilain, m'amselle!

CATHERINE.

Mais, mon père...

CHRÉTIEN.

Mais, ma fille, tu ne comprends donc pas ce que c'est que d'avoir un moulin qui n'chômera pu faute d'iau! ça va toujours, ma fille, ça va toujours! songes-y donc! c'est une fortune! avec s't'iau-là, je veux boëre du cidre toute la journée! tu vois ben que j'ai loué le moulin de M. le Comte pour neuf cents francs parce qui ne va que quinze heures par jour, et que si je peux le faire aller toujours, comme on me l'a promis, je ne payerai pas d'avantage tout le tems de mon bail! c'est une fortune! tu seras un bon parti; tu trouveras un bon mari bien riche, car avec Jacques, y guia que de l'iau à boëre; c'est pas ce qui te faut!

CATHERINE.

Mais, mon père, j'voulions vous dire...

CHRÉTIEN.

Tais-toi! va-t-en par ici, et toi par-là! et, si je vous trouve encore à réfléchir ensemble, vous aurez à faire à moi!.. Allons pas de raison, c'ets fini! je vais aller trouver Galais,

pour qui vienne m'arranger tout ça ! — Eh ben ! allez-donc, allez-donc !

SCÈNE III.

CHRÉTIEN, *seul.*

Ah ! que le bon Dieu m'a ben conduit, de m'conduire chez M. le Comte pour y faire ma fortune... qui jamais aurait dit ça?.. i faut que j'cherche un autre mari à ma fille... pardi y me vient une bonne idée... Galais est garçon, c'est mon affaire; on m'a dit que c'était lui qui avait manœuvré le bélier de M. le Comte, qu'il l'avait bien arrangé, ine m'ont pás trop sçu ben expliquer ça!.. mais ça fait ben du bruit dans le pays, que ce bélier-là, avec qui on a de l'iau sul toit du châtiau !. ah ! ah ! v'la justement Galais qui vient le long de la fontaine ! Galais ! Galais ! ! j'ai à te parler !

SCÈNE IV.

JEAN CHRÉTIEN, GALAIS.

GALAIS.

Me v'la, me v'la, mon bon homme, qui qui gnia pour ton service?

CHRÉTIEN.

Tu sais ben que j'ai un biau brin de fille à marier !

GALAIS.

Oui-da, que je la connais! est-ce que tu la marie dimanche? j'sis de la noce d'abord!

CHRÉTIEN.

C'est pas ça, c'est pas ça, tu n'y es pas! si tu veux être de la noce pour ton compte, t'en es ben le maître, m'entends-tu ben? t'es riche toi, père Galais, ma fille va l'être aussi. La veux-tu?

GALAIS.

Diable! c'est pas de refus ça, au moins! alle est riche que tu dis? ah! c'est donc l'héritage de ton oncle, que t'as perdu l'autre jour!

CHRÉTIEN.

Justement!

GALAIS.

Et Jacques son futur, est-ce qu'il s'est laissé choër dans l'iau de ton moulin?

CHRÉTIEN.

Non, mais c'est tout de même, car je n'veux pas d'li. Il est trop pauvre: me faut un richard comme toi, à présent!

GALAIS.

C'est bien, mais ta fille, est-ce qu'elle voudra de moi, elle?

CHRÉTIEN.

Oh! ma foi non; mais c'est égal, vois-tu? j'renverrai Jacques et faudra bien qu'alle t'épouse si elle veut le revoir!

GALAIS.

V'la qu'est ben imaginé! i gnia pu rien à dire! allons, biau père, touchez-là! mais dites-moi donc un peu queuque c'est que la dot et ste fortune qui vous est arrivé?

CHRÉTIEN.

Ecoute ben! i gnia encore que trois jours que je sis installé dans ce moulin, et déjà tout le monde m'a abasourdit d'un bélier que t'as arrangé, et qui porte une quantité d'iau d'la fontaine tout au haut du châtiau, qu'on dit que ça ferait bien aller un moulin! i disions comme ça qui gnia que toi qui sache arranger les béliers pour ça, et que c'est bien difficile!

GALAIS.

Sans me vanter, c'est vrai! j'en sis encore tout échigné; et tenez, biau père, voyez comme j'ai la corne ramollie et les sabots gonflés, ça vient d'être resté quinze jours les jambes dans l'iau! mais quoique ça soit bien fatigant, j'serais prêt à recommencer, c'est si biau!

CHRÉTIEN.

Eh ben! justement, vois-tu, c'est que j'ai

un bélier comme M. le Comte, moi : je l'ai hérité de feu défunt mon pauvre oncle qu'est décédé le jour d'sa mort. Je n'savions qu'en faire, et j'allions le vende, quand, par un coup du sort, j'sis venu m'établir ici, et que j'ai entendu tout ça. Je m'sis dit tout de suite, d'après ce qui disions tous, que puisqui ne fallait qu'une chute d'iau, pour la faire remonter, tu pourrais bien profiter de celle du moulin pour faire remonter l'iau dans l'étang, à mesure qu'elle tombe de la roue, de manière à ce que je ne chôme jamais faute d'iau ; ça fra ma fortune, puisque je pourrai travailler toujours, et que je n'ai loué que comme si le moulin ne pouvait travailler que quinze heures.

GALAIS.

J'entends, rien de pu juste ! c'est bien imaginé ! me v'la tout prêt ; j'vas chercher ma pèle et mes ouvriers, et, sauf respect, je nous retrousserons les pantalons, et vous verrez queuqu'chose de biau ! ça sera fini dans la semaine !

CHRÉTIEN.

Oh ! queu plaisir, queu plaisir ! allons d'abord boëre un verre de cidre pour nous réjouir ensemble !

GALAIS.

Pas de refus, mon bon homme ; et p's je

serai ben aise de voir ton bélier hydropique si rien n'y manque.

CHRÉTIEN.

Comment donc que t'appelle mon bélier, toi ?

GALAIS.

Dame, i z'appellions ça un bélier hydropique, hydrotique, hydraulique, que sais-je moi ? et y disions que c'est parce qu'il conduit beaucoup d'iau... C'est un mot Espagnol que les Prussiens auront apporté dans le pays,

CHRÉTIEN.

C'est singulier ! c'est pas hydropique qui z'appelions mon bélier ; c'est autrement ; ils l'appelions un bélier mérino, mélino, queuque chose comme ça.

GALAIS.

C'est la même chose ; tu vois ben qui gnia de l'iau dans ce nom-là, et de la mer itou ; c'est ben ça ! va, il sera bon ; et pis je te le ferai bien aller, moi, si ne va pas, tu verras !

CHRÉTIEN.

Oh oui ! tu connais ben ça à présent, toi !

GALAIS.

Ah ça, mon bon homme, c'est pas le tout que le bélier, il y faut encore bien des choses !

CHRÉTIEN.

Oh! par ma foi, pour s'ti-là, i ne l'y manque rien, je t'en réponds! tu verras qué belle pièce ça fait!

GALAIS.

T'as donc aussi le grand tuyau de plomb?

CHRÉTIEN.

Qu'eu tuyau de plomb?

GALAIS.

Pardi, le grand tuyau de 40 pieds de long, pour envoyer l'iau en l'air!

CHRÉTIEN.

Bah! et comment donc que t'arrange ça, toi?

GALAIS.

Dame, je l'applique au bélier!

CHRÉTIEN.

Comment, tu l'appliques au bélier? et où donc ça?

GALAIS.

Mais, mon bon homme, c'est tout simple, à s'tendroit... tu sais ben... là... dousque l'iau li sort... et y faut que ça soit ben soudé, pour que ça tienne sans remuer!

CHRÉTIEN.

Miséricorde! comme tu vous dis ça, toi!

GALAIS.

C'est pas le tout, faut encore ben autre chose!

CHRÉTIEN.

Quoi donc qui faut encore?

GALAIS.

Pardi! veux-tu pas qui fournisse à lui tout seul toute l'iau qui te faut? faut-ti pas l'abreuver continuellement pour ça?

CHRÉTIEN.

Oh! c'est juste! Eh ben! comment donc qu'on fait pour l'abreuver tant, car i faut diablement d'iau?

GALAIS.

I faut dix buses qui vont prendre l'iau!

CHRÉTIEN.

Dix buses! ah, bon dieu! que de monde ça fait! et comment donc qu'elles vont prendre l'iau, ces buses?

GALAIS.

On les attache fortement ensemble avec des écroux... puis on les applique au bélier!

CHRÉTIEN.

Encore! tu n'as pas de pitié! et où donc que tu les appliques?

GALAIS.

Par derrière.

CHRÉTIEN.

Ouf!

GALAIS.

Ces buses-là ont quatre pieds de longueur chacune, l'iau traverse leur corps et se précipite dans le bélier par derrière pour ressortir devant par où tu sais ben.

CHRÉTIEN, *en colère.*

Que le diable t'emporte, toi et toutes tes bêtes et tes applications! tu me prends pour un imbécille à la fin!

GALAIS.

Mais j't'assure, mon bon homme, que jamais un bélier hydropique ne va sans tout ça.

CHRÉTIEN.

Le mien n'a pas tant de choses, et je n'aurai jamais le courage de l'accommoder à ta manière. Le pauvre animal ne pourrait pu remuer ni pieds ni pattes, avec toutes ces applications; y a conscience.

GALAIS.

Que diable, dis-tu donc là, mon bonhomme?

CHRÉTIEN.

Je dis, que tout ça n'a pas le sens commun,

et que j'aimerais mieux conduire tout de suite mon bélier à la boucherie, que de l'y faire tant d'applications à ta manière.

GALAIS.

Je vois bien que je ne nous entendons pas, mon bonhomme. Ton bélier a donc des cornes et de la laine ?

CHRÉTIEN.

Eh oui, parbleu, qu'il en a ! Est-ce que le tien a du poil ?

GALAIS, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! Jean Chrétien mon ami, t'es un bien bon Chrétien avec ton bélier ! si c'est là ta fortune, je te souhaite ben le bon soir ! ah ! ah ! ah ! ah ! (*il s'en va en riant.*)

CHRÉTIEN.

Va au diable !.. Allons trouver Jacques et Catherine. J'les marierai ensemble, pisque ce butor-là ne veut pas d'elle ; je leur donnerai le bélier en dot, et i z'appliqueront ce qui voudront.

FIN DU BÉLIER DU BOIS ROUSSEL.

LE
COMMIS VOYAGEUR,
OU
QUAND LE VIN EST TIRÉ
IL FAUT LE BOIRE.

PROVERBE EN DEUX ACTES.

PERSONNAGES.

M. DURANT, négociant en vins.

LOUISE, sa fille, âgée de 15 ans.

M. RANDON, associé de M. Durant.

ALEXIS, amant de Louise.

LISETTE, femme de chambre de Louise.

UN GARDE MAGASIN.

La Scène est à Nevers, chez M. Durant.

LE

COMMIS VOYAGEUR,

OU

QUAND LE VIN EST TIRÉ IL FAUT LE BOIRE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LOUISE, M. DURANT.

LOUISE.

MAIS, papa, je vous assure que ma tante disait toujours qu'il était propre à tout, et qu'il faisait très-bien tout ce qu'il faisait.

M. DURANT.

Ah ! ta tante ! ta tante ! j'ai beaucoup à m'en plaindre ! c'est une folle ! je te laisse chez elle à Provins pendant trois mois, et elle te fait faire connaissance avec ce jeune homme, sans seulement s'informer si cela ne dérange pas mes projets.

LOUISE.

Ah papa! il n'en faut rien reprocher à ma tante, car, au contraire, je vous assure que c'était toujours contre sa volonté que M. Alexis me regardait et me parlait. Elle l'en grondait à tout instant, je vous le certifie, et bien souvent même cela faisait des scènes terribles où elle s'emportait...

M. DURANT.

J'entends, j'entends!.. Mais que ne lui défendait-elle sa maison? c'est là ce qu'elle aurait dû faire.

LOUISE.

Mais, papa, ils n'étaient pas toujours brouillés; il y avait bien des momens aussi où...

M. DURANT.

Allons, tais-toi!

LOUISE.

Ainsi donc, papa, vous ne voulez pas qu'il soit mon mari?

M. DURANT.

Mon enfant, je ne le refuse pas absolument, mais je raisonne en père, et je dois tout considérer. Ce jeune homme est bien né, on dit qu'il a des qualités..

LOUISE.

Ah! oui, papa! il a de bonnes qualités, c'est bien vrai cela!

M. DURANT.

Et son père offre de le doter convenablement; tout cela est fort bien, mais tout cela ne suffit pas encore: un jeune homme qui n'a point d'état, point d'occupation, et qui se trouve trop tôt livré à lui-même, a bientôt contracté des habitudes de fainéant et compromis sa fortune et celle de sa femme. J'aime mieux un gendre qui s'occupe à augmenter sa petite fortune, qu'un gendre qui faute d'occupation en peut détruire une grande. Toutes les chances de bonheur sont d'un côté, toutes les chances de malheur sont de l'autre. — Aussitôt que je verrai M. Alexis entreprendre une occupation utile, sérieuse, que je l'y verrai persister et y réussir, il sera ton mari.

LOUISE.

Oh bien, papa, je ne demande pas une meilleure réponse que celle-là, car elle me donne toute certitude de l'épouser.

M. DURANT.

Tu as une fière tête, en effet, pour juger si lestement.

LOUISE.

C'est que je ne m'en rapporte pas à moi seule, mais je m'en rapporte à ma tante qui s'y con-connait; n'est-ce pas qu'elle s'y connait, papa?

M. DURANT.

Oh oui! oui! elle s'y connait; elle a assez d'expérience pour celà.

LOUISE.

Eh bien, papa, je vous le répète, elle disait toujours que M. Alexis était capable de tout, qu'il réussirait à tout, qu'il ferait tout ce qu'il voudrait, qu'il faisait si bien tout ce qu'il faisait, qu'il...

M. DURANT.

Brrrrrr! que de mots, que de paroles!

LOUISE.

C'est que je suis si contente, papa, de ce que vous avez dit!

M. DURANT.

C'est bon! c'est bon! nous verrons! tu es jeune, Dieu merci, tu as tout le temps d'attendre.

LOUISE.

Oh! je n'attendrai pas longtems, car je sais déjà qu'il est arrivé ce matin à Nevers, et sûrement il va venir vous voir...

M. DURANT.

Oui, mais l'occupation, la carrière ?..

LOUISE.

Vous verrez ! vous verrez ! je ne suis pas inquiète.

M. DURANT.

Et moi, mon enfant, je serai charmé de voir completter en ce jeune homme toutes les qualités que je desire pour garantie de ton bonheur. Adieu, je vais voir mes associés qui se réunissent aujourd'hui, et je reviens.

LOUISE.

A revoir, papa.

SCÈNE II.

LOUISE, *seule.*

Il va venir ; il aura une lettre de son père pour le mien ; il la lui remettra, et il lui dira... il lui dira... qu'est-ce qu'il lui dira ?.. il lui dira... il lui dira... Lisette ! Lisette ! (*Elle appelle.*)

SCÈNE III.

LOUISE, LISETTE.

LISETTE.

Me voilà, Mademoiselle.

LOUISE.

Qu'est-ce que tu crois qu'il lui dira ?

LISETTE.

Je ne comprends pas, Mademoiselle.

LOUISE.

Je te demande ce que tu crois qu'il lui dira ?

LISETTE.

Qui ?.. à qui ?... je ne sais ce que vous demandez.

LOUISE.

Oh ! bien sûrement qu'il lui dira qu'il voudrait bien m'épouser tout de suite, tout de suite, ne le crois-tu pas ?

LISETTE.

Je commence à comprendre ; il s'agit de M. Alexis.

LOUISE.

Eh oui, sans doute ! et de qui pourait-il être question ? il m'a fait savoir qu'il était arrivé et qu'il allait venir chez mon papa avec une lettre du sien... mais on frappe, je suis bien sûre que c'est lui, va voir.

LISETTE, *va et revient.*

Oui, Mademoiselle, c'est M. Alexis lui-même.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ALEXIS.

ALEXIS.

Ah, ma chère Louise, que j'ai de plaisir à vous revoir! voilà déjà un mois que nous sommes séparés.

LOUISE.

Un mois? un mois, dites-vous? ah! vous n'avez pas bien compté, Monsieur! il y a bien plus d'un mois vraiment, car nous nous sommes séparés le premier février, et nous voilà au trois mars, cela fait bien un mois et trois jours, Monsieur, et trois grands jours.

ALEXIS, *souriant.*

C'est vrai, c'est bien vrai!.. j'ai tort!..

LISETTE.

Eh non! vous avez raison tous deux, car vingt-huit jours de février et trois jours de mars ne font qu'un mois ordinaire de trente-un jours.

LOUISE.

C'est égal, Mademoiselle, c'est toujours un mois et trois jours. Vous apportez une lettre de M. votre père, n'est-ce pas?

ALEXIS.

Oui sans doute. Il y fait la demande expresse de votre main pour moi.

LOUISE.

Ce n'est pas tout : je sais déjà ce que mon papa pense de tout ce qui nous regarde, et il m'a dit, tout à l'heure, qu'il ne permettrait pas notre mariage avant que vous ayiez une occupation, un état...

ALEXIS.

Eh bien, il sera facile de le satisfaire; je compte me faire recevoir avocat, et alors...

LOUISE.

Cela va-t-il vite de se faire recevoir avocat? serons-nous bientôt mariés?

ALEXIS.

Mais il faut quelques démarches, des examens, acheter un cabinet déja bien accrédité afin d'entrer en fonctions sur le champ.

LOUISE.

Sur le champ! oh! que c'est bien dit cela! c'est très-bien dit! sur le champ! cela signifie dans cinq ou six jours, n'est-ce pas?

ALEXIS.

Six jours! ah, c'est impossible! quelqu'activité que je mette à tout cela, il faudra bien six mois pour consommer..

LOUISE.

Six mois pour consommer?.. Ah! Monsieur Alexis,

vous n'êtes guère pressé, ce me semble!.. Six mois pour consommer...

ALEXIS.

Si fait, vraiment, je suis pressé; mais c'est que j'entends bien qu'aussitôt que M. votre père aura sécurité à mon sujet, et certitude sur mon entrée prochaine dans cette honorable carrière, il consentira à devancer l'époque qu'il a assignée pour notre mariage.

LOUISE.

Oh! mon dieu, non, il n'y consentira pas, car il m'a dit tout à l'heure qu'il voulait vous avoir vu exercer, être assuré de votre persévérance, de votre réussite, de vos succès. — Ainsi nous voilà loin de compte, car dans six mois seulement vous commencerez, et qui sait combien il faudra de temps pour remplir toutes ces conditions?

ALEXIS.

Ce que vous me dites m'effraye : je ne sais comment faire... comment, vous ne croyez pas que M. votre père me voyant déterminé...

LOUISE.

Non, non, cela ne lui suffira pas : il trouve d'ailleurs que je suis assez jeune pour ne pas être si pressée, et il préférera attendre que toutes les conditions qu'il impose soient exactement

remplies : oh ! je le connais, il ne cédera pas. Voyez donc si vous ne pourriez pas entreprendre autre chose dont le succès immédiat...

ALEXIS.

Mais toutes mes études ont été dirigées vers cette carrière, et je ne puis l'abandonner aussi légérement.

LOUISE.

Nous y reviendrons après, mais actuellement faites quelque chose qui aille vite...

ALEXIS.

C'est bientôt dit ; il faut réfléchir, penser, combiner.

LOUISE.

Ma tante disait que vous étiez capable de tout, que tout vous réussirait, que vous faisiez si bien...

ALEXIS.

Madame votre tante me flattait beaucoup trop, et la preuve c'est qu'en ce moment je ne sais que faire... La condition d'une réussite immédiate me dérange...

LOUISE.

Cherchez bien dans votre tête, vous aurez bientôt trouvé : repassez toutes les occupations auxquelles se livrent les jeunes gens de Provins, et voyez s'il n'y a pas une chose que vous puissiez de suite entreprendre avec succès.

ALEXIS.

Je cherche, mais le succès, et tout de suite...

LOUISE.

Ah! mon dieu, oui! tout de suite, et le succès!

ALEXIS, *réfléchissant.*

Attendez, attendez... M. votre père fait un grand commerce de vins?

LOUISE.

Oui, et il y a quatre associés, qui sont tous ici en ville.

ALEXIS.

Et ses magasins, où sont-ils?

LISETTE.

Oh! ce sont de fiers magazins! il y a 2000 pièces de vin: ils sont ici tout près, dans le faubourg, hors de la ville, à cause des droits d'octroi qui sont, dit-on, fort chers.

ALEXIS, *réfléchissant.*

C'est bien... il me semble... ma foi, il me parait qu'il n'est pas impossible... eh oui! je puis réussir...

LOUISE.

Que vous passe-t-il donc par la tête? dites-donc vîte.

ALEXIS.

Mon plan est arrêté! — Le voici : en attendant que je me fasse recevoir avocat, je me fais commis voyageur pour le commerce de M. votre père ; je fais une petite tournée, je lui place un bon nombre de pièces de vin, alors mes preuves d'activité, de capacité, et d'utilité seront faites, et j'espère que la noce suivra bientôt.

LOUISE.

A la bonne heure donc! mais saurez-vous bien vous en tirer?

ALEXIS, *gaiement et vivement.*

Ah! j'en réponds! j'ai tant vu de ces Messieurs les commis voyageurs qui font dans les vins, comme ils disent; j'ai tant vu mon père disputer avec eux, résister, se débattre, se démener, se fâcher, s'emporter, se mettre en colère, entrer en fureur et puis céder, que je sais le fond du métier; j'en sais le langage, j'en connais l'obsession; je tannerais mon homme, je lui enleverais plutôt la première peau, que de ne pas lui arracher une commande de quelques pièces de vin... gare aux premiers qui vont me tomber sous la main! malheur à eux s'ils n'ont pas soif et s'ils veulent entreprendre de résister! laissez-moi faire...

LOUISE.

Voici mon papa et son associé Randon! préparez-vous et proposez-vous!

SCÈNE V.

LES MÊMES, M. DURANT, M. RANDON.

M. DURANT, *entre en parlant à M. Randon.*

Eh bien! mon ami, voilà qui est conclu! il nous faut un bon voyageur, il ne s'agit plus actuellement que de trouver une personne convenable.

ALEXIS, *à part, à Louise.*

Nous avons précisément ce qu'il leur faut!

LOUISE.

Papa, voici M. Alexis qui est arrivé.

M. DURANT.

Ah! monsieur, je suis charmé de vous voir! Vous êtes annoncé par ma sœur.

ALEXIS.

Monsieur, Madame votre sœur me fait l'honneur de m'accorder sa bienveillance, et sous ses auspices je prends la liberté de vous apporter cette lettre de mon père.

M. DURANT.

Donnez! je la lirai avec plaisir (*il lit.*)

M. RANDON.

Mais, monsieur, j'ai fort connu Monsieur votre père dans ma jeunesse; lorsque je courais pour mon négoce, j'ai été souvent à Provins chez lui; il m'a toujours bien reçu; je n'approchais jamais de votre ville sans un véritable plaisir, sûr de trouver en lui un véritable ami.

ALEXIS.

Monsieur, il a gardé également un bon souvenir de cette époque.

M. RANDON.

Depuis longtems je ne cours plus; l'âge m'a rendu sédentaire, bien malgré moi, car j'aimais ce genre d'occupation; je voyais du pays, de braves gens, et je faisais fort bien mes petites affaires. — Comment se porte M. votre père?

ALEXIS.

Fort bien, Monsieur; il se rappelle si bien avoir eu le plaisir de vous voir souvent qu'il m'a chargé d'une lettre pour vous; elle est chez moi; j'aurai l'honneur d'aller vous la remettre dans la journée.

M. RANDON.

Je vous recevrai avec plaisir et avec empressement, je vous dois bien cela: si je puis vous être utile ici ne m'épargnez pas.

M. Durant, *après avoir lu.*

Monsieur, cette lettre me plait beaucoup, je vous l'avoue, et nous causerons incessamment de son contenu; en attendant soyez le bien venu: je ne veux pas que vous ayez une autre table que la mienne, entendez-vous?

Alexis.

J'accepte avec reconnaissance.

Louise, *bas à Alexis.*

Parlez de votre projet.

Alexis.

Il faut attendre que l'occasion s'en présente naturellement.

M. Durant.

A quelle carrière vous destinez-vous, jeune homme? il ne faut pas rester oisif; il faut s'occuper, et le plus vîte est le mieux.

Alexis.

C'est parfaitement selon mes intentions. Aussi comme mon père m'a fait faire toutes mes études pour être avocat, et que son intention est de m'acheter un cabinet déjà bien accrédité, ce qui doit nous conduire à la fin de cette année, je ne me sens pas de fantaisie à perdre ainsi toute une campagne, et je me propose, pour bien employer ce tems, de me rendre utile à quel-

que maison de commerce ; je voudrais voyager, cela fait du bien ; plus on voit, plus on peut comparer, et plus et mieux on peut juger.

M. DURANT.

C'est fort bien parler.

ALEXIS.

Bien employer six mois peut former un homme.

M. RANDON.

Mais, voisin, nous sommes convenus tout à l'heure avec nos associés de prendre un commis voyageur ; nous cherchions un homme leste, habile, intelligent, il me semble que voilà bien notre fait.

M. DURANT.

En effet, pourquoi pas ?

ALEXIS, *prenant un air d'importance*.

Ces Messieurs font dans les vins, je pense ?

M. DURANT.

Diable ! voilà le terme du métier ! c'est fort bien !

ALEXIS.

Oh ! ne vous inquiétez pas, nous en savons bien de l'autre, et si votre honorable société veut bien me confier ses intérêts, j'espère qu'elle n'aura pas à s'en repentir.

M. RANDON.

Et vos intérêts seront liés aux nôtres, car plus vous vendrez et plus vos bénéfices s'élèveront. Vous gagnerez dix francs par pièce de vin que vous placerez.

ALEXIS.

C'est fort généreux, sans doute, et je serais satisfait à moins, puisqu'enfin il ne s'agit pour moi que de bien employer quelques mois de loisir : cependant, pour vous donner une première preuve de mon entendement en affaires, j'aurai l'honneur de vous faire une petite observation : c'est que je sais fort bien qu'ordinairement le droit du voyageur est de quinze francs par pièce placée !..

M. DURANT, *à M. Randon, à part.*

Ah ! ah ! il n'est pas manchot, notre futur gendre ! il a parbleu raison, voisin, il faudra bien en passer par là puisqu'il est si bien informé.

M. RANDON.

Mais oui, il le faudra bien.

ALEXIS, *d'un air capable, et avec une grande véhémence toutes les fois qu'il se met dans le rôle de commis voyageur, depuis ici jusqu'à la fin de la pièce.*

Messieurs, je ne puis à moins ! et je suis

certain que vous ne trouverez pour le prix de dix francs que quelque malheureux bancal dont l'infirmité retardera la marche, l'entravera, et même l'abrégera ; ou quelque bredouilleur qui ne pourra rien dire, or le fonds du métier est précisément de dire beaucoup, de dire vîte, et de dire bien ; ou bien quelque malotru de mauvaise mine, qui se présentera mal, qu'on ne voudra point admettre à sa table, avec qui on ne boira pas, or comme l'appétit vient en mangeant c'est aussi en buvant que vient la soif, et par conséquent les commandes de vin ; ou bien encore quelque manchot..

M. Durant.

Ah ! qu'il parle bien.

M. Randon.

Comme un académicien.

Louise.

Ce n'est encore rien.

Alexis, *du même ton.*

Qui voyagera mesquinement à pied, ou par les voiturins, ce qui discréditera de prime abord la maison qui l'employe en en donnant la plus mauvaise idée ! moi, au contraire, écoutez comme je parle, voyez comme je marche, jugez comme je me présente, apprenez comme je voyage : j'ai un cheval élégant, des éperons

qui sonnent, une cravache anglaise, le pantalon d'officier, la casquette sur l'oreille, la tournure d'un colonel incognito, en un mot tout ce qui annonce la maison la plus opulente, ce qui signifie qu'elle fait des affaires immenses, ce qui veut dire qu'elle jouit d'une grande confiance, ce qui indique qu'elle la mérite et qu'elle cherchera, en continuant de la mériter, à donner un développement toujours croissant à ses importantes affaires...

M. Randon.

Il m'enchante!

M. Durant.

La chose est surprenante!

Louise.

Ah! ah!.. ma tante...

Alexis, *du même ton.*

Il n'y a, certes, rien de trop dans le libre usage des bras, des mains, des jambes, de la langue et des dents pour prendre un homme au collet, le bloquer, le circonvenir, l'étourdir, l'abasourdir et en obtenir au moins une équivoque acceptation d'une pièce de vin, qu'on doit avoir toute prête, et qu'on fait arriver bien vîte, afin de prévenir un funeste contr'ordre.

M. Durant.

Je suis en admiration!

M. Randon.

Et moi en adoration!

Alexis, *du même ton.*

Esprits courts qui croyez que tout est fini quand on vous a jetté à la tête le proverbe banal: *qu'on ne peut faire boire un âne qui n'a pas soif*, n'entreprenez pas d'entrer dans l'éloquente carrière du commis voyageur, qui ne doit reculer devant aucun obstacle, et qui doit réussir à trouver le moyen de faire avoir soif à cet âne qui ne veut pas boire!

Louise.

Voilà le talent! ah papa! quel homme que M. Alexis! ah! que ma tante avait bien raison de dire...

M. Durant.

Admirable!

M. Randon.

Adorable!

Alexis, *du même ton.*

O trois fois heureuse ville de Paris dont les paisibles badauds ignorent ce que c'est que les commis voyageurs, et qui au milieu des tribulations et des convulsions des révolutions, contre-révolutions et double restauration, des démoli-

tions et reconstructions, des constitutions et des contributions...

M. RANDON.

Il m'en vient des frissons!

M. DURANT.

Et à moi des démangeaisons!

ALEXIS, *du même ton.*

O vous, dis-je, trop heureux badauds qui avez conservé intact l'antique privilège de ne boire que quand vous avez soif, que ne m'est-il permis d'aller vous exploiter! Messieurs, je placerais tout votre magazin dans la seule rue aux ours!

M. DURANT.

Dans la rue aux ours! qui s'en serait douté?

M. RANDON.

Dans la rue aux ours! qui l'aurait imaginé?

LOUISE.

L'entendez-vous, Messieurs? dans la seule rue aux ours, jugez du reste! Ah! que ma tante avait bien raison lorsqu'elle disait...

ALEXIS, *du même ton.*

Croyez, Messieurs, que je sens assez la dignité de commis voyageur pour ne pas la compromettre, et on la compromet en sortant d'une

maison sans avoir réussi à y placer au moins deux ou trois pièces de vin, je parle pour une maison Française, car en Belgique ce doit être dix à douze pièces, pour suivre la proportion. Pourvu que le sujet qu'on entreprend et qu'on exploite, n'en meure pas dans les quarante jours, tout est de bon jeu, tout est de bonne guerre, tous les moyens sont permis pour obtenir le succès!

M. DURANT.

Il va de mieux en mieux!

M. RANDON.

Il est prodigieux!

LOUISE, *bas à Alexis.*

Courage, enlevez-les!

ALEXIS, *du même ton.*

Les commis voyageurs sont actuellement les véritables soutiens de l'industrie; c'est à leur esprit circonvenant, à leur éloquence persuasive, à leur activité entraînante, qu'il appartient de donner de l'éclat aux fabriques, de leur assurer un grand essor, d'étendre leurs relations, en faisant connaître leurs produits, en les faisant valoir .. Les manufactures et le commerce ont, comme les empires, une armée qui combat en leur faveur: cette armée a de l'infanterie, ce sont Messieurs les calicots qui tiennent les garnisons, et de la cavalerie, ce sont Messieurs les commis voyageurs, qui sont toujours à che-

val et qui tiennent la campagne ; mais quelle cavalerie ! tous les cavaliers sont d'élite, tous sont en état de conduire leur régiment : c'est l'industrie à cheval qui va vîte, qui va bien, qui va droit, qui va loin, qui se tient ferme, et qui dirige sa marche avec adresse et intelligence !..

M. DURANT, *riant.*

Holà ! holà ! ho ! ho ! ne vous emportez-pas, notre ami ! vous allez trop haut ! gare qu'on ne compare aussi cette cavalerie-là à cette autre cavalerie qu'un amateur appellait la *magistrature armée*, à quoi un plaisant répondait, que sans doute elle méritait cette qualification, parce qu'elle *se battait comme des magistrats*, *et faisait des procès-verbaux comme des soldats* ! ah ! ah ! (*ils rient tous.*)

M. RANDON.

Son zèle, son élan, me charment ! je suis désolé que vous l'ayez interrompu ; il allait conquérir le monde avec son armée ! c'est un gaillard tenace ! pour moi, j'avoue que quand je voyageais et que j'avais passé quatre heures à faire des instances, des raisonnemens, des prières, et que je n'obtenais rien, je me lassais au commencement de la cinquième heure ; je tenais le sujet pour épuisé, je l'étais moi-même,

et je me retirais fort chagrin ; mais celui-ci est opiniâtre, il est de la bonne race.

ALEXIS.

Eh bien, Messieurs, m'acceptez-vous à quinze francs ?

MM. DURANT ET RANDON ; *ensemble*.

Accordé, accordé, à l'unanimité !

ALEXIS.

Voilà donc ma première entreprise réussie, c'est bon signe pour la suite. — Actuellement il s'agit de ne pas perdre de tems : je desire, pour me mettre sur le champ au courant, que vous veuillez bien me faire donner la liste de vos vins, l'indication de leur âge, de leurs qualités. Je voudrais les goûter, voir les caves, connaître les employés, être présenté à la compagnie.

M. DURANT.

Fort bien, il est actif, j'aime cela !

M. RANDON.

Je me charge de vous donner tous les renseignemens, et de vous présenter à nos trois associés qui confirmeront parfaitement ce que nous venons d'arrêter avec vous ; venez.

ALEXIS, *se préparant à sortir*.

Mademoiselle, Monsieur, vous permettez...

LOUISE.

Oui, Monsieur, mais nous dinons à quatre heures.

ALEXIS.

Je serai de retour auparavant. Adieu, Monsieur.

M. DURANT.

A revoir, mon ami, à revoir.

SCÈNE VI.

LOUISE, M. DURANT.

LOUISE.

Papa, vous voyez que ma tante avait parfaitement raison, et qu'il est capable de réussir à tout.

M. DURANT.

Il est certain que ce que je viens de voir me donne une fort bonne opinion de lui.

LOUISE.

Et puis, vous voyez qu'il doit être avocat, vous n'avez donc plus à craindre qu'il perde son temps à ne rien faire; vous ne retardiez mon mariage que jusqu'à ce qu'il ait fait connaître son aptitude à une occupation utile, il me semble qu'à présent...

M. DURANT.

A présent! à présent! es-tu folle? crois-tu que je vais retarder son départ pour faire la noce?.. Eh non, sans doute! il paraît fort bien, mais qui sait si ce beau zèle se soutiendra à l'épreuve? cela n'est pas encore suffisamment démontré; il faut voir!

LOUISE.

Ah bien, papa, assignez les termes de l'épreuve qu'il doit subir, et je suis sûre qu'il réussira à vous contenter.

M. DURANT.

Volontiers, mon enfant; si dans un mois il a réussi à vendre cinquante pièces de vin, je n'aurai rien à dire, et je reconnaîtrai qu'il est véritablement capable et digne de ta main.

LOUISE.

Cinquante pièces? pas plus? et dans un mois?

M. DURANT.

Oui! je ne m'en dédirai point!

LOUISE.

Et s'il devance l'époque?

M. DURANT.

Pourvu que les cinquante pièces soient placées, ce sera d'autant mieux; je le trouverai d'au-

tant plus habile, et par conséquent je confirmerai avec d'autant plus de satisfaction ce que je viens de te promettre.

LOUISE.

Et le mariage se fera aussitôt?

M. DURANT.

Tout aussitôt.

LOUISE.

Que je suis heureuse! (*à part.*) Je vais lui écrire un petit mot pour l'informer de cela; il faut qu'il en soit prévenu sans délai, car il faut qu'il devance le mois qui lui est accordé s'il est possible! (*Elle sort avec Lisette.*)

SCÈNE VII.

M. DURANT, *seul.*

Non, non, je ne m'en dédirai point, car s'il réussit à placer si vîte 50 pièces de vin, il sera très-bien prouvé qu'il est un fort habile commis voyageur, et ne fût-il que cela, il mériterait déjà ma fille puisqu'il assurerait la prospérité de mon commerce; et puis c'est un homme avec qui il y a de la ressource; il a plusieurs cordes à son arc, puisqu'il doit être avocat. Voilà un véritable gendre comme il m'en faut un. Le bon instinct de ma fille l'a fort bien

dirigée dans toute cette affaire : c'est bon signe ! aussi il faut convenir, que pour apprendre à bien choisir, elle était à bonne école chez ma sœur à Provins ! oh ! celle-là, Dieu merci, a plus que de l'instinct, c'est une véritable connaisseuse ! je regretterais beaucoup d'avoir été forcé d'y laisser ma fille si les choses n'eussent si bien tourné; c'était fort périlleux !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ALEXIS, *seul.*

Allons! allons! me voilà en bon train! j'ai pris connaissance des localités: je me suis fait connaître des gens qui ont le soin des vins, et surtout de celui qui tient la clef du magazin; c'est le plus intelligent de tous, et un bon pour boire, que j'ai glissé dans sa main, a mis toute son intelligence à ma disposition. Il fera vîte et bien tout ce que je lui prescrirai. — Tout va bien! l'avis de ma chère Louise m'est arrivé fort à propos pour me faire adopter un nouveau plan et régler toutes mes dispositions afin d'arriver au but sur le champ. — J'ai déjà un bon commencement de réussite dans mes projets près de trois des cinq associés! j'attends M. Durant, puis nous verrons M. Randon.

SCÈNE II.

ALEXIS, LOUISE.

LOUISE.

Ah vous voilà, M. Alexis! j'ai reçu votre

billet en réponse au mien, et j'ai déjà fait la leçon à Lisette qui se trouvera avec nous quand M. Randon sera ici.

ALEXIS.

Oh! que vous êtes bonne! que vous êtes aimable! le prompt avertissement que vous m'avez donné de la décision de M. votre père, m'a déjà été bien utile, comme vous l'avez vu d'après le plan dont mon billet vous instruit, et puisque votre main doit m'être accordée le jour même où les cinquante pièces de vin seront placées, j'espère, au moyen de tout ce qui est combiné, réussir dès aujourd'hui.

LOUISE.

Je l'espère aussi, car M. Randon, le plus difficile à entraîner, ne peut manquer de succomber au piége innocent que vous lui avez ménagé; et nous pouvons compter que Lisette jouera fort bien son rôle.

SCÈNE III.

LES MÊMES, M. DURANT.

M. DURANT.

Eh bien, mon ami, vous voilà de retour des magazins?

ALEXIS.

Oui, Monsieur; ils sont magnifiques, et bien

garnis. — Leur proximité de votre maison est une chose fort agréable!

M. DURANT.

En deux minutes on y est. Je me suis logé ici pour cette raison.

ALEXIS.

Tous vos employés paraissent fort polis, fort intelligents.

M. DURANT.

Oh, vraiment, oui! c'est bien ainsi que nous l'entendons. Eh bien! quand comptez-vous commencer votre tournée?

ALEXIS.

Incessamment! je ne veux pas perdre un instant, et je me flatte beaucoup de réussir. Du moins ce ne sera pas faute de bavardage, ni faute d'insister, je vous en réponds!

M. DURANT.

Oh! je vous en crois sans peine! ce que j'ai vu tantôt de votre savoir-faire me le persuade.. Vous n'avez pas la langue dans votre poche!

ALEXIS.

C'est la première condition pour être bon avocat et bon commis voyageur, et en vérité, elle ne me manque pas! — Monsieur, puisque tout est convenu avec votre société, je puis,

ce me semble, commencer à entrer en exercice sur le champ.

M. DURANT.

Sans doute! le plutôt sera le mieux!.

ALEXIS, *avec hésitation.*

En toutes choses le premier pas est le plus difficile à faire, et c'est la seule chose que je redoute en cette occasion-ci ; je donnerais beaucoup pour que ce maudit premier pas fut déjà franchi! il me semble qu'ensuite tout irait tout seul!

LOUISE.

Oh! cela ne doit pas beaucoup vous inquiéter! pour moi, je suis bien sûre que vous ferez le premier pas avec un grand succès! j'ai bien bonne idée de votre premier pas!

M. DURANT.

Je me figure que vous vous en tirerez à merveille. L'important, puisque vous redoutez ce premier essai, serait de le faire près de quelqu'un d'un caractère doux, assez facile, point trop brusque, point trop rude, qui ne vous rebutât point!

ALEXIS.

Ah! Monsieur, que cela est bien dit! si je pouvais trouver quelqu'un, comme vous, par

exemple... qui sut apprécier les difficultés de cette position, en tenir compte...

LOUISE.

Oui! ce serait bien heureux!

M. DURANT.

Mais, cela ne serait peut-être pas impossible, en prenant d'avance des informations...

ALEXIS.

Ah!.. il me vient une idée... fort bonne!..

LOUISE.

Quelle est-elle?

ALEXIS.

Mais... si... vous-même... Monsieur,.. vouliez bien?

M. DURANT.

Quoi?

ALEXIS.

Vous prêter à la circonstance...

M. DURANT.

Comment?

ALEXIS.

En me permettant...

M. DURANT.

Je n'entends pas!

ALEXIS.

De vous faire arriver...

M. DURANT.

Arriver ?.. quoi ?

ALEXIS.

Quelques pièces de très-bon vin.

M. DURANT.

A moi ?

ALEXIS.

Mais, oui !

M. DURANT.

Quelle folie ! y songez-vous ?

ALEXIS.

Hé, vraiment, oui, j'y songe! et plus j'y songe et plus...

M. DURANT.

Mais c'est moi qui en vend aux autres, pensez y donc!

ALEXIS.

Fort bien... mais vous en achetez aussi, et d'ailleurs...

M. DURANT.

D'ailleurs !.. d'ailleurs !.. que voulez-vous dire ?

ALEXIS.

Ce n'est pas précisément vous qui en vendez... c'est votre compagnie!

M. DURANT.

Rigoureusement parlant, cela est vrai... cependant..

ALEXIS.

Ce n'est pas du tout la même chose!

LOUISE.

Cela est évident, papa; M. Alexis a bien raison! vous avez votre cave particulière où il n'y a que du vin à vous, et il y a la cave de la compagnie, où il n'y a de vin qu'à la compagnie!

M. DURANT.

Sans doute! et cela doit être ainsi pour ne pas mêler des interêts particuliers avec des intérêts de société! et puis, il faut bien que la cave de la société soit hors de l'enceinte de la ville, pour ne pas être soumis au payement des droits d'octrois qui sont fort chers!

ALEXIS.

Vous voyez donc bien, Monsieur, que je ne vous propose qu'une chose raisonnable!

M. DURANT.

Raisonnable! raisonnable!.. en apparence, oui;

mais en réalité ce n'est qu'une erreur, car je ne prends de vin au magazin de la société que quand je n'en ai plus chez moi : c'est un petit avantage que chacun de nous se procure, puisque le vin vieillit dans la cave commune, et qu'il importe peu à la compagnie de vendre à un de ses membres ou à des étrangers puisque son bénéfice est le même.

ALEXIS.

C'est pour cela...

M DURANT.

C'est pour cela que je ne veux pas d'approvisionnement !

LOUISE.

Mais, papa, précisément il n'y a plus que quelques bouteilles dans votre cave !

M. DURANT.

Eh bien, fais en demander une pièce, comme de coutume, au magazin.

ALEXIS.

Hé! Monsieur, voilà précisément ce que je vous demandais, c'est de m'autoriser à vous faire venir moi-même cette pièce : je vais donner les ordres...

M. DURANT, *avec humeur.*

Que ce soit vous ou un autre, il ne m'importe guère!

ALEXIS, *à part.*

Et à moi il m'importe beaucoup; mais nous ne sommes pas encore au bout! (*Haut.*) Ceci, Monsieur, n'est qu'une pièce de vin d'ordinaire; mais il vous faut autre chose assurément...

M. DURANT.

Comment donc?..

ALEXIS.

J'ai pris des informations sur l'état de votre cave près de vos gens...

M. DURANT.

Des informations? vous prenez trop de soins...

ALEXIS.

Et je me suis assuré que vous n'aviez pas de vin de Bordeaux!

M. DURANT.

Ah çà! mais...

LOUISE.

Non, papa! M. Alexis dit vrai; il n'y a pas une seule bouteille de vin de Bordeaux, il n'y en a même jamais eu.

ALEXIS.

Je parie que Monsieur n'aime pas le vin de Bordeaux, et que c'est pour ce motif qu'il n'en a jamais eu dans sa cave...

M. DURANT.

C'est cela même, Monsieur; vous avez fort bien deviné; d'après cela, jugez si j'en veux!

ALEXIS.

Il est certain, Monsieur, que jusqu'à présent le peu de goût que vous avez pour ce vin a été un très-sage motif pour n'en point acheter, mais ce motif doit désormais céder devant un autre motif plus sociable, plus adapté aux circonstances nouvelles...

M. DURANT.

Qu'est ce? qu'est-ce? que voulez-vous dire? je dois céder...

ALEXIS, *avec chaleur.*

Sans doute, Monsieur; et permettez-moi de vous développer mon idée, qui, j'espère, vous paraitra raisonnable, parce que vous l'êtes vous-même, Monsieur, et par conséquent vous apprécierez...

M. DURANT, *avec impatience.*

Je vous prie..

ALEXIS, *du même ton.*

Monsieur, je serai bref...

LOUISE.

Mon papa, pour écouter un instant on ne se compromet pas!

M. DURANT.

C'est selon ce qu'on écoute, Mademoiselle!

ALEXIS, *du même ton.*

Monsieur, il s'agit de marier Mademoiselle votre fille actuellement, et par conséquent durant quelques semaines, au moins, de tenir une maison sur un pied fort différent de celui que vous teniez étant seul chez-vous. Vous allez réunir plusieurs familles, donner des repas; ah! mon Dieu, que de gens je vois venir à cette réunion, non seulement de la ville, mais des environs, et même de fort loin! cependant parmi tant d'étrangers considérables il y en a sans doute un très-grand nombre qui aiment le vin de Bordeaux, qui en demanderont, qui s'étonneraient de n'en point trouver, car tout le monde sachant que votre commerce étant précisément en vins, chacun s'attend à en trouver ici de toutes les sortes...

M. DURANT, *étonné.*

Mais... il est vrai...

ALEXIS.

De tous les âges !..

M. DURANT.

Il est certain !..

ALEXIS.

De toutes les couleurs !..

M. DURANT.

Je n'y avais pas pensé !..

ALEXIS.

Par conséquent, Monsieur, ce n'est pas seulement du vin de Bordeaux qu'il vous faut, mais aussi du vieux Roussillon, du Champagne de Sillery...

M. DURANT.

Holà, holà ! oh ! n'allez pas si vîte !

ALEXIS.

Et du vin blanc de Montrachet, pour boire avec des huîtres, en revenant de la messe au déjeûner de noce !

M. DURANT.

Tout beau ! tout beau, vous dis je ! on ne mange pas d'huîtres à Nevers !

ALEXIS.

Je me charge d'en avoir, j'en fais mon affaire ! j'ai voyagé avec un courrier qui m'a

parlé de la facilité d'en avoir de toutes fraîches.

LOUISE.

Ah papa! Monsieur Alexis en fait son affaire, entendez-vous?

M. DURANT.

J'entends! j'entends! — Tu dieu, quel compère! comme il y va! il prévoit tout, il régle tout, il arrange tout, de sorte qu'il n'y a rien à répondre! nous verrons! nous verrons! il sera temps! j'y penserai!

ALEXIS, *vivement.*

Voilà qui est convenu, Monsieur; j'en prends note pour que vous soyez servi avec choix. La maison que j'ai l'honneur de représenter accorde habituellement un an de crédit, mais pour vous témoigner notre confiance, et le prix que nous mettons à entretenir d'agréables rélations avec vous, Monsieur, nous vous accorderons...

M. DURANT, *étonné.*

Ah! ah! voilà qui est fort bon! mais, mon ami, songez donc à qui vous parlez!

ALEXIS.

Ah! pardon, Monsieur! c'est que j'étais entré peu à peu dans le feu de la composition... vous m'avez interrompu lorsque je ne faisais

que commencer mon discours! je répétais mon rôle! je m'enflammais!

LOUISE.

Ah papa! il ne fallait pas l'interrompre, il allait si bien! il s'enflammait! il ne fallait pas l'arrêter ainsi dans son premier pas.

M. DURANT.

Fort bien, fort bien! j'en ris encore! l'idée de m'offrir le crédit de ma propre maison est excellente! en vérité excellente! j'en rirai longtemps!

ALEXIS.

Monsieur, reposez-vous sur moi, tout ira bien!

M. DURANT.

C'est bien! c'est bien! nous verrons cela! j'y songerai! à revoir mes enfans, je vais bientôt rentrer! (*en s'en allant.*) Il est certain qu'il me faudra du vin de Bordeaux, et aussi du vin blanc pour les huîtres...

SCÈNE IV.

LOUISE, ALEXIS.

ALEXIS.

Et vîte, ne perdons pas un moment! mon

crayon, un morceau de papier! écrivons au garde magazin. (*il écrit.*)

LOUISE.

Que faites-vous donc là?

ALEXIS.

Un instant, je vous prie, je suis à vous!

LOUISE.

Mais, dites-moi?

ALEXIS, *il appelle.*

Lisette! Lisette!

SCÈNE V.

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE.

Me voilà, Monsieur!

ALEXIS.

Faites vîte porter cette lettre au garde-magazin.

LISETTE.

J'y vais, et je reviens aussitôt, car j'apperçois M. Randon qui vient, et il aura peut-être besoin de mon secours pour prendre une bonne résolution tout à l'heure! (*Elle sort et revient aussitôt.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, M. RANDON.

M. RANDON.

J'avais oublié de vous dire, mon cher voisin !.. Ah, ah ! il n'y est pas ?

ALEXIS, *à Louise.*

C'est le ciel qui nous l'envoie !

LOUISE.

C'est mon papa que vous demandez ? il va venir.

M. RANDON.

Je n'avais qu'un mot à lui dire. Je m'en vais..

ALEXIS, *à Louise.*

Retenez-le, et aidez-moi !

LOUISE.

Il ne tradera pas à rentrer, écoutez un instant !

ALEXIS.

Monsieur, permettez-moi de vous entretenir une minute.

M. RANDON.

Une minute, volontiers ; mais guère plus ; car je suis pressé... j'ai affaire.

ALEXIS.

C'est aussi pour affaire qui vous concerne que je dois vous entretenir.

M. RANDON.

Cela étant, j'écoute !

ALEXIS.

D'après la bonté que vous avez eue de m'accueillir avec amitié et comme le fils d'un de vos anciens amis, je me suis voué au service de votre de votre société, et je puis dire que j'y ai déjà obtenu plus de succès que vous ne pouvez le penser !

M. RANDON.

Comment cela ?

ALEXIS.

Sans doute ! je n'ai pas voulu perdre un instant pour me rendre utile, et, sans sortir de la ville, j'ai déjà placé quelques pièces de vin de votre magasin.

M. RANDON.

Est-il possible ?

ALEXIS.

J'ai déjà réussi à en placer vingt pièces.

M. RANDON.

Vingt pièces ? c'est incroyable ! et à qui donc ?

ALEXIS.

Je ne retiens pas bien les noms, mais ils sont écrits sur mon carnet, et j'en ai donné la note au garde magazin qui a déjà dû faire les expéditions. Les vingt pièces doivent être livrées en ce moment.

M. RANDON.

Voilà ce qu'on appelle être expéditif!

ALEXIS.

Ce n'est pas tout; je compte sur vous pour m'aider à en placer encore cinq pièces.

M. RANDON.

De tout mon cœur, mon ami. Je ferai tout ce que vous voudrez pour vous y aider; que faut-il faire? vous n'avez qu'à dire!..

ALEXIS.

Oh! fort peu de chose!

M. RANDON.

Faut-il accorder un plus long crédit? Faut-il... que sais-je? parlez! pourvu que vous vous rendiez garant de l'exactitude du payement à l'époque convenue, ce sera bien volontiers.

ALEXIS.

Sans doute, je serai garant du payement; mais cela ne me compromet pas beaucoup je

vous assure dans cette occasion-ci ; oh ! je ne vends qu'à des gens sûrs, moi !

M. RANDON.

De quoi s'agit il donc ?

ALEXIS.

D'une chose bien simple : c'est que vous consentiez à m'acheter vous-même cinq pièces de vin...

M. RANDON, *vivement.*

Non, en vérité, je n'y consens pas ! voilà du neuf !

ALEXIS.

Mais, Monsieur, ce serait me rendre un bien grand service...

M. RANDON.

Vous plaisàntez sans doute ?

ALEXIS.

Non, Monsieur, rien n'est plus sérieux, c'est un service que je réclame de...

M. RANDON, *avec humeur.*

Un service, un service, cela vous plait à dire, Monsieur ! que voulez-vous que je fasse de cinq pièces de vin tout à la fois, j'en ai déjà trop dans ma cave, ayant la facilité d'en prendre quand je veux au magazin de la com-

pagne. Je songe plutôt à une réforme qu'à m'étendre d'avantage...

ALEXIS.

je le conçois, Monsieur ; mais veuillez m'entendre...

M. RANDON.

C'est comme si vous parliez à une muraille.

ALEXIS.

Monsieur, j'en appelle à votre bon cœur, et à ce que vous disiez vous-même, tout à l'heure, que vous aviez à témoigner quelque reconnaissance à mon père, puisque lui-même vous avait autrefois assisté dans des occasions semblables, en vous aidant à placer bon nombre de pièces de vin dans vos tournées. Je vous demande pour cette seule fois de me rendre le même service.

M. RANDON.

Fort bien ! fort bien ! en toute autre affaire, ou pour vous aider à réussir près de toute autre personne, comptez sur moi ! mais en cette circonstance-ci, je suis votre serviteur !

ALEXIS.

Monsieur, je vous prie de considérer que...

M. RANDON, *trépignant.*

Tout ce que vous dites est bel et bon, Monsieur, mais je n'ai point besoin de vin, et vous

pouvez rengaîner tous vos discours, et garder toutes vos paroles en réserve pour une meilleure occasion. Vous me tiendriez là douze heures à pérorer que vous n'obtiendriez rien de moi. Oh! oh! je connais la manœuvre, je suis un vieux routier! je sais l'attaque et la défense, voyez-vous?

ALEXIS.

Songez, Monsieur, je vous en supplie, que je mets à cela un intérêt bien supérieur à celui du vil bénéfice qui doit en résulter pour moi!..

M. RANDON.

Vil bénéfice! qu'entends-je? ceci n'est plus du métier!

LOUISE.

Monsieur, veuillez l'écouter!

M. RANDON.

J'écoute! j'écoute! mais c'est que je n'ai pu retenir ma surprise en entendant réunir deux mots qui ne doivent jamais marcher ensemble! vil bénéfice! j'ai été choqué!...

ALEXIS.

J'ai tort, je l'avoue! mais c'est que dans la circonstance actuelle, ainsi que vous allez le re-reconnaître vous-même, Monsieur, un intérêt bien supérieur à celui de l'argent m'occupe ex-exclusivement.

M. RANDON.

Tout est inutile! ne vous fatiguez pas les poumons, vous dis-je! gardez vos efforts pour d'autres ; ici il n'y a rien à faire!

LOUISE, *à Alexis.*

Laissez-moi lui parler. (*à M. Randon.*) Monsieur, mon papa ne veut pas nous marier avant que M. Alexis n'ait fait ses preuves de capacité pour les affaires, et il le reconnaîtra capable, a-t-il dit, aussitôt qu'il aura placé cinquante pièces de vin!...

ALEXIS.

D'après cela, vous concevez, Monsieur, combien je suis pressé, car la noce pourrait se faire dans quinze jours si je réussissais à opérer dès aujourd'hui le placement de ces cinquantes pièces. Veuillez donc m'y aider, en me permettant de vous en envoyer cinq. Je n'invoquerai pas en vain, j'espère, le secours de l'ancien ami de mon père.

M. RANDON.

Je n'écoute rien! (*à part.*) mais voyez l'étrange idée de ce jeune homme! l'entreprise est incroyable!

ALEXIS, *bas à Louise.*

Il est de fer! il faut donc faire usage de no

tre dernière ressource : faites agir Lisette selon ce dont nous sommes convenus.

LOUISE, *bas à Alexis.*

C'est bien. (*Elle parle bas à Lisette.*)

ALEXIS.

Monsieur, puisque ma proposition vous contrarie si fort, j'y renonce et je n'insisterai pas davantage ; d'ailleurs je ne puis songer à l'emporter sur une résistance si opiniâtre...

M. RANDON.

Mon ami, consolez-vous ! vous avez assez fait pour l'honneur du corps des commis voyageurs ; vous auriez sans doute réussi près de tout autre que moi, mais songez que je sors moi-même de ce corps, où j'ai brillé pendant trente ans ; un commençant comme vous ne doit point se trouver humilié d'avoir rencontré une résistance savante de la part d'un de ses anciens, à qui la longue habitude a fait une cuirasse à travers laquelle rien ne peut pénétrer.

LOUISE.

Comment, Monsieur Randon, vous refusez absolument d'accepter les cinq pièces de vin que M. Alexis vous offre ?

M. RANDON.

Oui, vraiment, Mademoiselle ; toute l'éloquence de M. Alexis ne peut me déterminer à faire

une chose si évidemment contraire à mes intérêts.

ALEXIS.

Hélas, oui! il faut bien y renoncer! n'en parlons plus!

M. RANDON, *à part, d'un air satisfait.*

Ah! ah! il se reconnait vaincu!.. il croyait m'enlever d'assaut!.. ces jeunes gens ça ne doute de rien!.. mais je lui ai fait voir qu'il n'était qu'un petit sous-lieutenant de sa prétendue armée du commerce, et qu'il s'adressait à son général.

LISETTE, *à M. Randon.*

Comment, Monsieur, vous pouvez résister aux prières de ce jeune homme!

M. RANDON.

Ah mon dieu, oui! voilà comme je suis, moi!

LISETTE.

Je ne vous conçois pas!

M. RANDON.

Il me parait que tu ne résisterais pas, toi, à ses prières; il est joli garçon, en effet.

LISETTE.

Je résisterais peut-être mieux aux prières d'un joli garçon, que vous aux agaceries d'une jolie fille!

M. RANDON.

Essaye! tu verras!

LISETTE, *d'un ton suppliant.*

Eh bien, Monsieur, je vous prie de permettre à M. Alexis de faire arriver cinq pièces de vin dans votre cave; je vous en serai bien reconnaissante, entendez-vous? je vous en serai bien reconnaissante. (*Elle le regarde tendrement.*)

M. RANDON.

Je te résisterai, à toi, tout aussi bien qu'à lui pour une telle entreprise. Ta coquetterie se mettrait inutilement en frais.

LISETTE, *suppliant.*

Monsieur, je vous en prie!

M. RANDON.

Tarare! c'est comme si tu chantais!

ALEXIS.

Lisette, ne tourmentez pas Monsieur davantage; j'ai renoncé à mon projet quelque bonheur que sa réussite eut dû me procurer. Mais je lui dois trop de respect pour songer à persister dans une entreprise qui lui causerait tant de contrariété.

M. RANDON.

Voilà qui est raisonnable! à la bonne heure donc.

ALEXIS, *de même.*

J'avoue cependant qu'il m'eut été sensible de

pouvoir écrire à mon père que je devais en grande partie mon succès aux sentimens de protection que la reconnaissance avait inspirés à son ancien ami. Il en eut été flatté.

LISETTE, *à part à M. Randon.*

Mais, Monsieur, il me vient une idée qui concilierait tout.

M. RANDON.

Dis, dis, vîte, car ce jeune homme m'a touché, et pourvu que mes intérêts ne s'y trouvassent pas compromis, je saisirais volontiers l'occasion de lui rendre service.

LISETTE, *lentement et cherchant dans sa tête.*

Ne pourriez-vous pas?..

M. RANDON.

Quoi?

LISETTE, *de même.*

Oh non!... mais vous pourriez...

M. RANDON.

Quoi donc?

LISETTE, *de même.*

Vous pourriez, ce me semble, feindre d'accepter l'envoi des cinq pièces de vin... c'est-à dire, consentir à ce que M. Alexis vous notât sur son carnet comme les ayant acceptées, de

sorte qu'il pourrait les porter en compte comme vendues effectivement, et avoir ainsi rempli dans la journée la condition imposée par M. Durant, et d'un autre côté vous seriez à temps de les faire laisser au magazin, d'où vous ne les tireriez qu'à mesure de vos besoins.

M. RANDON.

Admirable idée!.. cela concilie tout... mes intérêts seront saufs, et j'aurai donné à ce jeune homme l'assis tance qu'il réclame de moi.. et qu'en vérité je lui dois.

LOUISE.

Que dites-vous donc tout bas, à vous deux?

M. RANDON.

Mon ami, je suis touché de votre situation, j'y prends véritablement part.

ALEXIS,

Ah, Monsieur!..

M. RANDON.

Je reviens sur ma résolution, et je vous autorise à dire à tout le monde que vous m'avez en effet vendu cinq pièces de vin.

ALEXIS.

Ah! Monsieur, que vous êtes bon!

LISETTE, *bas à M. Randon.*

Vous pourriez même vous donner le mérite

de doubler la commande, il n'en serait ni plus ni moins.

M. RANDON, *à Lisette à part.*

C'est juste! (*Haut.*) Dans de grandes circonstances comme celle-ci c'est un cas particulier... je n'avais pas compris d'abord... et si même il vous arrange de dire que vous m'avez vendu dix pièces... je vous y autorise également.

ALEXIS, *transporté de joye.*

Ah! monsieur! mon père sera bien reconnaissant! vîte, mon crayon que j'écrive sur mon carnet. (*il écrit.*)

M. RANDON.

Oui, oui, notez sur votre carnet (*à part.*) quelle tête a ce jeune homme!

ALEXIS, *à Lisette.*

Vîte, faites porter ceci au garde magazin. (*elle sort et rentre aussitôt.*)

M. RANDON, *à part.*

Je ne suis pas fâché d'avoir trouvé ce petit moyen échappatoire! le voisin Durant se fâchera un instant quand il saura ma petite supercherie! mais au bout du compte ce mariage est excellent, et la fantaisie qu'il a eue de le retarder, ne mérite pas grand égard!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, M. DURANT.

M. DURANT.

Ah! vous voilà Randon! y a-t-il du nouveau?

M. RANDON.

Eh bien! nos associés ont fort bien accueilli notre jeune voyageur; ils lui ont fait mille amitiés. Ils étaient précisément encore réunis au magazin lorsque j'allai y installer M. Alexis. Je le leur ai présenté.

ALEXIS.

Après cela, comme je sais vivre, j'ai été leur faire ma visite à chacun d'eux en particulier.

M. DURANT.

C'est fort bien!

ALEXIS.

J'ai obtenu près d'eux un succès qui m'a beaucoup flatté!

M. DURANT.

Je n'en doute pas!

ALEXIS.

Oh! vous n'imaginez pas, ce dont je veux parler.

M. DURANT.

De quoi s'agit-il?

ALEXIS.

Mais!.. vous allez être surpris!.. je leur ai vendu à chacun cinq pièces de vin.

M. DURANT.

Cinq pièces de vin à chacun?

M. RANDON.

A chacun cinq pièces de vin?

ALEXIS.

Oui vraiment! mais c'est du bon vin, du vieux, du cher!

M. DURANT.

Oh! c'est trop fort! comment ont-ils pu?..

ALEXIS.

Oh! ce n'est pas leur faute, je vous l'assure. Je dois confesser même que leur défense a été belle, et pleine de résolution sur le commencement; mais quand ils ont vu que j'étais déterminé à livrer l'assaut, ils se sont mis à rire, la nouveauté du fait les a entraînés, et ils ont demandé à capituler, j'y ai généreusement consenti, et au lieu de dix pièces que je voulais faire prendre à chacun d'eux, je les ai autorisés à n'en acheter que cinq!

M. RANDON.

Quelle modération de la part du vainqueur.

M. DURANT.

Quelle générosité! quelle grandeur!

ALEXIS.

Le vin doit déjà être rendu chez eux! oh! 'ai pris mes mesures pour que les livraisons e fissent sur le champ, de crainte de quelque nalheur! et puis, par ce moyen, vous n'aurez pas le doute sur l'exactitude de mon opération : je ne considère les affaires faites que lorsqu'elles ont consommées.

M. RANDON, *à part.*

Oh! oh! je frémis!

ALEXIS.

Avant d'entreprendre ma tournée dans la ville avais fait sortir les tonneaux de la cave, je es avait fait charger, les chevaux etaient attelés, il n'y avait plus qu'un mot à dire pour out mettre en mouvement, et tout a été dit n effet.

M. RANDON.

Je cours...

M. DURANT, *retenant M. Randon.*

Bravo! je trouve la plaisanterie admirable! ne trouvez-vous pas comme moi, Randon? c'est

un homme que ce gendre-là, qu'en dites-vous mon ami ? car enfin, pour vous et pour moi cette vente est une affaire excellente.

M. RANDON, *inquiet.*

Oui, oui. mais... (*il veut s'échapper.*)

M. DURANT, *le retenant.*

C'est absolument comme s'il avait vendu des étrangers, n'est-il pas vrai ?

M. RANDON.

C'est juste, mais laissez-moi aller !

M. DURANT, *à part, continuant de le retenir.*

Entre nous, convenez que je dois me félicit d'avoir un tel gendre !

M. RANDON, *vivement et avec impatience.*

Oui, oui, en vérité ! je voudrais bien, comm vous, avoir une fille et que M. Alexis l'épous

LOUISE.

Je vous suis fort obligée, Monsieur, et m je m'en passerais n'est-ce pas ? et c'est moi q l'ai trouvé cependant !

M. RANDON, *voyant entrer le Garde Magazin.*

Ah, Dieu merci ! voici le Garde Magazin ; ne sortira pas d'ici que je ne lui aie parlé e particulier.

SCÈNE VIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LE GARDE MAGAZIN.

LE GARDE MAGAZIN, *à M. Durant.*

Monsieur, voilà votre vin qui vient d'arriver, i faut-il le placer?

M. DURANT.

Qu'est-ce que vous dites donc? quel vin?

ALEXIS.

Ah! mon Dieu, monsieur, je gagerais que je iis ce que c'est; je parierais que ce sont les nq pièces que je vous ai vendues tout à heure.

M. DURANT.

Qu'elle mauvaise plaisanterie, cela n'est pas ossible.

M. RANDON.

Ah! ah! voisin vous ne me disiez pas que ous en aviez aussi acheté cinq pièces! vous ites vos coups à la sourdine!

M. DURANT *avec humeur.*

Mais, vraiment, on en a dit quelques mots... rt vaguement.. c'était une combinaison... mais en n'était arrêté.

ALEXIS.

Cela a été très-exactement convenu: une

pièce de vin d'ordinaire, une de Bordeaux, une de Roussillon, et une pièce de vin de Montrachet!

M. DURANT.

Il en a été question, il est vrai! mais au pis aller, cela même ne ferait que quatre pièces et non pas cinq!

ALEXIS.

Oh! c'est un point convenu dans notre métier : on doit toujours envoyer cinq pièces à celui qui en a demandé quatre; quand le vin est arrivé il faut bien le prendre, comme quand il est tiré il faut le boire!

LE GARDE MAGAZIN.

Quant à cela, c'est une chose très vraie : quand le vin est tiré il faut le boire! je sais cela, moi! et celui ci est tiré du magazin et il n'y peut plus rentrer, car les droits d'octroi viennent d'être payés, et ce serait autant de perdu!

M. DURANT, *s'emportant.*

Parbleu! voilà qui est violent! vous verrez qu'il en faudra passer par là!

ALEXIS.

Et félicitez vous de ce que j'ai bien voulu vous comprendre dans la capitulation accordée à Messieurs vos associés, car autrement il vous

en serait arrivé dix pièces! c'était mon premier projet!

M. DURANT.

Dix pièces! miséricorde!

ALEXIS.

Sans doute, je n'aurais pas pu faire à moins pour qu'il n'y eut point de jalousie entre MM. les associés, et cela eut été bien plus commode pour moi car les cinquante pièces auraient été placées sans sortir de la maison!

M. DURANT.

Mais, fripon, vous disiez que vous faisiez votre premier pas avec moi!

ALEXIS.

C'était un petit stratagême, une forme oratoire pour vous intéresser à mon succès!

LOUISE.

Là! voyez un peu, le mauvais sujet! j'y ai été prise aussi, moi, qui croyais assister à son premier pas!

M. DURANT.

C'est un peu dur! je suis vraiment furieux!

M. RANDON.

Allons! allons! calmez vous, voisin! que diable il ne faut pas prendre les choses ainsi au tragique

M. DURANT.

Cela vous est fort aisé à dire, vous! je voudrais vous y voir, et comment vous prendriez la plaisanterie!

ALEXIS.

Mais, vous aurez assurément cette satifaction car M. Randon m'a aussi acheté du vin.

M. DURANT.

Ah! à la bonne heure donc! puisque nous en sommes tous cela me console un peu! vous ne disiez rien voisin! vous ne vous en vantiez pas!

M. RANDON.

Oui! oui! j'en suis aussi, il a bien fallu en passer par là. Dailleurs je devais cette petite satisfaction au fils de mon vieux ami; (*à part.*) mais je vais dire deux mots au Garde Magazin.

LE GARDE MAGAZIN.

Oui dà, que M Randon en est aussi, et le mieux traité de tous encore, car il en a dix pièces pour sa part à lui seul.

M. DURANT.

Dix pièces!

LE GARDE MAGAZIN.

Ah, mon dieu oui, tout autant! et elles doivent être chez lui en ce moment.

M. RANDON, *surpris.*

Déjà chez moi ?

LE GARDE MAGAZIN.

Oh, bien certainement, car tout était prêt quand le billet de M. Alexis est arrivé, et mon camarade est parti en même temps que moi avec l'autre chariot.

M. RANDON.

C'est donc le diable qui s'en mêle ! (*à part.*) je suis pris, ne disons rien. (*Il fait des signes de colère à Lisette.*)

LISETTE, *à part à M. Randon.*

Dame, Monsieur, moi je ne savais pas que tout devait être livré sur le champ ; je croyais que vous auriez le temps de prévenir...

ALEXIS.

Comment, Monsieur, vous paraissez mécontent ! et c'est vous qui de tous avez mis la meilleure grâce à cette affaire : je ne vous offrais que cinq pièces, comme à ces Messieurs, et c'est vous-même qui avez voulu absolument en prendre dix !

M. RANDON, *se contraignant.*

Non, non, je ne me plains pas ! je suis charmé !

M. DURANT.

Ah ! généreux ami !

M. RANDON, *à part.*

Que le diable t'emporte !.. (*Haut.*) Mon étonnement vient de ce que je ne vous ai pas vu bouger d'ici, et cependant l'opération est faite !

ALEXIS.

Oh ! consommée ! je suis leste, moi, en affaires ! j'espère, Messieurs, avoir bien répondu à la confiance que vous m'avez accordée comme vendeurs et comme consommateurs, et que vous aurez une bonne opinion de ma capacité pour les affaires !

M. DURANT, *avec humeur.*

A merveille, en vérité !

M. RANDON, *avec colère.*

Le trait est vraiment piquant !

ALEXIS, *à M. Durant.*

Monsieur, j'ai sans sortir de la ville, et en moins de deux heures, résolu le problême que vous m'aviez proposé vous-même, et pour lequel vous m'aviez accordé un mois !

M. DURANT.

Expliquez-vous plus clairement !

ALEXIS.

J'ai vendu, en effet, cinquante pièces de vin !

M. DURANT.

Je n'en vois que trente vendues aux associés.

ALEXIS.

Le Garde Magazin a la note du surplus, et les expéditions vont être faites de suite.

LE GARDE MAGAZIN.

Dans une heure!

M. DURANT.

Et à qui?

ALEXIS.

Voici la note : d'abord à MM. les associés, comme il a déjà été dit...

MM. DURANT ET RANDON, *avec humeur*.

C'est bon! c'est bon! passez outre!

ALEXIS.

Trente pièces. — Je me suis porté caution du bon payement!

M. DURANT.

Fort reconnaissant!

M. RANDON.

Moi, tout autant!

ALEXIS, *souriant*.

Messieurs, c'était un devoir dont je me suis acquitté avec empressement (*Ils font des signes d'impatience.*)

Item, à mon père, cinq pièces, et j'en réponds.
Item, à ma Tante, cinq pièces, et j'en suis garant.
Item, à des amis bien solvables, cinq pièces,

M. Durant.

Mais, tout cela ne fait que quarante-cinq pièces.

Alexis.

Un moment! laissez-moi achever! — *Item*, pour le premier fonds de ma cave, et pour entrer en ménage dans quinze jours, cinq pièces, lesquelles se trouveront payées au moyen de quinze francs par pièce que j'ai vendue et fait sortir des magazins depuis deux heures! Monsieur, pensez-vous que j'ai loyalement gagné la gageure?

M. Durant, *à part.*

Ce dernier trait me désarme! il me donne la plus haute idée de son talent dans les affaires.

Louise.

Mon papa, qu'en pensez-vous? ma Tante n'avait-elle pas raison quand elle disait que M. Alexis était propre à tout, et qu'il faisait très-bien tout ce qu'il faisait?

M. Durant, *prenant son parti.*

Il est certain qu'il faut se rendre, et que la plaisanterie d'avoir mis dedans Randon, nos associés et moi, a bien son prix. Ce n'est pas le fait d'un manchot. Il a gagné la partie, c'est à moi de payer. Je vous donne ma fille!

Alexis.

Monsieur, après la noce, et en attendant ma

réception comme avocat, je m'engage à faire un grand voyage avec elle, et vous verrez que votre compagnie s'en trouvera bien, je vendrai 400 pièces de vin. Cela me vaudra, j'espère, ma grâce auprès de M. Randon!

LOUISE.

Oui, mon père! vous verrez comme nous ferons de bonnes affaires en voyageant ensemble, car comme disait ma Tante, Monsieur Alexis fait si bien...

M. DURANT.

Ah! la maudite bavarde avec sa Tante! Te tairas-tu? — Allons, voisin Randon, vous avez entendu la promesse de ce jeune homme, et d'après ce que nous avons vu de lui, nous pouvons, ce me semble, croire qu'il le fera comme il le dit...

M. RANDON, *vivement.*

Oui! oui! j'y crois, j'y crois!

M. DURANT.

Eh bien donc, c'est une grande consolation! et puis, tenez, croyez-moi, ce qu'il y a de mieux à faire, quand les choses sont arrivées à un certain point, c'est de prendre son parti, et comme dit le proverbe : *quand le vin est tiré il faut le boire.*

M. RANDON.

Eh bien! allons donc boire!

TOUT LE MONDE.

Allons boire, allons boire, le vin de Monsieur Randon!

FIN DU COMMIS VOYAGEUR.

UNE MATINÉE

DE

LOUIS XIV.

COMÉDIE EN DEUX ACTES.

..... Que les crimes des cours soyent le partage de la tragédie, leurs vices celui de la comédie ...

Préface du Marguiller de S^t.-Eustache.

Cette Comédie est à juste titre qualifiée d'historique : elle n'est construite qu'avec des faits mis dans un ordre convenable, et dont l'exactitude est garantie par des écrivains contemporains des événemens. Leurs dépositions, exactement recueillies, sont produites dans des notes à la suite de l'ouvrage. On y laisse parler ces personnages eux-mêmes, et tous sont des gens considérables dont le témoignage a de l'importance et du poids.

A la vérité tous les faits, tous les événemens rassemblés ici dans le cadre étroit d'une matinée, sont épars dans toute la vie de Louis XIV. Les uns se rapportent à sa jeunesse, d'autres au milieu de sa carrière, d'autres encore à la fin de sa vie; il en est même un qui se rapporte à un des règnes précédents, mais il a ses analogues dans ce règne-ci 1, et ils ne pouvaient être mieux représentés dans cet ouvrage que par la piquante anecdote qui y est rapportée.

Eh! qu'importe que les dates de tous ces faits soient ainsi éparses, pourvu qu'ils soient tous bien constatés, et que tous concourent à donner une idée exacte de l'époque, de cette

1 Voir la note 23.

cour si renommée, du caractère de quelques-uns des principaux courtisans qui y figuraient, de la vie intérieure du Roi dont la longue carrière fut remplie de tant de contrastes de galanterie et de dévotion, de prodigalités et de nécessités, de hauteurs et de... d'actes de bonté et de...

Je me donne le malin plaisir de déshabiller le grand monarque, ou plutôt je ne fais que le montrer tel que l'ont déshabillé ses contemporains eux-mêmes, dont beaucoup ont pris le soin de soulever quelques coins du manteau éblouissant de la royauté.

En cet état il se trouve, à peu près, tel que le voyaient ses valets de chambre pour qui, dit-on, il n'y a point de héros! — Ce n'est assurément pas que je veuille méconnaître qu'il fut un grand Roi : Louis XIV laissa la France polie, en paix, agrandie, et, à son avénement au trône, il avait trouvé dans la nation l'âpreté et la licence de mœurs qui suivent les guerres intestines d'une longue durée. Les Grands cherchaient à secouer le joug que leur avait imposé Richelieu, ils cherchaient du moins à se faire craindre pour se faire chèrement acheter; le grand Condé lui-même, serait peu estimable s'il avait été tel que le font voir les mémoi-

res du temps, ceux de la duchesse de Nemours surtout.

Louis XIV termina l'ouvrage commencé par Richelieu; il acheva par de la fermeté, et par d'autres moyens plus doux, ce que Richelieu avait facilité peut-être par la violence, et par de sanglantes exécutions.

« Mais, dit M. Lémontey 1, ce roi fit de « la royauté un fardeau qui excéda les forces « humaines, et que lui-même ne put supporter « plus de vingt années... A force de concentrer « l'État dans sa personne, il l'avait soumis réel- « lement aux infirmités de la nature humaine. C'est « par là que sa vie privée devient le patrimoine de « l'histoire, et qu'il faut saisir le premier déclin « de la monarchie dans le déclin même de « cette tête superbe qui avait voulu en soutenir « exclusivement le poids...

« ... Le Coran de la France fut contenu dans « quatre syllabes, et Louis XIV les prononça « un jour : *l'Etat c'est moi.* 2

« .... Louis XIV avait dit : *l'État c'est moi.* « Si Louvois ne dit pas : *le Roi c'est moi*, ses « actions le firent comprendre; tandis que des « intendans.. purent répéter : *le Ministre c'est moi.* 3

1 Monarchie de Louis XIV, pages 404 et 401
2 Idem, page 327.
3 Idem, page 334.

« ...L'État réduit à un homme, courait les chan-
« ces de cette fragile organisation, le hazard
« en précipita les preuves. Au milieu de son
« règne, le monarque fût frappé d'une révolution
« humorale qui changea la force de son tem-
« pérament et le cours de ses idées. Sa
« carrière fut coupée en deux moitiés, dont
« la première forma sa vie héroïque, et la se-
« conde sa vie subjuguée ; enfin, puisqu'il faut
« dire cette vérité abjecte, le sort de la mo-
« narchie dépendit d'une fistule... Avec la santé
« disparurent les victoires, les amours, et Mon-
« tespan. Avec les infirmités arrivèrent les dra-
« gonades, le jansénisme, les confesseurs, le
« crédit des bâtards, l'obsession de la gouver-
« nante, et les intrigues de la veuve de Stuart...
« Certes, il y a loin du souverain qui dictait la
« paix de Nimègue, creusait le canal de Lan-
« guedoc, et faisait représenter le Tartuffe, au
« dévot amoureux qui transporte l'empire dans
« la chambre de la veuve de Scaron.

« De cet obscur réduit sortirent des fléaux sans
« gloire. La révocation de l'édit de Nantes, qui
« ressemble à la Saint Barthelemy autant qu'un
« crime Français peut approcher d'un crime
« Italien, ouvrit une longue carrière de pros-
« criptions 1. »

1 Pages 410, 411, 412 et 413.

Cette pièce n'a ni l'unité d'action, ni l'unité d'intérêt qui conviendraient au théâtre ; ces motifs, joints à beaucoup d'autres, ne la font considérer par l'auteur que comme une pièce de porte-feuille dont tout l'intérêt naît d'un rapprochement de choses à peine apperçues jusques là, par un effet de l'isolement où les historiens les ont laissées, et dont la liaison et l'ensemble présentent des résultats inattendus qui contrastent assez fortement avec les notions répandues et accréditées par la sottise et la servilité.

UNE MATINÉE

DE

LOUIS XIV.

PERSONNAGES.

LOUIS XIV.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

LE PRINCE DE MARSILLAC.

LE DUC DE SAINT AIGNAN.

DESMARETS, contrôleur général des finances.

LA BELLE JARDINIÈRE de l'Orangerie.

SAMUEL BERNARD.

LE NOTRE.

La Scène est à Versailles, dans l'Orangerie, devant la statue du Roi.

UNE MATINÉE DE LOUIS XIV.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE ROI, LE PRINCE DE MARSILLAC.

LE ROI.

Nous voici seuls, dites-moi vîte ce que vous en avez appris.

LE P. DE MARSILLAC.

Sire, c'est la fille de votre Jardinier chargé de cette orangerie. Elle n'a que quinze à seize ans; elle est charmante! (1)

LE ROI.

Comment personne ne parlait-il d'une beauté si parfaite? comment Lauzun, Grammont et

mille autres, qui ne bougent d'ici, ne l'ont-ils pas remarquée ?

LE P. DE MARSILLAC.

Restée dans sa famille jusqu'à présent, il n'y a que peu de jours qu'elle est venue rejoindre son père, qui l'a chargée de recueillir les fleurs de ces beaux orangers. Personne ne la connaît encore, et c'est à elle-même qu'il m'a fallu m'adresser pour avoir ce peu de détails. Mais, Sire, par quel heureux hazard V. M. l'a-t-elle connue ?

LE ROI.

Il y a quelques jours, tandis que j'étais seul à ma fenêtre, elle en passa fort près sans m'apercevoir ; l'habit de son village et sa beauté me frappèrent ; je la suivis des yeux, et je la vis entrer dans cette orangerie. Hier matin elle y revint encore ; elle tenait une corbeille à la main, ce qui me fit présumer qu'elle y avait quelqu'occupation. Depuis trois jours je sors peu accompagné et je la cherche vainement. Mais dites-moi, où l'avez-vous trouvée ? que vous a-t-elle dit ? que pensez-vous d'elle ?

LE P. DE MARSILLAC.

Elle est véritablement d'une rare beauté, et d'une naïveté plus rare encore en ce pays-ci ! on reconnaît facilement qu'elle n'y est arrivée

que depuis fort peu de temps! la cherchant aux environs de cette orangerie, je l'apperçus ici même, à cette place, debout vis-à-vis de la statue de V. M. qu'elle regardait avec une attention si parfaite, que sans s'en appercevoir, elle laissait répandre la fleur d'orange qu'elle venait de cueillir, et que sa corbeille elle-même allait s'échapper de ses mains!

LE ROI.

Elle regardait ma statue?

LE P. DE MARSILLAC.

Elle y mettait un tel intérêt, elle en était tellement occupée, que j'arrivai tout près d'elle sans qu'elle y fit la moindre attention, et que mon premier mot la saisit comme si le tonnerre fut tombé à ses pieds! sa confusion fut extrême, elle fut pendant quelque temps à se remettre, et je fus obligé de répéter plusieurs fois mes questions ayant d'en pouvoir obtenir quelques mots de suite!.. ah! Sire, le modèle de cette statue-là ne pas trouvera cette belle enfant de marbre!

LE ROI.

Je l'espère!

LE P. DE MARSILLAC.

L'habit de son village, qu'elle n'a pas encore

quitté pour prendre celui de nos petites bourgeoises, lui sied à merveille ; il la rend plus piquante qu'elle ne sera lorsqu'elle voudra prendre des airs de ville. C'est actuellement, Sire, et dans ces premiers momens où la corruption de Versailles ne l'a point encore atteinte que...

LE ROI.

Oui, oui, c'est dans ce moment qu'il faut veiller à ce qu'aucun de vous n'apporte la corruption dans ce jeune cœur !

LE P. DE MARSILLAC, *riant.*

C'est un des droits, et même, si j'ose parler avec rigueur, c'est un des devoirs de la royauté.

LE ROI.

D'ailleurs, son attention à regarder ma statue me prouve que c'est bien à moi qu'elle porte de l'intérêt. Il n'y a point là de calcul !.. c'est la nature même !.. je m'en sens touché jusqu'au fond du cœur !

LE P. DE MARSILLAC.

Quelle distance de la naïveté de cette enfant à l'astuce, à la hauteur, à l'orgueil, au mordant, à l'ambition, à l'intrigue de quelques autres personnes qui entourent V. M.

LE ROI.

Vous pouvez dire tout le bien que vous pen-

sez de la belle Jardinière sans dénigrer personne.

LE P. DE MARSILLAC.

Sire, je n'ai point nommé...

LE ROI.

Non, mais vous désignez!

LE P. DE MARSILLAC.

Si V. M. avait reconnu quelqu'un à ce que j'ai dit, ce serait donc que le portrait serait ressemblant.

LE ROI.

Je n'y ai reconnu personne que vous-même, et une mauvaise intention qui vous est habituelle.

LE P. DE MARSILLAC.

Pardonnez, Sire, à mon zèle qui s'inquiète aisément sur tout ce qui touche à votre satisfaction, à votre bonheur! — Ce ne sont point les hommes de votre cour qui entreprendront de troubler les amours de V. M. avec cette jeune Jardinière; pas un seul ne donne lieu de craindre un tel manque de respect; mais tout est à redouter de l'altière Marquise.

LE ROI.

Il ne faut pas qu'elle soit informée de ceci. Si cette fantaisie, dont le mystère fait le char-

me, devait éclater, exciter du trouble, des tracasseries, du scandale, autant vaudrait une intrigue de plus avec quelque femme de la cour. Soyez discret, et tout ira bien, j'espère!

LE P. DE MARSILLAC.

V. M. compte sur moi, sans doute! je le mérite!

LE ROI.

Je prendrai quelque prétexte pour détourner l'attention des promenades solitaires dont je dois me ménager la facilité. On vient, silence!

SCÈNE II.

LES MÊMES, LA MARQUISE DE MONTESPAN, LE DUC DE SAINT AIGNAN, LE NOTRE.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Ah! Sire, que votre disparition depuis une demi-heure, nous a causé d'inquiétude!

LE ROI.

Il a plu un instant; je me suis réfugié dans cette orangerie. Jusques-là j'avais été occupé à suivre les plantations des jardins! c'est là que je me réfugie pour fuir vos appartemens fermés, lorsque les affaires me laissent quelque liberté.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Je sais que le grand air vous est plus né-

cessaire qu'à personne. Vous ne respirez qu'en plein air, vous ne craignez ni le mauvais temps ni la pluie (2), et cependant la prudence...

LE ROI.

La prudence exige que je fuye les appartemens empestés d'odeurs (3), dont il me parait que je ne pourrai faire passer la mode qu'en les défendant expressément. On me témoigne tant d'empressement, et pour des choses que je reconnais difficiles, importantes, graves, et je ne puis obtenir satisfaction sur une multitude de petites choses.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Votre majesté est si peu exigeante, qu'elle a laissé ignorer jusqu'à présent cette répugnance pour les parfums.

LE ROI.

Dites qu'on a feint de ne pas m'entendre.

LE DUC DE S[t]. AIGNAN.

Quand on aurait dû deviner!

LE ROI.

Ah! nous n'en sommes pas là, mon cher! deviner, dites-vous? il ne sagit guère de cela vraiment, témoin vos coëffures, Mesdames, dont la ridicule hauteur a si longtems résisté à mes railleries, à mes prières; arrive d'Angleterre

une inconnue (4), une soubrette avec une coëffure, basse, et vîte toutes les princesses abaissent leurs coëffures, et sur le champ toutes les autres femmes les imitent... Ah! Mesdames! Mesdames!..

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Ah! Sire! c'est une cruauté de votre part, de nous reprocher encore une fois cette malheureuse histoire des hautes coëffures, lorsque nous avons confessé notre tort, et que nous nous croyions pardonnées... quant aux parfums, j'en fais mon affaire à la cour, et vous verrez que désormais...

LE ROI.

Je sais que votre exemple pourra beaucoup! mais je suis plus sûr encore de la pureté de l'air qu'on respire ici!.. Aussi, mon cher Le Nôtre, vous me verrez souvent, car c'est avec vous que je me plais le plus à travailler.

LE NÔTRE.

Ah Sire! que je me sens pénétré de toutes les bontés de V. M. pour moi!

LE DUC DE S^t. AIGNAN.

Il est certain que le seul homme de France qui ait jamais imaginé d'embrasser V. M. c'est le Jardinier Le Nôtre! cette familiarité... (5)

LE ROI.

Ce n'est point une familiarité, c'est un élan d'âme, un mouvement involontaire de joie et d'affection qui le transporte chaque fois qu'il me revoit, et dont je lui sais bon gré.

LE NÔTRE.

V. M. sait que je suis sincère.

LE ROI.

Et voyez, Messieurs, si le Pape lui-même, à qui assurément de telles manières doivent paraître fort extraordinaires, n'a pas reçu en homme d'esprit et de bon cœur l'embrassade cordiale de Le Nôtre? toute sa cour en fut comme vous bien étonnée, bien effarouchée, lui seul ne le fut pas!

LE NÔTRE.

Mais, Sire, on a fait à V. M. un rapport inexact; je n'ai point vu que personne fut surpris ni blessé...

LE P. DE MARSILLAC, *à part*, *en riant.*

Oh, je le crois qu'il n'a rien vu!

LE NÔTRE.

Le Saint Père fut très-content! il m'embrassa lui-même! il me serra la main, et se mit à rire de bon cœur; il était malade, la santé

lui revint! je le lui avais prédit, et cela lui porta bonheur; il m'en remercia.

LE P. DE MARSILLAC.

Mr. Le Nôtre sait cependant, quand il le veut, être aussi habile courtisan qu'un autre. V. M. se souvient, sans doute, de ce qui arriva au sujet de la fenêtre de Trianon, et avec quel art il évitait de se prononcer... (6)

LE ROI.

Il n'est point question de cela actuellement; il s'agit de l'étiquette, dont il peut quelquefois s'écarter sans encourir de blâme; l'ignorance de l'étiquette n'est reprochable qu'à ceux dont l'obligation est de la connaître, et son infraction qu'à ceux dont le devoir est de la suivre! que dois-je dire par exemple de ce qui est arrivé ce matin entre vous, duc de Saint-Aignan, et vous, prince de Marsillac? J'ai failli attendre! (7)

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Qu'est-il donc arrivé?

LE ROI.

Il pleuvait très-fort, et ces Messieurs se disputaient le droit de me présenter mon chapeau! (8)

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

L'un d'eux avait tort nécessairement!

LE ROI.

Sans doute ! car l'un des deux ignorait l'étiquette que son devoir était de connaître ; c'est là qu'il y a manquement, et ce n'est pas la première fois que pareille scène arrive : un autre jour ce fut pour mon surtout. (9)

LE DUC DE S[t]. AIGNAN.

Ah ! Sire ! un véritable manquement tient plutôt à l'absence de zèle.

LE ROI.

Fort bien !

LE P. DE MARSILLAC.

Notre faute ne provient que d'un excès d'empressement.

LE ROI.

C'est juste ! cependant j'ai failli être mouillé par suite de ces débats, que la connaissance exacte de l'étiquette, ou son absence absolue, eut prévenus ! aussi, je le repète, la liberté de ces jardins, de ces promenades, acquiert chaque jour plus de prix à mes yeux ! j'y veux désormais donner plus de temps.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Vous y accompagner, Sire, deviendra un nouveau plaisir, un nouvel objet d'ambition pour votre cour, pour moi surtout.

LE ROI.

Précisément, Marquise, c'est la solitude qu'on y trouve que j'y veux venir chercher! si la cour m'y suivait, ce serait comme si je ne quittais pas l'atmosphère d'intrigues et de parfums à laquelle je veux échapper de temps en temps.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Vous ferez un choix de quelques courtisans qui se succèderont chaque jour, cela deviendra plus recherché que les voyages de Marly même, parce que le petit nombre...

LE ROI, *à part.*

Je le ferai si petit même, qu'il ne me gênera pas. (*Haut.*) En attendant je défends qu'on m'en parle. On continuera à se présenter pour Marly, (10) mais on attendra que de mon propre mouvement je désigne pour me suivre aux travaux et aux plantations. — Marsillac, vous me suivrez toute cette semaine.

LE P. DE MARSILLAC.

Votre Majesté me comble d'honneur.

LE DUC DE S^{t}. AIGNAN, *à part.*

Oh, ciel! ceci annonce une nouvelle intrigue, et je m'en trouve écarté. J'avais pourtant bien mérité par mes services... (11)

LA MARQUISE DU MONTESPAN.

Et moi, Sire, ne me permettez-vous pas?...

LE ROI, *avec humeur.*

Lorsque le temps sera favorable, et que Mle. de Fontanges pourra...

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Madame de Fontanges!! elle est d'une santé trop délicate pour que le grand air ne lui soit pas dangereux. D'ailleurs ses goûts sont peu tournés de ce côté, elle est toute mondaine, tandis que V. M. sait, par les travaux de Clagny, (12) quel intérêt ce genre d'occupation a pour moi.

LE ROI, *à part.*

Peut-on insister ainsi? (*Haut.*) je ne refuse point absolument, mais je vous ferai prévenir.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Ce sera bientôt, j'espère.

LE ROI.

D'ailleurs j'ai plus d'un motif pour réduire à l'avenir le nombre des personnes qui m'accompagneront. Je n'ignore pas que plus d'un malveillant a osé m'accuser d'avoir occasionné, en exigeant qu'on m'accompagnât dans mes courses, le malheur arrivé à Madame la duchesse de Bourgogne... (13)

LE P. DE MARSILLAC.

Sire! serait-il possible?

LE ROI.

Votre père lui-même !.. il suffit !.. n'en parlons plus... mais la duchesse de Bougogne, et toute sa maison, seront désormais dispensés de me suivre...

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Ah ! Sire,..

LE ROI.

Laissons ce triste sujet de conversation... le temps est très-changeant aujourd'hui, ce me semble. Voilà l'orage qui s'approche. Duc de Saint Aignan, accompagnez la Marquise ! Le Nôtre, montrez en passant le plan de la double rampe.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Je vais attendre des nouvelles de V. M. ou sa personne même !

LE ROI, *rappellant la Marquise, et lui parlant à part.*

Ah ! Marquise, j'oubliais une chose ! l'humeur que vous me voyez contre la cour, et l'espèce de dégoût qui me fait rechercher la solitude et les occupations des jardins avec plus d'empressement que jamais, tout cela n'est pas sans des motifs récens et graves. Je veux parler de ce qui arrive dans ma famille même, depuis quelques jours !

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

J'ai peine à comprendre...

LE ROI.

Vous m'étonnez, car assurément les choses dont je veux parler sont sues de toute la cour, et sans doute courent actuellement la ville. Quoiqu'il en soit, voici de quoi il s'agit : vous savez la peine que j'ai eue à réconcilier les princesses, qui, la semaine dernière, se sont publiquement dit de grossières injures dans la salle à manger de Marly. (14)

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Ah! Sire, je crains que le rapport n'en ait pas été fait très-exactement à V. M.

LE ROI.

Au lieu de qualifier d'injures leurs discours, nommez-les, si vous voulez, de dures vérités, il n'importe; toutefois ce fut un grand scandale! et cependant ce n'est rien encore, auprès de ce que j'ai à dire : figurez-vous que cette nuit, pour sceller leur réconciliation, assez mal établie jusques-là, elles se sont imaginé de se réunir, et sont restées jusqu'au jour à boire outre mesure... (15)

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Sire, êtes-vous bien sûr?..

LE ROI.

Très-sûr; mais ce n'est pas encore cela qui me choque, parce qu'enfin ce qui se passe dans leur intérieur intime peut rester ignoré; mais ce qui me blesse, c'est que ne mettant bientôt plus de bornes à leurs désordres, elles ont envoyé chercher des pipes et du tabac au corps-de-garde des Suisses; c'est l'éclat de cette action qui me révolte! appeller le corps-de-garde des Suisses à la confidence de leur orgie, voilà ce qui doit répugner!

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Sire, je crains, je le repéte, que des rapports inexacts....

LE ROI.

La chose est certaine, vous dis-je, et j'en fus averti par la fumée du tabac qui a pénétré jusqu'à moi, et m'est venu réveiller. Il est impossible de ne pas punir ce scandale; je leur défends de paraître à la cour jusqu'à nouvel ordre. (*à part.*) Autant d'écarté des promenades (*Haut.*) Je veux cependant éviter de leur parler, j'exprimerais trop vivement ma colère; il vaut mieux qu'elles l'apprennent par vous, vous en adoucirez l'expression.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Ce motif seul peut me consoler d'avoir à remplir une si pénible commission.

LE ROI, *haut.*

Malheureusement, j'ai plus d'un sujet de chagrin dans ma famille, et je suis obligé de sévir aussi contre mon neveu, le duc d'Orléans, qui ne craint pas de me heurter en face, en prenant dans sa maison ce janséniste de Fontpertuis.

LE P. DE MARSILLAC.

Comment, Sire, on a représenté à V. M. Fontpertuis comme janséniste?

LE ROI.

Sans doute, et je ne veux point cela auprès de mon neveu! la mère de cet homme a même joué un rôle marquant dans le jansénisme!

LE P. DE MARSILLAC.

Sire, je ne sais point ce qu'a fait la mère, mais pour le fils, qui est de mes amis, je puis garantir à V. M. qu'il n'est sûrement pas janséniste; il est même plus à craindre qu'il ne croie pas en Dieu.

LE ROI, *surpris.*

Est-il possible, et m'en assurez-vous?

LE P. DE MARSILLAC.

Si je n'en avais la certitude, je ne me permettrais pas cette assertion à V. M. Elle y peut avoir toute confiance.

LE ROI.

S'il en est ainsi, je n'ai plus rien à dire ; il n'y a point de mal qu'il aille avec lui, (16) il peut le prendre. (*à part.*) Je n'aurais pas cru avoir à me défier de l'exactitude des rapports secrets... (17) cela m'étonne... continuons à écarter les importuns. (*Haut.*) Duc de Saint Aignan, vous défendrez de ma part aux ducs de Gesvres et de Créqui de paraître en ma présence jusqu'à nouvel ordre; la discussion d'intérêt qu'ils ont eue ensemble à l'occasion du deuil de la Reine, dont chacun prétendait s'attribuer le profit, est vîle, ignoble, et indigne de grands officiers de ma maison (18) Le duc de Gesvres d'ailleurs s'est permis hier, devant toute la cour, cette indécente apostrophe au maréchal de Villeroi, (19) le raillant hors de propos de ce qu'il est petit-fils d'un vendeur de marée aux halles, et croyant faire passer cette insolente raillerie en se livrant lui-même comme petit-fils d'un porteur de balles! Ne voit-il pas, qu'en agissant ainsi il manque au respect qu'il doit à la Couronne, dont tout émane, et méconnait cet indispensable principe de la monarchie, qu'il devrait un des premiers concourir à consacrer, que tout tient à ma faveur, et que celui qui sait la mériter peut, du rang le plus bas, être élevé aux premières dignités de l'état, à

la plus grande fortune, à la plus haute illustration, et doit devenir l'objet de tous les respects; comme aussi un seul regard de ma colère peut tout réduire en poudre, tout anéantir?

LE DUC DE St. AIGNAN.

V. M. est justement irritée! c'est où parait le plus la grandeur des Rois, de pouvoir égaler les gens de peu aux seigneurs du royaume. (20)

LE ROI.

Et tout ce qui s'est fait en ce genre-là par les Rois mes ancêtres ou par moi-même, n'a-t-il pas cela de précieux, qu'en établissant et en affermissant le principe, et le faisant briller d'un grand éclat, il dispense d'en renouveller souvent l'application? — Et ce principe, il est plus utile que jamais de le mettre en grand honneur, quoiqu'assurément je n'aye point l'intention d'en abuser, mais il doit devenir le plus puissant moyen de faciliter l'exécution des ordres récemment donnés dans les provinces, pour obliger toute la jeunesse marquante à prendre du service. Je ne veux plus qu'aucune fortune, qu'aucun nom, échappe à l'obligation de me servir. (21) Est-ce trop payer le dévouement que je demande que de laisser l'espérance?

LE P. DE MARSILLAC.

Quel esprit de justice! V. M. pense à tout, sa bonté paternelle a tout prévu.

LE ROI.

D'ailleurs le scandale des scènes dont je viens de parler entre les ducs de Créqui, de Villeroi, et de Gesvres, et surtout celui qu'ont donné les discussions des princesses, pourraient, avec quelque apparence de justice, nous faire disputer le renom de la cour la plus élégante et la plus polie de l'Europe. En apprenant le désordre, que du moins on apprenne qu'il a été puni! — Mais ce n'est malheureusement pas tout encore; il me reste à sévir contre une multitude de jeunes gens qui m'entourent continuellement, et dont les horribles désordres viennent de provoquer le dernier sermon de Bourdaloue! (22) la liste des criminels est longue, et comprend des noms qui me touchent de près, et que j'ai horreur d'y voir. Je vous la remettrai, Saint-Aignan, et vous interdirez la cour à toutes les personnes que vous y trouverez inscrites; vous les préviendrez que de leur conduite future dépendra leur fortune avenir. — Rentrez, Marquise, j'irai bientôt vous réjoindre.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

J'espère, Sire, qu'après avoir rempli le rigoureux devoir que V. M. m'impose, et lorsqu'Elle sera satisfaite par la soumission des princesses, Elle voudra bien m'admettre à solliciter leur grâce.

LE ROI.

Laissez passer ma colère, et puis nous verrons !

SCÈNE III.

LE ROI, LE PRINCE DE MARSILLAC.

LE ROI.

Ce n'est pas sans peine que j'ai réussi à établir comme chose naturelle, et sans donner à penser à personne, l'usage qui va commencer, et qui sûrement sera nouveau, de me trouver seul dans mes jardins ! Ce sera surtout vers cette serre que je viendrai le plus souvent ! — Je ne puis exprimer ce que me fait éprouver l'idée d'être aimé véritablement pour moi par un cœur sincère, pur et sans intrigue ! le charme d'une situation si nouvelle est inexprimable ! — Je suis dans une impatience de la revoir, de lui parler..

LE P. DE MARSILLAC.

Je crois que V. M. n'aura pasl ongtemps à attendre, et que dans la matinée même la belle Jardinière reviendra vers la statue !

LE ROI.

Je veux rester seul ici. Je me placerai de manière à n'être pas vu d'elle, pour la contem-

pler plus à mon aise! que je serais heureux si je la voyais, comme vous le dites, regardant ma statue avec intérêt! — Mais qui vient encore? On me persécute!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DESMARETS.

LE ROI.

Que me voulez-vous? Pourquoi me poursuivre jusqu'ici? je n'ai pas accoutumé, ce me semble, d'y donner audience à mes ministres.

DESMARETS.

La nécessité pressante de rendre compte à V. M. du résultat des démarches qu'elle m'a prescrites, sera mon excuse de la hardiesse que je prends de la venir troubler.

LE ROI.

Eh bien, le résultat?

DESMARETS.

Est contraire à toutes nos espérances. Tout a échoué! le trésor est sans fonds!

LE ROI.

Comment! ce que nous avions combiné avec tant de soins n'a point eu de succès?

DESMARETS.

Non, Sire !

LE ROI.

Que reste-t-il donc à faire ?

DESMARETS.

Sire, pour le mois prochain...

LE ROI.

Que parlez-vous du mois prochain, quand celui-ci commence à peine ? il faut d'abord songer à le passer convenablement.

DESMARETS.

Tous les revenus du mois ont été employés longtemps à l'avance, et pour satisfaire à des engagemens déjà fort anciens et depuis longtemps échus.

LE ROI.

Je le sais ! que sert de le redire !

DESMARETS.

C'est pour vous rappeller, Sire, l'impossibilité de compter sur aucune recette ordinaire, et que le service de ce mois ne peut être fait qu'au moyen de ressources à créer ; et V. M. n'ayant pas encore prononcé sur l'impôt du dixième que je lui ai proposé, je ne vois aucune issue.

LE ROI.

Votre projet d'imposer le dixième après tant d'autres nouveaux impôts, dans un instant si

malheureux, lorsque la misère du peuple est au comble, et fait craindre des actes de désespoir, ce projet, dis-je, me donne des scrupules. Plus je le médite, et plus ma conscience s'en effraye! plus tard, nous verrons! il s'agit de pourvoir au moment actuel! — Mais n'y a-t-il donc plus rien à espérer du produit de la vente des lettres de noblesse?

DESMARÊTS.

Oh, Sire! elles sont dans un tel discrédit que V. M. doit se rappeller qu'il a fallu employer dernièrement des moyens violens pour contraindre le riche *Graindorge*, à payer celles que V. M. lui a ordonné de recevoir! (23)

LE P. DE MARSILLAC.

Qu'elle âme de boue! est-il possible qu'un vil marchand de bœufs n'ait pas été avec empressement au devant de l'honneur qui lui était accordé? qu'il n'ait pas saisi avidement le moyen de voiler un peu, par un noble emploi de son argent, l'ignoble source d'où il l'a tiré? ainsi donc c'est malgré lui qu'il va se trouver souche de gentilshommes?

LE ROI.

Ne se présente-t-il en ce moment personne qui offre de faire des affaires dont on puisse tirer parti? personne ne donne-t-il d'avis? (24)

DESMARETS.

Non, Sire.

LE ROI.

Mais, je n'ai vu figurer nulle part le produit de la confiscation des biens de Balthazard de Fargues ? cela doit être considérable. (25)

DESMARETS.

On évaluait sa fortune à près d'un demi million, Sire ! mais V. M. doit se souvenir qu'elle en a fait don au premier président de Lamoignon, qui même s'est trouvé en concurrence dans cette affaire avec le comte de Grammont, les ducs de Guiche et de Brancas, l'abbé de Polignac et la princesse d'Harcourt à qui V. M. avait permis d'espérer...

LE ROI.

Je m'en souviens ! j'avais, en effet, destiné ces biens au premier président, lorsque je lui donnai l'ordre de faire rechercher ce vieux rebelle... quant au comte de Grammont je l'ai bien indemnisé, en lui abandonnant cet homme d'Alsace dont-il m'avait parlé ; je l'ai autorisé à en tirer tout ce qu'il pourrait, à ne le point ménager, et je m'en rapporte à lui pour en avoir tiré bon parti !

LE P. DE MARSILLAC.

Ah, Sire ! cette affaire lui est arrivée bien à

propos ! il se trouvait dans un grand besoin d'argent ! aussi a-t-il courageusement exploité son homme. Il l'a repris à trois fois, et à chaque fois il en a tiré 40,000 livres ! et V. M. lui a depuis, fait encore le don d'un autre homme, dont il atiré 80,000 livres. (26)

LE ROI.

J'ai abandonné au duc de Brissac les juifs de Metz. (27) l'abbé de Polignac a eu les biens de Ruvigny. (28) quant au duc de Guiche il n'a pas non plus été oublié, il a une forte pension sur les propriétés des Hollandais : (29) je ne sais plus ce que j'ai accordé à la princesse d'Harcourt pour l'indemniser...

LE P. DE MARSILLAC.

V. M. lui a fait don de cet homme qui s'est tué dernièrement, qu'on savait être riche de 20,000 livres de rente. (30)

LE ROI.

Ah ! c'est juste ! c'est bien ! — Tout ceci n'avance pas nos affaires.

DESMARETS.

Ayant inutilement frappé à toutes les portes, ayant trouvé toutes les bourses épuisées ou fermées, j'avais, sans en informer V. M., imaginé de recourir à un emprunt de six millions pour sortir sur le champ, et à tout prix, de ce

pénible embarras: cette somme pouvait facilement être avancée par Samuel Bernard; j'avais la certitude de l'abondance de ses ressources, mais cet homme a été dûr jusqu'au point de motiver son refus sur le peu d'exactitude du gouvernement à tenir ses engagemens. j'ai vainement fait valoir les bénéfices énormes qu'il a déjà faits dans ses négociations avec le trésor, il n'a tenu compte de rien... les besoins les plus pressants, les besoins de l'armée, de la marine...

LE P. DE MARSILLAC.

Et la nécessité de tenir au courant les dépenses des travaux et des embellissemens de Versailles et de Marly..

DESMARETS.

Sans doute! ces nobles dépenses dont la France s'enrichit, dirigées par S. M. elle-même, peuvent-elles souffrir le moindre retard ? toutes ces considérations ont été inutiles, c'est en vain que je les ait fait valoir, il a absolument persisté dans son refus.

LE ROI, *choqué, et d'un air de mépris.*

Qui est ce Samuel Bernard ?

DESMARETS.

Sire, c'est un banquier opulent!

LE ROI.

Quoi! un banquier, un plébéien vous a vu

à ses pieds, vous mon ministre? et il a eu l'insolence de...

DESMARETS.

Sire, il a une fortune de cinquante millions, et du crédit pour cinquante au-delà!

LE ROI.

Le coquin! — Cinquante millions de fortune, et cinquante millions de crédit! où a-t-il volé tout celà? il faut le faire dégorger!.. N'avez-vous pas de chambre de justice?

DESMARETS.

Sire, ce n'est point dans les finances, c'est dans le commerce qu'il a gagné ce qu'il possède.

LE ROI.

Finance, commerce, qu'importe? n'a-t-on pas fait le procès à Jacques Cœur, sous Charles VII? voler les particuliers, voler l'État, c'est toujours voler! d'ailleurs, c'est une question d'état à examiner, de savoir s'il convient que de simples roturiers, qui ne donnent aucune espèce de garantie à l'ordre public, soient maintenus en possession de sommes si considérables! c'est une puissance immense, dont le gouvernement doit avoir le droit et le moyen de surveiller et même de restreindre l'usage : examinez cette idée! tirez-en parti.

DESMARETS.

Sire, ce moyen serait peut-être bon dans une autre circonstance, et l'on pourra y revenir en temps opportun; mais actuellement, il s'agit de sortir de la pénible crise où se trouve le trésor, et tout retard, toute longueur est funeste. -- S'il eut été possible de déterminer Samuel Bernard à faire ce prêt, les fonds pourraient être disponibles dans une heure.

LE ROI, *réfléchissant.*

Ah! ceci mérite considération! j'entends!.. il faut des ménagemens!.. (*à part, et pensif.*) il faut que je trouve sur le compte de cet homme quelques renseignemens particuliers qui doivent m'être parvenus par les voies secrètes... ou bien, je crois me rappeler que dans les lettres ouvertes à la poste... j'ai quelqu'idée confuse... cela pourra m'être utile... je verrai... 1 (*Haut.*) dites-moi quel homme est-ce que ce Samuel Bernard? puisqu'il s'est si fort enrichi, il doit avoir de l'esprit.

DESMARETS.

Oh! Sire, pas du tout! il n'a que de l'esprit

1 Voir encore ici la note 17, qui se divise en deux parties: l'une relative à l'espionnage, l'autre relative à la violation du secret des lettres à la poste.

d'ordre et quelques combinaisons heureuses! du reste, il est vain, et...

LE ROI.

Il est vain, dites-vous? cela suffit! vous aurez ce soir vos six millions! chargez-vous seulement de faire qu'il vienne se promener vers l'atelier d'ouvriers que Le Notre dirige ici près en ce moment!

DESMARETS.

Ce sera facile, Sire! je vais l'envoyer appeler.

LE ROI.

L'envoyer appeler, dites-vous? envoyer appeler Monsieur Samuel Bernard? un homme vain! un riche banquier, dont vous voulez avoir six millions ce soir! ce n'est pas le moyen de réussir près de lui que de commencer par blesser sa vanité!

DESMARETS.

Sire, dois-je m'abaisser jusqu'à l'aller supplier chez lui? un ministre du Roi!

LE ROI.

Non, Monsieur, vous ne devez pas vous abaisser! mais vous devez vous procurer six millions dans la journée! — Allez lui faire une visite du matin, à pied, comme en vous promenant, sans conséquence, et vous lui proposerez de

continuer avec vous la promenade dans les jardins : jamais un homme vain, ni un homme de finance ne refuseront d'accompagner à la promenade un Contrôleur-général de finances de France ; vous le décideriez, au besoin, en jettant en avant quelques mots relatifs à d'importantes négociations pour les Indes, pour l'Amérique, que sais-je? c'est à vous de connaître ce qu'il convient de lui dire, et lorsqu'il sera ici vous aurez vos six millions !

DESMARETS.

Sire, j'y vais dans l'instant.

LE ROI.

Surtout ne l'effarouchez pas en parlant d'emprunt, n'en dites pas un seul mot !

SCÈNE V.

LE ROI, LE PRINCE DE MARSILLAC.

LE ROI.

Cet homme est habile, mais il est un peu trop roide pour un contrôleur-général. Il est bon sans doute de l'être dans cette charge, pour résister à l'avidité des vampires de la cour, surtout pour faire rentrer au trésor les sommes qui lui sont dues ; mais, d'un autre côté, un contrôleur-général des finances doit avoir du liant,

quelque chose d'engageant, de souple, pour les cas, assez fréquens, où la force et l'autorité n'ont plus d'action, comme actuellement, par exemple!

LE P. DE MARSILLAC.

Sire, c'est une assez dure condition que celle de se faire le courtisan du juif Samuel Bernard! (31)

LE ROI, *fièrement.*

Tout est anobli lorsqu'il s'agit de mon service, c'est-à-dire, de celui de l'État, car l'État c'est moi. (32)

LE P. DE MARSILLAC, *confus, et balbutiant.*

Ah! sans doute!.. il faut que Desmarets n'y ait pas plus réfléchi que je n'avais fait! de ma part cette irréflexion peut être excusable!.. mais de la sienne, elle ne l'est pas, parce qu'il était de son devoir... il est étrange que devant connaître toutes les conditions de sa charge, il en néglige une si importante!

LE ROI.

Le maudit homme! venir ici me troubler par ces tristes idées! je me trouvais si heureux d'en avoir un moment perdu le souvenir! mon cher, plus je vais, et plus je sens le bonheur de pouvoir perdre quelquefois de vue ces sortes d'occupations et de soucis, et de pouvoir déposer de temps en temps le poids de ma cou-

ronne! aussi, la circonstance heureuse qui m'occupe tout entier, va me rendre à moi même. Un cœur pur, une figure angélique, l'ignorance des intrigues, l'éloignement des cabales, tout se rencontre dans l'heureux événement qui se prépare! j'attends impatiemment l'instant!..

LE P. DE MARSILLAC.

Soyez certain, Sire, que ne nous sachant point ici, et croyant y pouvoir être seule, la belle Jardinière y viendra bientôt, et ce ne sera pas pour y recueillir des fleurs! la charmante statue lui donne trop de distraction. Il ne faut pas que son père compte qu'elle remplisse ici fort exactement ses devoirs. Que sera-ce quand au lieu de cette figure muette et inanimée qui lui plait tant, elle en verra à ses pieds le modèle, si tendre, si empressé, si amoureux?

LE ROI.

Vous ne lui avez pas laissé connaître, j'espère, que vous aviez remarqué la distraction qu'elle éprouvait ici?

LE P. DE MARSILLAC.

Non, Sire! je me suis borné à lui adresser quelques questions simples pour connaître qui elle était, afin de pouvoir satisfaire aux désirs de V. M.

LE ROI, *vivément.*

Marsillac! je la vois qui s'avance! elle tient sa corbeille à la main! ah! si elle ne vient que pour cueillir des fleurs d'orangers, si elle ne s'arrête pas à la statue, la moitié du charme disparait à mes yeux! retirez-vous, laissez-moi seul!

LE P. DE MARSILLAC.

Je me retire par ce côté. (*Il sort.*)

LE ROI, *seul.*

Et moi, je vais me placer derrière ce bel oranger planté par François Ier dans son enfance: son ombrage doit me porter bonheur; il a plus d'une fois protégé des amours champêtres. (*Il se cache.*)

SCÈNE VI.

LE ROI, LA JARDINIÈRE.

(*En arrivant la Jardinière vient se placer devant la statue, après avoir regardé si personne ne la voit. Elle parle avec distraction et avec une grande émotion.*)

Que cette statue est belle!.. quelle belle figure!.. depuis six jours que je suis ici, je ne cesse de la regarder!.. elle est si belle!.. ce matin on m'y a surpris!.. j'étais si confuse!.. que je

ne pouvais répondre !.. que le roi doit être beau s'il ressemble à cela !.. on dit qu'il est si beau !.. ah !.. que je suis impatiente de le voir !.. on m'a promis que dimanche prochain à la chapelle !.. en attendant... je ne puis me lasser de regarder cette belle statue !.. comme elle est belle !.. ah ! ça, mais, est ce que je suis folle ?.. qu'est-ce donc qui me passe par la tête ? vraiment, quand je songe !...

LE ROI, *à part*.

Oh ciel ! quel bonheur ! elle est toute à moi ! qu'elle est jolie ! qu'elle est aimable !

LA JARDINIÈRE, *regardant toujours la statue, et parlant avec distraction.*

Je deviens vraiment folle !.. oui, sans doute !.. je le deviens !.. j'en perds la tête !... oh ! mon Dieu, oui, c'est sûr... je suis folle !.. pauvre Jardinière, que tu es malheureuse ! et tu pleures !. qu'est-ce donc ?..

LE ROI, *à part*

Qu'elle est émue ! que se passe-t-il en elle ? je n'y tiens plus... voyons ! (*Il s'approche d'elle sans qu'elle s'en apperçoive, et lui parle doucement.*) Mon enfant ! (*Elle est saisie, et se dirige vivement vers un oranger pour y cueillir des fleurs.*)

LA JARDINIÈRE, *à part.*

Ah ! mon dieu ! quelle honte ! voilà deux

fois qu'on me surprend aujourd'hui à regarder cette statue!

LE ROI, *à part*.

Rien n'est plus joli qu'elle! (*Haut*, *avec douceur.*) Dites-moi, ma belle enfant, que faisiez-vous donc là?

LA JARDINIÈRE, *avec embarras*, *et sans regarder*.

Monsieur, je regardais... cette statue!.. la statue du Roi!

LE ROI.

Eh bien! la trouvez-vous ressemblante?

LA JARDINIÈRE.

Ressemblante?.. Oh! mon Dieu, non!.. je ne la trouvais pas ressemblante!....

LE ROI.

Comment! vous ne trouvez pas?..

LA JARDINIÈRE.

Non... je ne trouve pas... je ne sais pas... je n'ai jamais vu le Roi!..

LE ROI.

Vous n'avez jamais vu le Roi? voulez-vous le voir?

LA JARDINIÈRE, *vivement*.

Oui, Monsieur! oh, oui!

LE ROI, *à part*.

Qu'elle est charmante! (*Haut.*) voudriez-vous

que le Roi ressemblât à cette statue? vous plait-elle un peu?

LA JARDINIÈRE, *avec vivacité.*

Oh, beaucoup, Monsieur, beaucoup! (*Elle se retourne vers le Roi, et jette un cri en le reconnaissant.*) Ah!

LE ROI, *tendrement et malicieusement.*

Eh bien! qu'avez-vous donc, ma belle enfant?

LA JARDINIÈRE, *sans oser regarder, et avec étonnement.*

Ah! comme il est ressemblant?.. est-il possible?.. non!.. si j'osais regarder encore une fois! (*Elle jette rapidement un coup-d'œil sur le Roi, et retourne aussitôt la tête.*) Ah! mon dieu! (*Elle recommence encore une fois.*) Ah! mon dieu! ah! mon dieu! est-ce que c'est lui?

LE ROI, *avec malice.*

Est-ce que vous ne voulez déjà plus voir le Roi?.. mon enfant! dites-donc?

LA JARDINIÈRE, *sans regarder.*

Mon Dieu!.. Monsieur... Monsieur...

LE ROI.

Eh bien! vous ne voulez plus le voir?

LA JARDINIÈRE.

Si fait, Monsieur!.. mais...

LE ROI.

Sa statue vous plaisait, disiez-vous ?

LA JARDINIÈRE.

Oh! oui, Monsieur... mais...

LE ROI.

Cependant, vous ne voulez plus voir le Roi!..

LA JARDINIÈRE.

Mon Dieu, si fait... (*à part.*) Si j'osais tourner la tête... mais je n'ose...

LE ROI.

Regardez-le donc, il a tant de plaisir lui-même à vous voir!

LA JARDINIÈRE, *à part.*

Là!.. quand je le disais que c'était lui!.

LE ROI, *pressant, et lui prenant la main.*

Quoi ?.. rien ?.. regardez-donc par ici!.. par ici!.. encore!.. encore un peu!.. là!..

LA JARDINIÈRE, *après avoir regardé retourne vîte la tête, et dit vivement.*

Ah! qu'il est beau! comme il est ressemblant!

LE ROI.

Eh bien! la statue ressemble-t-elle ?

LA JARDINIÈRE, *fort émue.*

Ah, oui! elle ressemble... Monsieur... Sire...

le Roi... je ne sais... je ne sais ce que je dis... je n'y vois plus.

LE ROI.

La statue vous plaisait ?

LA JARDINIÈRE.

Oh ! oui !.. oui... oui... Monsieur!

LE ROI.

Et moi ?

LA JARDINIÈRE, *à part.*

Ah ! mon Dieu, qu'est-ce qu'il dit donc là...

LE ROI.

Et moi ?

LA JARDINIÈRE.

Ah ! mon Dieu ! est-ce que je vais répondre ?

LE ROI.

Et moi, donc ?

LA JARDINIÈRE.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu... et vous ?.. et vous aussi !.. oh ciel ! je vois mon père, quel bonheur ! je me sauve vers lui ! (*Elle sort.*)

LE ROI, *avec transport.*

Qu'elle est ravissante ! mon bonheur est parfait ! (*il sort par le côté opposé.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SAMUEL BERNARD, DESMARETS.

DESMARETS.

Quoi ! M. Bernard ; jamais vous ne venez vous promener dans ces admirables jardins ?

SAMUEL BERNARD.

Non, Monseigneur ; ici, ni ailleurs ! je me promène fort peu ! je n'aime point la promenade ! il faut avoir du temps à perdre pour cela !

DESMARETS.

Mais il faut quelquefois du repos ! la tête n'y saurait suffire ! il faut un peu de distraction !

SAMUEL BERNARD.

Je me repose des fatigues de ma correspondance du nord, en m'occupant de mes correspondants du midi ! voilà la seule distraction que je me donne, et je m'en trouve bien ! et aujourd'hui même, si ce n'eut été pour répondre à l'honneur que m'a fait Monseigneur, je ne

serais point sorti ; je n'avais assurément nulle idée de prendre l'air.

DESMARETS.

J'apperçois le Roi qui vient de ce côté : n'avez-vous jamais approché de S. M. monsieur Bernard ?

SAMUEL BERNARD.

Je n'ai jamais eu cet honneur, ni osé y prétendre, Monseigneur !

DESMARETS.

Pourquoi donc cela ? Eh bien ! restez avec moi, et si, par hasard, S. M. vient jusqu'ici, comme il le paraît, ce sera une occasion toute naturelle pour voir de près ce grand monarque. Tenez vous un peu à l'écart, jusqu'à ce que je vous appelle.

SAMUEL BERNARD.

Rien ne saurait me flatter d'avantage ! (*Il se retire au fond du théâtre.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE ROI, LE PRINCE DE MARSILLAC, LE DUC DE SAINT-AIGNAN, LE NOTRE, LA MARQUISE DE MONTESPAN.

LE ROI.

Vous voyez, Marquise, qu'il s'est passé peu

de temps entre ma promesse de ce matin et son exécution. Vous voilà de la promenade aux travaux et aux plantations : mais il est fâcheux que cette petite pluie nous poursuive ainsi toute la journée.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Je ne sais rien de si agréable que l'intérêt qu'offrent ces promenades ; et même cette alternative de pluie et de beau temps, y met de la gaieté.

LE ROI.

Cependant vous voilà tout effrayée, pour quelques gouttes d'eau, et vous avez absolument voulu venir vous réfugier dans cette orangerie.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Toute courageuse qu'Elle est, V. M. y est bien venue chercher un refuge ce matin.

LE ROI, *embarrassé.*

Oh ! c'est bien différent !.. il pleuvait plus fort.. Desmarets quel est cet étranger ?

DESMARETS, *très-haut, pour être entendu de Samuel Bernard.*

Sire, c'est le célèbre banquier Samuel Bernard.

LE ROI, *feignant de la surprise.*

Ah ! ah ! — Faites-le approcher. (*à part.*)

Est-il possible qu'on m'ait laissé manquer de notes secrètes sur un homme si important! je n'ai pu rien trouver sur son compte. (*Haut.*) Bonjour, M. Bernard, je suis bien aise de vous voir; j'ai fort entendu parler de vous; je suis content de vous connaître; vous êtes l'honneur du commerce; j'estime les citoyens utiles. (*Tous les courtisans se regardent avec étonnement.*)

SAMUEL BERNARD.

Sire, je suis confondu de la grâce que V. M. m'accorde!

LE ROI.

Vous venez vous promener dans ces beaux jardins? vous en suivez, sans doute, les travaux avec intérêt?

DESMARETS, *avec une gaieté incertaine.*

Figurez-vous, Sire, que M. Bernard ne se promène jamais; il est trop occupé de ses grandes affaires: sa signature doit partir tous les jours pour les deux bouts du monde; et il me confessait, là, tout à l'heure, qu'il n'avait jamais vu les jardins de Versailles!

LE ROI.

Serait-il possible?

SAMUEL BERNARD.

Sire, c'est la pure vérité: je ne conçois pas

comment cela se fait? j'ai semis de jour en jour.

LE ROI.

Comment, M. Bernard, vous n'avez jamais vu Versailles? venez le voir à ma promenade; puis, quand je vous l'aurai montré, je vous rendrai à Desmarets. (33) c'est une bonne fortune pour un auteur, que de rencontrer un homme de goût à qui il puisse faire connaître ses ouvrages.

SAMUEL BERNARD.

Sire, je suis confondu de tant d'honneur!

LE ROI.

Le Nôtre, venez seul avec M. Bernard et moi: vous, messieurs, vous attendrez que cette petite pluie, qui ne m'effraye pas, soit passée, pour continuer la promenade avec la Marquise; nous nous rencontrerons quelque part. Desmarets, vous vous retrouverez ici. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

LE DUC DE SAINT-AIGNAN, LE P. DE MARSILLAC, LA MARQUISE DE MONTESPAN, DESMARETS.

LE DUC DE ST. AIGNAN.

Oh! pour cette fois, Dieu merci, M. le

contrôleur général, je vous tiens! j'espère que vous ne pouvez m'échapper : vous ne pourrez, comme à votre ordinaire, refuser de m'écouter sous prétexte d'affaires : le Roi vous laisse ici, et veut vous y retrouver. Veuillez m'écouter un instant : la dot de ma fille....

DESMARETS.

Croyez que ma bonne volonté...

LE P. DE MARSILLAC.

Elle va se montrer en ce moment votre bonne volonté, Monsieur! depuis six mois mes pensions sont arriérées; la gratification que je devais recevoir, n'est pas encore payée...

DESMARETS.

Ah! prince de Marsillac ce n'est pas à vous à vous plaindre! plus de douze cents mille livres de grâces de S. M. en moins d'un an... (34)

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Il est certain, Monsieur, qu'on n'entend de toutes parts que des plaintes; à les en croire vous seriez bien peu exact.

DESMARETS, *avec empressement.*

Madame, vous serait-il dû quelque chose?

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Rien n'est dû, en apparence, parce que tout

est payé régulièrement ; mais je devrais pouvoir disposer du double, sans votre parcimonie...

LE DUC DE S^t. AIGNAN. (*à part.*)

Il est d'une avarice...

LE P. DE MARSILLAC.

Il est d'une âpreté...

DESMARETS.

Les dépenses sont excessives, l'année si malheureuse, les recouvremens si difficiles...

LE DUC DE S^t. AIGNAN.

Fort-bien! mais, Monsieur, est-ce donc à un si grand ministre qu'il est nécessaire de représenter qu'il y a des choses sacrées sur lesquelles les économies ne doivent jamais porter, que l'état de souffrance ne doit jamais atteindre? certes ce serait attenter à la dignité royale, à l'éclat indispensable au trône, que de réduire à l'indigence et à l'obscurité la cour intime du Roi, ses courtisans, ses favoris, sa maison d'honneur, les plus grands seigneurs de son royaume, c'est-à-dire, l'auréole de S. M.

LE P. DE MARSILLAC.

Et vous-même, M^r. n'avez-vous pas cette espèce d'intérêt commun avec nous, soit parce que votre charge vous admet à partager avec nous l'honneur d'être près du trône, soit

parce que dans votre famille même vous comptez les Ducs de Chevreuse, de Beauvillers et de Mortemart? ils sont vos cousins germains, et compris, avec nous, dans le petit groupe d'élite qui doit se trouver placé au-dessus de toute atteinte. (35).

DESMARETS.

Sans doute! et je partage vos sentimens: mais songez que ce n'est qu'un mauvais moment à passer, j'espère que nous en serons bientôt dehors. Il ne s'agit, actuellement, que d'échapper à cette crise, en faisant face d'abord à ce qu'il y a de plus pressé.

LE P. DE MARSILLAC.

Soit! eh bien donc, apprenez que le service de la grande vénerie est compromis... les fournisseurs du pain des meutes refusent de nourrir...

DESMARETS.

La solde de l'armée est arriérée depuis six mois...

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Tant pis pour vous, Monsieur! cela vous condamne, car, n'est-ce pas à vous à y pourvoir?

DESMARETS.

Sans doute! et je me rappelle que j'ai pré-

cisément quelques ordres à donner à ce sujet : je reviens dans l'instant attendre ici le Roi. (*Il s'échappe.*)

LE DUC DE S^{t}. AIGNAN, *le poursuivant.*

Ah! vous voulez encore m'échapper ; mais je vous poursuivrai partout...

SCÈNE IV.

LA MARQUISE DE MONTESPAN, LE PRINCE DE MARSILLAC.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Marsillac, si vous étiez de mes amis, comme vous voulez que je le croye, vous mettriez plus de franchise en me parlant ; vous qui ne quittez pas le Roi, vous sauriez m'expliquer le véritable motif de son goût si subit pour les promenades solitaires, où vous seul l'accompagnez...

LE P. DE MARSILLAC.

Eh! n'en êtes-vous pas, vous-même, en ce moment ?

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

En ce moment, oui, mais ces jours derniers, hier, ce matin surtout, nous en avons tous été écartés ! vous y étiez, et vous êtes seul désigné pour toute la semaine ; je connais le

Roi, je sais qu'il est habile à s'y prendre de loin lorsqu'il veut cacher quelque projet, quelqu'intention ; et il m'est facile de reconnaitre qu'il se prépare ici quelque chose de nouveau, de mystérieux que je voudrais pénétrer... ce n'est pas sans dessein que le Roi a éloigné ce matin tant de persomes...

LE P. DE MARSILLAC.

S. M. n'a-t-elle pas dit les motifs de tous ces exils ?

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Oui, oui, mais...

LE P. DE MARSILLAC.

D'ailleurs, il n'est pas étonnant que son humeur ait éclaté aujourd'hui : rappelez-vous que c'est l'anniversaire de l'affaire de la cense d'Eurtebise, qui lui tient si fort au cœur. S. M. nous en a parlé ce matin avec un chagrin qui se renouvelle et qui s'exprime tous les ans plus vivement...

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Vous cherchez à détourner...

LE P. DE MARSILLAC.

Je vous jure...

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Vous n'obligeriez pas une ingrate en m'informant

de ce qui se passe : je le saurai toujours, comme vous pouvez le croire ; mais j'aimerais à le savoir de vous, à n'en devoir qu'à vous de la reconnaissance.

LE P. DE MARSILLAC.

La chose la plus simple, la mieux motivée, que S. M. a pris elle-même la peine d'expliquer ce matin, peut-elle vous causer de l'inquiétude ? je n'y comprends rien. Vous règnez, et vous craignez toujours.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Je règne, dites-vous ? et Fontanges, votre amie Fontanges, n'est-ce pas elle qui règne ?

LE P. DE MARSILLAC.

Ah ! vous n'avez à vous plaindre que de vous-même qui avez agi sans prudence, en contribuant à fortifier le commencement de goût que le roi témoignait pour elle. (37) toutefois vous êtes la souveraine ; une étrangère passe sur vos états, mais elle ne fait que passer. Cela ne peut dûrer ; sa santé même s'y opposerait malgré toute volonté.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Je l'espère : mais, en attendant, quelle humiliation pour moi, quel chagrin ! tous les hommages sont dirigés vers elle, et je vois de tout près l'instant où tout s'éloignerait de moi ! ce

qui retient encore un peu, c'est un reste d'égards que le Roi me témoigne de temps en temps, et l'idée qu'il peut tout à coup se dégouter de cette buse de Fontanges, si sotte, si bête... (38)

LE P. DE MARSILLAC.

Marquise, vous vous défiez trop de votre pouvoir sur le cœur du Roi; cependant ce pouvoir est suffisamment démontré, et précisément même par la fantaisie de S. M. pour Fontanges, qui ne l'a pas détourné un instant des hommages qu'il vous rend : et que pourriez-vous craindre d'ailleurs?

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Que sais-je? tout est à craindre de la part du souverain, maître de tout, et blasé sur tout; et c'est peut-être dans ces prétendues promenades champêtres, qu'il cherche des plaisirs que leur nouveauté lui ferait paraître piquants; et peut-être aussi que c'est de là que partiraient les coups les plus redoutables. (*avec ironie.*) Vous, Prince de Marsillac, vous, Gouverneur du Berry, Grand Maître de la garde-robe, et Grand Veneur de France, à qui tant de charges laissent cependant encore le temps de remplir les délicates et pénibles fonctions de grand confident, ne pourriez-vous me dire... (39)

LE P. DE MARSILLAC.

Vous vous créez des chimères pour avoir

à les combattre. Pourquoi vous tourmenter ainsi?

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Que veut cette fille, qui vient vers nous?

LE P. DE MARSILLAC, *à part.*

Quel démon la conduit ici?

SCÈNE V.

LES MÊMES, LA JARDINIÈRE.

LA JARDINIÈRE, *effrayée en voyant la Marquise.*

Ah! il y a quelqu'un ici... je me retire...

LA MARQUISE DE MONTESPAN, *avec bienveillance.*

Restez, restez, ma belle enfant! comme elle est jolie! que cherchez-vous ici?

LA JARDINIÈRE, *avec timidité.*

Madame, je n'y cherche personne.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Mais, qu'y venez-vous faire?.. mais voyez donc, Prince, comme elle est jolie! comme elle est piquante! ce costume étranger lui sied à merveilles! je suis émerveillée de sa beauté!

LE P. DE MARSILLAC, *avec embarras.*

Elle est fort bien.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Fort bien? l'expression est modeste! c'est

charmante qu'elle est!... dites-moi, la jolie fille, que venez-vous faire ici?

LA JARDINIÈRE.

J'y viens cueillir les fleurs de ces orangers : mais je reviendrai dans un autre moment, Madame.

LA MARQUISE DU MONTESPAN.

Non! non! restez! écoutez-moi : est-ce là votre occupation habituelle? êtes-vous chargée de ce soin?

LA JARDINIÈRE.

Oui, Madame!

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Et depuis quand? je ne vous ai jamais vue.

LA JARDINIÈRE.

Depuis six jours seulement, Madame!

LA MARQUISE DE MONTESPAN, *à part.*

Depuis six jours! et si belle!... quel trait de lumière!.. et le Roi que j'ai rencontré ici ce matin, et qui voulait me détourner d'y venir chercher un refuge contre la pluie... la chose est claire!

LE PRINCE DE MARSILLAC.

Madame, le temps est plus beau, voulez-vous que nous allions au-devant du Roi?

LA MARQUISE DE MONTESPAN, *ironiquement.*

Non pas, non pas, Prince, laissez-moi éclaircir ceci; et peut-être que tout à l'heure je n'aurai plus besoin de recourir à votre complaisance, à votre prétendue amitié pour moi, pour être informée de ce que je voulais savoir.

LE P. DE MARSILLAC, *à la Jardinière.*

Mon enfant, allez à vos occupations... j'ai à parler à Madame!...

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Restez! restez!

LE P. DE MARSILLAC.

Mais, j'ai à vous parler, et ne le puis devant cette fille.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

vous parlerez ensuite... je veux d'abord savoir d'elle-même...,

LA JARDINIÈRE.

Madame, je m'en vais...

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Ne vous effrayez pas. Répondez-moi seulement: connaissez-vous Monsieur?

LA JARDINIÈRE, *embarrassée.*

Oui, Madame.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Eh bien, Prince, qu'en dites-vous? (*à la Jardinière.*) Et où l'avez-vous vû? vous a-t-il parlé?.

LA JARDINIÈRE.

Oui, Madame... ici même !

LA MARQUISE DE MONTESPAN, *vivement.*

Oh, ciel!!.. et le Roi, le connaissez-vous?.. (*Elle ne répond pas.*) et le roi, vous dis-je, le connaissez-vous? — Répondez-moi donc?.. vous pleurez!!.. Prince, cette manière de répondre est aussi claire que votre confusion.

LE P. DE MARSILLAC.

Madame, j'ignore tout ce qui a pu se passer, je vous le jure!

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Et vous la connaissiez cependant!.. vous la rencontriez ici,.. vous lui parliez!!..

LE P. DE MARSILLAC.

Uniquement pour lui demander qui elle était, la voyant ce matin pour la première fois.

LA MARQUISE DE MONTESPAN, *avec furie.*

Vous êtes un fourbe! je romps avec vous! je suis votre ennemie jusqu'à la mort! voilà précisément ce que je craignais, voilà.....

LE P. DE MARSILLAC.

Voilà le Roi.

LA JARDINIÈRE.

Je me sauve. (*Elle court par étourderie du côté précisément par où arrive le Roi, qui la prend par la main et la ramène.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE ROI, SAMUEL BERNARD, LE NOTRE.

LE ROI, *avec gaieté*, *sans voir Mad. de Montespan.*

Où courez-vous ainsi, belle Jardinière? (*avec surprise.*) quoi vous pleurez! pourquoi donc pleurez-vous?

LA JARDINIÈRE, *sanglotant.*

Sire!.. la Reine!.. la Reine!.. la Reine!..

LE ROI, *vivement.*

Eh bien! la Reine! est-elle venue ici?

LE P. DE MARSILLAC.

C'est Madame, qu'elle prend pour la Reine!

LE ROI, *surpris de voir la Marquise.*

Ah! Madame, vous êtes encore ici? (*à part, au prince de Marsillac.*) Que signifie tout ceci? soupçonne-t-elle quelque chose?

LE P. DE MARSILLAC.

Elle a tout deviné.

LE ROI.

Son infernal génie la dirige toujours !

LA MARQUISE DE MONTESPAN, *avec emportement.*

Sire, vous voyez...

LE ROI, *froidement.*

Madame, permettez que je congédie ces Messieurs ! Jardinière, continuez à cueillir des fleurs sans vous occuper de nous ! (*Elle se retire en allant d'un oranger à l'autre.*) Eh bien ! M. Bernard, voilà une bonne promenade ! n'ai-je pas un grand Jardinier ? n'ai-je pas de beaux jardins ?

SAMUEL BERNARD.

Ah, Sire ! ce que j'admire le plus c'est la bonté, la grandeur de V. M.

LE ROI.

Mais, vous ne me dites rien de mes jardins ?

SAMUEL BERNARD.

Sire !..

LE ROI.

Cependant je vous les ai fait voir avec soin, je pense, et en propriétaire qui sait faire valoir tout ce qu'il fait !

SAMUEL BERNARD.

Sire! je crois que je n'ai rien vu, et que j'ai été ébloui tout le temps de la promenade, par la reconnaissance de tant de bontés que V. M. daignait avoir pour moi! j'avoue que...

LE NÔTRE, *avec humeur*.

Comment! vous n'avez rien vu? vous avez été ébloui? comment, tant de merveilles n'ont pas frappé votre esprit, vos yeux? ah! voilà une chose nouvelle assurément! j'ai bouleversé tout le pays pour produire tout cela, j'y ai rêvé nuit et jour, je me suis abymé de travail, le Roi y a dépensé 200 millions, et vous n'y voyez rien, vous n'y admirez rien? est-il possible?

LE ROI, *gaiement*.

Doucement, doucement, mon cher Le Nôtre! l'amour propre d'auteur vous emporte! et moi donc, ne suis-je pour rien dans toutes ces compositions-là? et cependant je ne m'emporte pas comme vous!

SAMUEL BERNARD.

Sire, je repète que j'ai été tout le temps de la promenade dans la confusion de tant d'honneur que V. M. m'accordait! toutes mes facultés étaient absorbées par ma reconnaissance, et aussi par le repentir de m'être refusé si obstinément, et aujourd'hui même encore, aux

instances qui m'étaient faites pour le service de V. M.! je me sentais indigne de tant de bontés! mais je ne serai point ingrat! ma fortune tout entière est à la disposition d'un si grand Roi! Mon Dieu! quand j'y pense seulement, comment j'ai eu l'audace, l'insolence, de refuser six misérables millions au contrôleur général des finances de V. M.! j'en rougis de honte! — Je vais le chercher, le trouver, mettre toute ma fortune à vos pieds, Sire!

LE ROI.

M. Bernard, il faut cependant que vous donniez satisfaction à Le Nôtre. Il faut que vous veniez revoir mes jardins, et y mettre l'attention que véritablement ils méritent! Le Nôtre vous servira de guide!

SAMUEL BERNARD.

Ah, Sire! je suis confus!

LE NÔTRE, *ironiquement.*

Vous me direz, monsieur, quel jour vous n'aurez pas d'éblouïssemens, pour voir tant de merveilles avec l'attention qui convient!

SAMUEL BERNARD.

Dès demain. Je veux me promener souvent. Je ne conçois pas que je n'y sois jamais venu! j'avais même de l'aversion pour la pro-

menade ! ce plaisir n'avait aucun attrait pour moi ! je n'y conçois rien ! mais actuellement je veux me promener tous les jours dans ces beaux lieux !

LE ROI.

Le Nôtre, montrez le chemin à M. Bernard, afin qu'il ne s'égare pas en sortant d'ici !

SAMUEL BERNARD.

Sire, je vais chez Mr. le contrôleur général !

LE ROI, *négligemment.*

C'est bien ! c'est bien ! voyez-le puisque vous avez affaire à lui !

SCÈNE VII.

LE ROI, LA MARQUISE DE MONTESPAN, LE PRINCE DE MARSILLAC.

LE ROI.

Voulez-vous rentrer, Marquise ?

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Je veux mourir, Sire, puisqu'il ne m'est plus permis d'espérer aucun retour du cœur de V. M.

LE ROI.

Qui vous a dit ?.....

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

J'ai trop bien vu par moi-même.....

LE ROI.

Vous vous creusez la tête pour imaginer....

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Ah! Sire; ce n'est pas mon cœur qui peut se méprendre sur vos intentions! il est trop clair-voyant! son instinct est trop sûr! depuis longtemps toutes les marques de votre faveur, de votre amour, se sont dirigées vers d'autres que moi!...

LE ROI.

Vous avez tort de vous croire bannie de mon cœur! je suis au contraire toujours disposé à vous donner aux yeux de toute la cour des témoignages de mes sentimens pour vous! je vous fais Duchesse!

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Duchesse! moi? reservez, Sire, cette faveur pour Fontanges; elle a, ainsi que l'avait eu la Valière, besoin d'un titre pour approcher de V. M. mais, moi, je suis née d'un sang qui me mettrait dans le cas d'aspirer aux plus grands honneurs, quand même je n'aurais pas eu le bonheur de vous plaire. (40)

LE ROI.

Cette fierté, je l'avoue, ne vous messied point! vous refusez, mais tenez-moi du moins

compte de l'intention qui dirige mes offres... je donnerai des ordres pour que vous soyiez désormais gardée et escortée par mes gardes du corps! (41)

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Ah! Sire! puis-je être sensible à des faveurs dont le grand éclat n'a peut-être d'objet que de masquer une disgrâce et des douleurs secrètes?

LE ROI, *avec bonté*.

Vous me faites de la peine, Marquise! vous êtes injuste envers moi! au reste, je puis ajouter quelques faveurs plus modestes à celles dont le grand éclat vous est moins agréable, et permettez qu'un présent d'un million vous soit porté tantôt : Marsillac, je vous en charge!

LA MARQUISE DE MONTESPAN, *avec hésitation*.

Ce magnifique présent ne peut avoir de prix à mes yeux, Sire, qu'autant que V. M. me permettra d'en destiner une portion convenable à doter... loin d'ici... cette...

ROI, *froidement*.

J'y pourvoierai moi-même!..

LE P. DE MARSILLAC.

Sire, puisque V. M. est en fonds, qu'il me soit permis de lui représenter que depuis six mois mes pensions me sont dûes, et que je n'ai

point encore reçu cette gratification déjà si anciennement accordée à mes services de l'année dernière! et les grâces de V. M. interrompues depuis si long-tems, me font craindre de lui paraître avoir démérité...

LE ROI.

Je ne puis plus rien prendre sur les six millions de Samuel Bernard. Ils arrivent au trésor fort à propos ; il n'y a pas un sou pour le service du mois, et Desmarets compte là dessus.

LE P. DE MARSILLAC.

Quoi, Sire, cet argent....

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LE DUC DE SAINT-AIGNAN.

LE ROI.

Duc de S[t]. Aignan, qu'est devenu Desmarets? je croyais le retrouver ici : je lui aurais appris qu'il pouvait compter sur l'argent de Samuel Bernard.

LE DUC DE S[t]. AIGNAN.

Sire, je le quitte à l'instant! j'en ai enfin obtenu la certitude du très-prochain payement de la dot que V. M. a accordée à ma fille. Il doit la prélever sur les premiers fonds dispo-

nibles, et les six millions de Samuel Bernard arrivent fort à propos !

LE ROI.

Comment Desmarets a-t-il pu promettre un prélévement sur cette somme qui est indispensable au service du trésor ? je ne l'entends point ainsi ! je n'entends en voir distraire que le million que je viens de donner à la Marquise ! je suis surpris !..

LE P. DE MARSILLAC.

Quoi, Sire, ces 6 millions doivent entrer dans les caisses de M. Desmarets ? et il en disposera à sa fantaisie ?

LE ROI.

Le trésor en a un besoin pressant ! vous ne l'ignorez pas ! vous étiez là ce matin lorsqu'il en fut question.

LE P. DE MARSILLAC.

J'y pris peu d'attention, Sire !.. cependant...

LE DUC DE S^t. AIGNAN.

Cet argent appartient à la cassette de V. M. c'est à Elle seule qu'il est offert ! c'est pour ses besoins personnels ! Eh quoi ! M. Desmarets aurait l'impertinence de s'emparer des six millions offerts à V. M. de les employer aux services auxquels son devoir est de pourvoir !

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Cette réflexion est juste! le duc de Saint-Aignan raisonne fort bien! V. M. ne serait plus que le contrôleur des finances de M. Desmarets si c'était elle qui eût à prendre le soin de pourvoir aux besoins du trésor!

LE P. DE MARSILLAC.

Il ne faut pas laisser prendre cette habitude aux contrôleurs généraux! vraiment, le Roi n'aurait plus un instant de repos, et ces messieurs n'auraient qu'à disposer des fonds en souverains.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Les six millions de Samuel Bernard sont acquis à V. M. par l'admiration de ce richard pour vos vertus, Sire, et ne sont pas du tout destinés à tirer M. Desmarets de l'embarras où le mettent son incapacité, et peut-être même ses dilapidations!

LE ROI.

Ah! Madame, Desmarets est un honnête homme!

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Vous ne l'avez pas toujours estimé tel, Sire, et son éclatante disgrâce... (42)

LE ROI.

Je lui ai rendu mon estime, et je l'ai élevé où il est, lorsque je fus mieux informé.

LE DUC DE S^{t}. AIGNAN.

Son ignorance, et son ineptie sont du moins bien démontrées, car là où ses longues supplications n'ont pu rien obtenir. V. M. a tout obtenu, sans dire un seul mot! M. Desmarets serait un plaisant contrôleur général des finances, d'avoir à compter parmi ses ressources, l'intervention de V. M.!

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Cela est sans exemple! son insolence est grande, en vérité!

LE P. DE MARSILLAC.

Sire, il faut le remettre à sa place! son impertinence doit être réprimée!

LE DUC DE S^{t}. AIGNAN.

Sa témérité mériterait un châtiment!

LE ROI, *entrainé par ces discours.*

Duc de Saint-Aignan, je confirme les 250,000 livres de dot données à votre fille, et j'y ajoute une gratification égale pour vous! Marsillac, combien vous est-il dû?

LE P. DE MARSILLAC.

Bien peu de chose, Sire, 300,000 livres!

LE ROI.

Vous completterez le demi-million!

LE P. DE MARSILLAC.

Je remeroie V. M. (*au Roi*, *à part.*) Qu'il me soit permis de parler en faveur de la belle Fontanges! elle a des dettes, Sire!

LE ROI.

Des dettes!! avec 300,000 livres de pension par mois! n'est-elle pas payée exactement? (43)

LE P. DE MARSILLAC.

Si fait, Sire, et même toujours quelques mois d'avance; aussi n'aurait-elle jamais osé parler à V. M. de sa fâcheuse position, dans une année de calamités si générales; mais le moment est si favorable! V. M a tant d'argent!

LE ROI.

Prenez un million, et que cela finisse! mais qu'il se dépense avec ordre! je vous charge d'y veiller!

LE P. DE MARSILLAC.

Je mériterai la confiance de V. M.! (*Au Roi*, *à part.*) Et la belle Jardinière? n'y a-t-il rien pour elle?

LE ROI.

Ah! j'oubliais! il faut lui réserver 500,000 livres qu'elle méritera sans doute!

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Sire, et les cinq cent mille livres qui restent dûes sur les quatre millions que vous et moi perdîmes sur parole, dans la nuit du lundi au mardi gras? (44)

LE ROI.

Ah! Marquise, je vous sais bon gré d'y avoir pensé! cela est sacré, et doit passer avant tout! Marsillac prenez-en note sur le champ! bien que cette somme nous ait été indignement volée par ce misérable... que je ne veux plus nommer... encore faut-il payer!

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Son crime est incroyable! est-il bien certain?

LE ROI.

Puisque je l'ai puni, en pouvez-vous douter? j'en ai, moi-même, obtenu la preuve irrécusable par l'aveu de celui avec qui il s'entendait pour la fourniture des cartes préparées pour cette infamie! (45) au reste n'en parlons plus! toute la cour est intéressée à ensevelir le souvenir d'un tel fait!

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Une telle bassesse est inouïe de la part d'un des courtisans admis, par sa naissance, à la confiance et à l'intimité de V. M. — L'un des officiers de sa maison!

LE P. DE MARSILLAC.

On le concevrait, s'il s'agissait d'un de ces avanturiers de basse naissance, admis et tolérés à la cour à cause de leur fortune, et de leur gros jèu, un Langlès par exemple! (46) car l'état de gros joueur est véritablement devenu une dignité.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Ah! permettez que je prenne la défense de Langlée; c'est un homme dont les manières se sont tellement polies par l'usage de la cour, qu'il n'y doit plus être considéré comme étranger!

LE ROI.

Ah! Marquise, vous êtes reconnaissante de la magnifique robe d'or! (47) c'est fort bien à vous!

LE P. DE MARSILLAC.

Sire, il me semble qu'il serait convenable de destiner 300,000 livres à..,

LE ROI.

Ah! je vous prie de ne rien me faire ajouter à cette liste de distribution : j'ai des devoirs de Roi à remplir, et je dois avoir de la prévoyance: il faut que je tienne quelque chose en reserve pour les besoins imprévus qui peuvent se présenter. (48)

LE DUC DE S[t]. AIGNAN.

Cependant, Sire, il reste une somme de 500,000 livres! c'est un capital considérable qu'il ne faut pas enfouïr, et qu'il faut rendre à la circulation le plutôt possible, surtout dans un moment si malheureux. V. M. pourrait encore disposer de la moitié de cette somme en faveur d'un des plus illustres capitaines de ses armées, que la modestie de sa vie et de ses habitudes, n'a pu garantir contre de grands embarras d'argent. Il éprouve de la gêne ayant dû par bienséance avoir une grande représentation lorsqu'il était à la tête de l'armée. Tous les soins qu'il donnait au succès de vos affaires, Sire, et son trop grand désintéressement, lui ont trop fait négliger les siennes : il a fait des dettes, et n'a jamais joui des grâces de V. M.

LE ROI, *impatienté.*

Nommez-le donc enfin !

LE DUC DE S[t]. AIGNAN.

Catinat, Sire !

LE ROI, *avec humeur.*

Catinat? — C'est un homme que je connais à peine!.. c'est un homme que je ne vois jamais ici. (49) que ne se fait-il voir? que ne vient-il faire sa cour! (50) Ah! voici Desmarets.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, DESMARETS.

DESMARETS.

Sire, je viens d'apprendre par Samuel Bernard lui-même, le succès obtenu par V. M. qui n'a pas même eu la peine de dire une parole! jamais argent ne sera venu plus à propos au trésor!

LE ROI, *très-froidement.*

Il n'y doit point entrer!

DESMARETS, *étonné et croyant avoir mal compris.*

Plait-il, Sire?

LE ROI.

J'en ai disposé entièrement! vous le ferez verser dans ma cassette!

DESMARETS, *stupéfait.*

Mais, Sire, le ministre de la guerre comptait sur trois millions aujourd'hui même pour payer un à compte sur la solde très-arrièrée de l'armée!

LE ROI.

Eh bien! voyez à les lui procurer, il a raison.

DESMARETS.

Mais, Sire, comment le pourrai-je puisqu'il

ne restait plus de ressource qu'en Samuel Bernard ?

LE ROI.

Lui-même pourra vous être utile encore.

DESMARETS.

Comment l'espérer, après tant de peines pour obtenir ces six millions ?

LE ROI.

Précisément parcequ'il donne ce matin six millions, il est engagé à en donner six autres demain ! vous connaissez bien peu les hommes et l'esprit des affaires !

DESMARETS, *découragé.*

Sire, je verrai, mais je doute !

LE ROI.

D'ailleurs, tandis que je me promenais avec lui, j'ai reçu un billet de mon confesseur, le père le Tellier, qui m'apprend la décision de la Sorbonne, que, dans mes scrupules, j'avais fait consulter sur votre proposition de l'impôt du dixième. (51) Tous mes scrupules sont levés, et je me sens soulagé ! les plus habiles docteurs viennent de décider nettement que tous les biens de mes sujets sont à moi en propre, et que quand je les prends, je ne prends que ce qui m'appartient ! Cette déci-

sion me met fort au large, et me rend la tranquillité que j'avais perdue! — Ainsi Mr. le contrôleur général, voilà une grande ressource! exploitez-la sans délai!

LE DUC DE St. AIGNAN, *d'un ton hypocrite.*

Voilà comme un prince pieux trouve mille douceurs dans la religion.

LE P. DE MARSILLAC, *d'un air hypocrite.*

Voilà comme la religion est le soutien du trône et de l'état!

DESMARETS.

A ce compte, Sire, je pourrai étendre le dixième sur les biens du clergé?

LE ROI.

Je ne le pense pas! gardez-vous d'y toucher! ces biens ont une destination sacrée. D'ailleurs il est aussi de la prudence et d'une saine politique de savoir quelquefois pratiquer des actes de reconnaissance, et dans cette circonstance le clergé a bien mérité de la patrie! Il a, par cette décision, contribué à sauver l'état! c'est sous cette forme salutaire, c'est en facilitant aux Rois l'exercice de leurs droits, en éclairant les peuples sur leurs devoirs, en les raffermissant dans leur soumission et leur obéissance, par l'empire que la religion exerce sur les esprits, que le clergé concourt efficacement aux charges de l'état.

LA MARQUISE DE MONTESPAN.

Sire, puisque voilà le trésor dans une si grande abondance d'argent, V. M. n'a plus de motifs de retarder les fêtes qui avaient été annoncées!

LE ROI.

Venez, Madame, et allons annoncer à la cour que les fêtes vont incessamment commencer.

FIN D'UNE MATINÉE DE LOUIS XIV.

NOTES.

1. — « Jamais il n'y eût un cœur où l'amour exerçat son empire d'une manière plus absolue que celui Louis XIV. Il cherchait inutilement à lui échapper. Ce sentiment était l'âme de sa vie ; quand il n'avait point de nouvelles conquêtes il périssait d'ennui. L'état de souffrance continuelle de M^de^. de Fontanges, l'indifférence que S. M. avait pour la Reine, le forçaient à un veuvage dont il ne pouvait s'accomoder; mais comment former une autre liaison, sans s'exposer aux reproches jaloux de toutes ses belles? »

« Un jour il se promenait dans le parc de Versailles qui chaque année s'embellissait... livré à la mélancolie, il portait ses pas au hazard, lorsqu'il arriva près de l'orangerie... on venait d'y placer sa statue... il apperçut une jeune et belle paysanne qui admirait cette statue. — *La trouvez-vous ressemblante*, lui dit le Roi, *en lui frappant doucement sur l'épaule ?* La jeune fille se retourne, est bien effrayée de voir si près d'elle le Roi qu'elle connaissait. Elle était la fille du jardinier avec qui le Roi s'entretenait quelquefois.... il la conduit au fond de la serre... et bientôt il ne laisse à la charmante jardinière que le regrêt de s'être assez mal défendue... Le roi lui fait un présent digne de sa générosité, lui fait promettre de revenir sous ces orangers. La jardinière n'y manqua pas, et le Roi goûta dans cette champêtre union des plaisirs sans tracasseries et sans intrigues. »

« Il nacquit des amours de Louis XIV avec

la belle Jardinière un fils d'une parfaite ressemblance avec son père... j'ai été lié avec des gens dignes de foi qui l'ont connu gouverneur des pages de la grande écurie avec 12,000 livres de rente. Il était de la taille de Louis XIV, avait ses traits et le son de sa voix. Il affectait de porter ses bas roulés, des souliers carrés, l'habit boutonné, et la perruque que l'on nommait à la Louis XIV. Enfin son bonheur était de se faire dire qu'il était fils du feu Roi, mais jamais il ne parlait de sa mère. Il est mort très avancé en âge sans s'être marié. Ainsi cette fantaisie du Roi, qu'il cacha toujours avec soin à Madame de Maintenon, n'a laissé de traces que dans la mémoire des contemporains de qui je tiens cette anecdote, dont j'atteste la vérité. » (*Amours de Louis XIV, par Laus de Boissi, tome IV, pages* 217 *à* 224.)

On trouve dans les mémoires de la duchesse d'Orléans, mère du Régent, page 46, une espèce de confirmation de cette anectote : « Louis XIV, dit-elle, était galant, mais souvent il poussait la galanterie jusqu'à la débauche; tout lui était bon, pourvu que ce fussent des femmes : les paysannes, *les filles de jardinier*, les femmes de chambre, les dames de qualité; elles n'avaient qu'à faire semblant d'être amoureuses de lui. »

Et quant à sa statue, voici ce qu'en dit Dangeau: « Mardi 9 octobre 1685. — Le nonce demanda au Roi quelques grâces pour le nommé Borgiati, qui a conduit à Versailles la statue équestre du Roi, faite par le chevalier Bernin; elle est présentement placée dans l'orangerie de Versailles. » Ailleurs (14 novembre 1686) Dangeau dit : « le Roi se promena à Versailles, dans l'orangerie qu'il trouva d'une magnificence ad-

mirable. Il vit la statue équestre du chevalier Bernin, qu'il y a placée, et trouva que l'homme et le cheval étaient si mal faits, qu'il résolut non seulement de l'ôter delà, mais même de la faire briser. »

2 — « Le corps du Roi robuste et admirablement bien conformé ne souffrait de la faim, de la soif, du chaud, de la pluie, ni d'aucun mauvais temps. » (*Saint-Simon*, *tome I*, *page* 25. *Strasbourg* 1791.)

« 8 Janvier 1709. — Le Roi devait aller à Trianon, mais il n'y alla point parce qu'il avait vu la veille en y allant, que ses gardes et ses officiers souffraient trop du froid excessif qu'il faisait : car pour lui quelque temps qu'il fasse, le froid et le chaud, rien ne l'incommode. » (Dangeau.)

« Les rigueurs de l'atmosphère ne le touchaient pas plus que les coups de la fortune, dit M. Lemontey, (*Monarchie de Louis* XIV, *page* 405.) et jamais un corps plus insensible n'eut à garder une âme plus imperturbable »

Saint-Simon rapporte (*Tome* XI, *pages* 77 *et* 144.) deux anecdotes dont l'une prouve, comme les précédentes, que le Roi bravait le mauvais temps, et toutes deux que les courtisans, les plus spirituels même, bravaient tout aussi courageusement le bon sens et la raison, lorsqu'il s'agissait de lui faire leur cour : « Le cardinal de Polignac, dit-il, suivait le Roi dans les jardins de Marly : la pluie vint; le Roi lui fit une honnêteté sur son habit, peu propré à le parer : *ce n'est rien*,

Sire, répondit-il, *la pluie de Marly ne mouille point*. On en rit fort, et ce mot lui fut fort reproché. »

Voici l'autre anecdote : « Le cardinal d'Estrées était au dîner toujours distingué du Roi, qui se plaignait une fois de l'incommodité de n'avoir plus de dents : *Sire*, reprit le cardinal, *et qui est-ce qui en a des dents ?* le plaisant de cette réponse est que le cardinal, les avait toutes, et fort blanches et belles, et sa bouche fort grande était faite de façon qu'il les montrait en parlant. Le Roi se prit à rire de la réponse, et toute l'assistance et lui-même qui ne s'en embarassa point. »

3. — « Le Roi aimait extrêmement l'air, et quand il en était privé, sa santé en souffrait par des maux de tête et des vapeurs que lui avait causés un grand usage des parfums. Depuis long-temps, excepté l'odeur de la fleur d'orange, il n'en pouvait souffrir aucune, et il fallait être fort en garde de n'en avoir point, pour peu qu'on eût à l'approcher. » (*Saint-Simon*, *tome I*, *page* 129.)

« Personne ne portait à la cour des parfums que la vielle Maintenon. Elle avait toujours des gants parfumés de jasmin ; le Roi ne tolérait les odeurs sur personne que sur elle, parce qu'elle lui faisait croire que c'était une autre personne qui s'était parfumée. » (*Mémoires de la duchesse d'Orléans*, *page* 65.)

4. — « Notre feu Roi disait : J'avoue que je suis piqué quand je vois qu'avec toute mon autorité de Roi, en ce pays-ci, j'ai beau crier contre les coëffures trop hautes, pas une personne n'a

eu la moindre envie d'avoir la complaisance pour moi de les baisser. On voit arriver une inconnue, une guenille d'Angleterre, avec une petite coëffure basse : tout d'un coup, toutes les princesses vont d'une extremité à l'autre. » (*Mémoires de la duchesse d'Orléans*, *page* 296.)

Il est remarquable qu'une semblable révolution dans les coëffures des françaises a été opérée tout-à-coup en 1814 et de la même manière. Les coëffures et les chapeaux des femmes étaient d'une hauteur excessive, arrivent d'Angleterre des... inconnues avec des espèces de paillassons plats sur la tête, et tout aussitôt la révolution est faite dans les chapeaux!

5. — « Le génie, cette source brillante de lumières qui jaillissait de toutes parts, vint même animer un simple jardinier pour lui faire tracer les plus beaux jardins de l'univers, si beaux que l'anglomanie n'a pu même inspirer le désir d'y rien changer. Le parc de Versailles, celui de Saint-Cloud, le jardin des Tuileries, ont conservé cette empreinte majestueuse que Le Nôtre leur a donnée. Qu'on me permette encore un moment de m'arrêter pour parler de cet homme extraordinaire, qui adorait son maître et ne le flattait jamais. Quand il eut tracé les principales parties du parc de Versailles, il montra au Roi le dessin des deux grandes pièces d'eau qui sont au bas du château, et la double rampe. Le Roi enchanté lui dit : *Le Nôtre je te donne* 20,000 *livres*. Il déroule un autre plan : c'est celui du grand canal : *encore* 20,000 *livres*, *mon cher Le Nôtre!* La pièce du Dragon : 20,000 *livres!* — *Ah! bien, Sire, je ne vous montrerai plus rien, je vous ruinerais.* »

« Personne n'était aussi modeste que Le Nôtre : le Roi lui donna des lettres de noblesse et le cordon noir; et comme on lui parlait de prendre des armes : *Les miennes*, dit-il, *sont trois limaçons couronnés d'une feuille de chou*; et s'adressant au Roi : *Non, Sire, je n'oublierai jamais ma bêche : c'est par elle que j'ai mérité les bontés de V. M.* »

« En 1678 Le Nôtre fit un voyage en Italie. Le Pape Innocent XI instruit de son séjour à Rome, désira de le voir. Après les génuflexions d'usage, Sa Sainteté le fit lever et demanda à voir les plans de Versailles, dont elle avait beaucoup entendu parler. Elle ne put concevoir comment on avait pu, sans rivière, fournir à tant de canaux, de fontaines, de cascades et de jets d'eau : *Cela doit coûter des sommes prodigieuses*, dit le Pape. *Saint Père, cela ne passe pas encore deux cents millions*, répondit Le Nôtre. La conversation ayant changé d'objet : *Je ne crains plus de mourir*, dit cet artiste, *puisque j'ai vu les deux plus grands hommes du monde, Votre Sainteté et le Roi mon maître. Il y a une grande différence*, dit le Pape, *le Roi est un grand prince victorieux; je suis un pauvre prêtre, serviteur des serviteurs de Dieu; il est jeune et je suis vieux* Le Nôtre charmé de cette réponse qui témoignait l'estime que le pontife faisait de Louis XIV, saute au cou de Sa Sainteté, l'embrasse et lui dit : *Mon révérend père, vous vous portez bien, et vous enterrerez le sacré collège.* De retour chez lui, Le Nôtre écrivit à Bontems, premier valet de chambre du Roi, et lui fit un détail exact de cette conversation. La lettre fut lue au Roi à son lever. Le duc de Créqui, qui était présent, dit qu'il gagerait

mille louis contre un que la témérité de Le Nôtre n'avait pas été jusqu'aux embrassemens ? *Ne pariez-pas*, lui répondit le Roi, *quand je reviens de mes campagnes Le Nôtre m'embrasse ; il a pu embrasser le Pape.* » (*Amours de Louis XIV*, *tome III*, *pages* 195 *à* 199.)

« Lundi 13 septembre 1700. — Marly : Le pauvre Le Nôtre mourut à Paris âgé de 88 ans, ayant conservé son esprit et son bon goût sur les jardins jusqu'à la fin de sa vie : c'était un homme illustre dans sa profession. Il avait fait les beaux jardins de Versailles et la plupart de ceux qui sont dans Paris et aux environs. Le Roi aimait à le voir et à le faire causer. Il y a environ un mois qu'il vint ici, le Roi le fit mettre dans une chaise roulante comme la sienne ; il le promena partout les jardins et M. Le Nôtre disait : *Ah ! mon pauvre père ! si tu vivais, et que tu pusses voir un jardinier comme ton fils se promener en chaise à côté du plus grand Roi du monde, rien ne manquerait à ma joie.* » (*Dangeau.*)

6. — « La guerre de 1688 eût une étrange origine, dont l'anecdote également certaine et curieuse, est si propre à caractériser le Roi et Louvois, qu'elle doit tenir ici sa place. Louvois à la mort de Colbert avait eu la surintendance des bâtimens. Le petit Trianon de porcelaine, fait autrefois par Madame de Montespan, ennuyait le Roi, qui partout voulait des palais. Il s'amusait fort des bâtimens, et il avait le compas dans l'œil pour la justesse, les proportions et la symétrie ; mais le goût n'y répondait pas : déjà ce château ne faisait que de sortir de dessous terre, lorsque le Roi

s'apperçut d'un défaut à une croisée qui s'achevait de former dans la longueur du rez de-chaussée. Louvois qui était brutal, et gâté jusqu'à souffrir difficilement d'être repris par son maître, disputa fort et ferme, et soutint que la croisée etait bien Le Roi tourna le dos et s'en alla promener ailleurs dans le bâtiment. Le lendemain et trouva Le Nôtre, bon architecte et fameux surtout par le goût des jardins, qu'il a commencé à introduire en France, et dont il a porté la perfection au plus haut point : le Roi lui demanda s'il avait été à Trianon ; il dit que non : le Roi lui dit ce qui l'avait choqué, et lui ordonna d'y aller. Le lendemain même question, même réponse : et le jour d'après autant. Le Roi vit qu'il n'osait s'exposer à trouver qu'il eût tort, ou à blâmer Louvois : il se fâcha, et lui ordonna encore de se trouver le lendemain à Trianon où il irait, et où il ferait trouver Louvois aussi. Le Roi les trouva le lendemain à Trianon, Louvois et lui ; et il y fut question d'abord de la fenêtre Louvois disputa ; Le Nôtre ne disait mot : enfin le Roi lui ordonna d'aligner, de mesurer, et de dire ce qu'il avait trouvé. Tandis qu'il travaillait, Louvois en fureur de la vérification, grondait tout haut et soutenait que cette fenêtre était pareille en tout aux autres. Le Roi se taisait ; il attendait, mais il souffrait. Quand tout fut mesuré, il demanda à Le Nôtre ce qu'il en était, et Le Notre de balbutier... Le Roi se mit en colère, et lui ordonna de parler net. Le Nôtre avoua que le Roi avait raison, et dit ce qu'il avait trouvé de défaut. Il n'eût pas plutôt achevé, que le Roi, se tournant vers Louvois, lui dit : *On ne peut tenir à vos opi-*

niâtretés : sans la mienne à vous montrer votre tort, on aurait bâti de travers ; et il aurait fallu tout abattre, aussitôt que le bâtiment aurait été achevé. En deux mots il lui lava la tête. Louvois outré de la sortie, et de ce que des courtisans, surtout des ouvriers et des valets, en avaient été témoins, arrive chez lui en fureur. Il y trouva Saint Pouange, Villacerf, le chevalier de Nogent, les deux Tilladet, quelques féaux intimes, qui furent bien alarmés de le voir en cet état *C'en est fait*, leur dit-il, *je suis perdu avec le Roi, à la façon dont il vient de me traiter, pour une fenêtre! je n'ai de ressource qu'en une guerre, qui l'occupera, le détournera de ses bâtimens, et me rendra nécessaire; et parbleu il l'aura!* En effet quelques mois après il lui tint parole; et malgré le Roi et les autres puissances, Louvois rendit la guerre générale Elle ruina la France au dedans, et ne l'étendit pas au dehors, malgré la prospérité de ses armes : elle produisit au contraire des événemens honteux.

« Celui de tous qui porta le plus à plomb sur le Roi, fut la dernière campagne qui ne dura pas un mois' Il avait en Flandre deux armées formidables, supérieures, du double au moins, à celles des ennemis qui n'en avaient qu'une. Le prince d'Orange était campé à l'abbaye du Parc; le Roi n'en était qu'à une lieue, et Monsieur de Luxembourg avec l'autre armée à une demi lieue de celle du Roi, et rien entre les trois armées. Le prince d'Orange se trouvait tellement enfermé, qu'il s'estimait sans ressource dans les retranchemens qu'il fit faire à la hâte autour de son camp, et si perdu, qu'il le manda à Vaudemont, son ami intime, à

Bruxelles, par quatre ou cinq fois, et qu'il ne voyait nulle sorte d'espérance d'échapper, ni de sauver son armée. Rien ne la séparait du Roi que ses mauvais retranchemens, et rien de plus aisé et de plus sûr que de le forcer avec l'une des deux armées, et de poursuivre la victoire avec l'autre toute fraîche, et qui toutes deux étaient indépendantes l'une de l'autre et complettes en équipages, en vivres, et en artillerie en profusion. On en était aux premiers jours de juin; et que ne promettait pas une telle victoire au commencement d'une campagne? aussi l'étonnement fut-il extrême et général dans les trois armées, lorsqu'on y apprit que le Roi se retirait et faisait deux gros détachemens de presque toute l'armée qu'il commandait en personne; un pour l'Italie et l'autre pour l'Allemagne sous Monseigneur.

« Monsieur de Luxembourg, qu'il manda le matin de la veille de son départ pour lui apprendre ces nouvelles dispositions, se jeta à genoux, et tint ceux du Roi long-temps embrassés, pour l'en détourner, et pour lui montrer la facilité, la certitude, et la grandeur du succès en attaquant le prince d'Orange. Il ne réussit qu'à l'importuner d'autant plus sensiblement, que le Roi n'eut pas un mot à opposer; aussi ce fut une consternation dans les deux armées, qui ne se peut représenter: et les courtisans même, si contents d'ordinaire de retourner chez eux, ne purent contenir une douleur qui éclata partout aussi librement que la surprise, et à l'un et à l'autre sentiment succédèrent de fâcheux raisonnemens.

« Le Roi partit le lendemain pour aller rejoin-

dre Madame de Maintenon et les dames, et retourner avec elles à Versailles pour ne plus revoir ni la frontière, ni d'armées que pour ses plaisirs, et en temps de paix seulement.

« La victoire de Neerwinden que Luxembourg remporta, six semaines après, sur le prince d'Orange, que la nature du terrain prodigieusement aidée de l'art avait furieusement retranché, renouvella d'autant plus les douleurs et les discours, qu'il s'en fallait que le poste de l'abbaye du Parc ressemblât à celui de Neerwinden. Nous n'eûmes plus les mêmes forces; et, faute de vivres, d'équipages suffisants, et d'artillerie, cette victoire ne put être poursuivie.

« Pour achever ceci tout à la fois, on sait que le prince d'Orange averti du départ du Roi, avait mandé à Vandemont qu'il en avait l'avis d'une main bien avertie et qu'elle ne lui en avait jamais donnée de faux, mais que pour celui-là il ne pouvait y ajouter foi, ni se livrer à l'espérance : et par un second courrier, que l'avis était vrai que le Roi partait, que c'était à son esprit de vertige et d'aveuglement qu'il devait uniquement une si inespérée délivrance. Le rare est, que Vaudemont, établi depuis long-temps en notre cour, l'a souvent conté à ses amis, même à ses compagnies, et jusques dans les salon de Marly du vivant du Roi. » (*Saint Simon, tome I, pages* 14 *à* 19.)

Le marquis de La Fare qui se trouvait auprès de Monsieur, frère du Roi, à l'époque de la campagne de 1693 dont il s'agit, s'exprime ainsi (*pages* 314, 315 *et* 316 *de ses mémoires.*)

au sujet de ce départ si précipité du Roi : « Monsieur, dit-il, répandait de l'argent dans tous les chemins depuis Paris jusqu'à Pont-Ourson en Bretagne. M. le chevalier de Lorraine, le marquis Deffiat et moi qui étions avec lui dans son carosse, avions chacun un sac de mille francs en pièces de 30 sols ou en écus, dont il ne restait aucun à la fin de la journée. Cela acquit fort le cœur des peuples à ce prince, qui d'ailleurs était affable. Il attendait avec impatience des nouvelles de l'expédition du Roi en Flandre, lorsqu'un courrier lui apporta celle du retour de S. M. à Versailles. Il en fut surpris et fâché au dernier point et avec raison ; car le Roi se vit en état à Gembloux d'accabler le Roi Guillaume, qui était à l'abbaye du Parc sous Louvain qu'il n'osait abandonner, et n'avait que 40,000 hommes, lorsque le Roi pouvait marcher à lui des deux côtés de Bruxelles avec deux armées de 60,000 hommes chacune. Ce prince effectivement se croyait perdu dans le temps qu'il apprit que le Roi était parti pour Versailles, et envoyait Monseigneur en Allemagne avec une grande partie de ses forces. Cela lui paru si peu vraisemblable qu'il a dit depuis, qu'il avait soupçonné l'Empereur et les alliés d'avoir traité avec le Roi à son insçu. Personne n'a jamais sçu l'auteur de ce conseil ; mais on a soupçonné qu'il venait de Madame de Maintenon, sur ce que le Roi avait eu quelques accès de fièvre, et c'est bien là ce conseil de femme que M. de Luxembourg et tous les autres ministres ont désavoué. Aussi cette retraite n'a pas fait honneur au Roi, qui depuis ne s'est point trouvé à la tête de ses armées, où cependant il avait toujours été heureux. »

On voit dans les mémoires de Noailles, (*Tome I, page* 221 *et suivantes.*) que Vauban ne blâmait pas moins Louis XIV à l'occasion du fait dont il sagit : « Cette puissance si formidable de « par deçà n'a rien fait de ce qu'on devait « raisonnablement en attendre. Voilà d'étranges « différences » écrivait il au maréchal de Noailles en le félicitant des succès qu'il obtenait alors au-delà des Pyrénées. Vauban, ajoute l'historien, veut parler sans doute du Roi qui « après d'immenses préparatifs, commença la « compagne de Flandre, *tomba malade*, et revint « bientôt à Versailles. » — Immédiatement après cette réflexion, le même historien produit une lettre que le Roi lui même écrivait au même maréchal pour lui exposer les motifs de la résolution qu'il venait de prendre de diviser son armée en deux corps, l'un pour aller en Allemagne sous les ordres de Monseigneur et l'autre pour rester en Flandre sous les ordres de Luxembourg. « J'ai, dit le Roi, dans cette « lettre où il n'est pas question de sa prétendue « maladie, sacrifié avec plaisir mon goût « et ma satisfaction personnelle, qui est ce qui « pouvait le plus me flatter, au bien de l'état ; « étant convaincu que ce parti peut plus efficacement « procurer le rétablissement de la « paix, *que tout autre que j'aurais pu prendre de « ce côté-ci, quelqu'éclatant qu'il put être... etc.* » Ces dernières paroles sont claires ; faut-il dire qu'elles prouvent qu'on sentait le besoin de se justifier ? faut il ajouter que la justification parait bien faible ?

« Ce départ si précipité, dit Bruzen de la Martinière, (*Tome V, page* 6.) qui a si fort embarrassé les panégyristes de ce prince, qui veulent

le trouver grand en tout, est une énigme qu'on n'a point encore devinée : on en a domné de si faibles raisons qu'elles ne méritent pas d'être rapportées !.. »

Que dit Voltaire de cet événement qui devait faire, et qui fit réellement, comme on le voit, une grande sensation ? Rien du tout ! — Il fait ouvrir la campagne de 1693, par la victoire de Neerwinden, dont, ainsi que le dit Saint-Simon, on eût évité les sanglants et peu fructueux efforts, si on eût anéanti, comme on le devait, l'armée du prince d'Orange six semaines auparavant.

La note 36, ci-après, a une analogie parfaite avec celle-ci, car il y est question d'un autre départ fort précipité du Roi, qui quitta son armée dans une circonstance toute semblable... C'est de ces deux grands faits que Saint-Simon s'autorisait, sans doute, pour dire que ; « le Roi avait du goût pour les sièges *pour y montrer sa bravoure à bon marché*, si faire retenir par force, etc. » (*Tome I*, *page* 25.)

On ne peut nier en effet qu'il ne s'y montrât fort bien, témoin, ce qui lui arriva dans la tranchée de Lille où (*dit Choisi*, *tome I*, *page* 18.) « Un soldat le voyant exposé aux coups de mousquet et un page de la grande écurie tué derrière lui, le prit rudement par le bras en lui disant : *Otez-vous*, *est-ce là votre place ?* il est vrai que son courage pensa se laisser aller aux continuelles instances de ses courtisans empressés et flatteurs. Le vieux Charost, qui était alors capitaine des gardes du corps en quartier, lui ôta de dessus la tête son chapeau et son bouquet de plumes, et lui donna le sien ; mais le voyant un peu

incertain de ce qu'il avait à faire, il lui dit à l'oreille : *il est tiré, Sire, il le faut boire*. Le Roi le crut, demeura dans la tranchée et lui en sçut tant de gré, que dès le même soir il rappella à la cour le marquis de Charost qui était exilé. »

Bussy rapporte également dans ses mémoires. (*Tome* 2, *page* 141.) une anecdote qui prouve que Louis XIV montra du courage au Siège de Bergues en 1658, où les balles le dépassaient de beaucoup.

7. — Mot sévère prononcé avec humeur, pour une chose de peu d'importance, par Louis XIV.

8. — « 4 Novembre 1706. — Le Roi se promena dans les jardins où il s'amusa à voir planter ; il faisait un temps effroyable, et le chapeau du Roi étant percé on envoya le porte-manteau en chercher un autre à la garde-robe. Le porte-manteau donna le chapeau au duc de Tresmes, qui sert pour le duc d'Aumont, qui est en année. Le duc de Tresmes le présenta au Roi ; mais M. de la Rochefoucauld prétendit que c'était à lui de le donner, et que le duc de Tresmes empiétait sur ses fonctions, ce qui a fait une assez grande affaire entr'eux, quoiqu'ils fussent bons amis » (*Dangeau.*)

9. — « Jeudi 25 mars 1688. — Il y eût une contestation à Saint-Cyr entre M. de la Rochefoucauld, grand-maître de la garde-robe, et M. le marquis de Gesvres, premier gentilhomme de la chambre, à qui donnerait le surtout au Roi, quand le Roi est hors de sa chambre ;

c'est au premier gentilhomme de la chambre à lui donner son manteau ou sa casaque. M. de la Rochefoucauld prétend qu'un surtout est un justeaucorps. Le Roi ne voulut point décider et ne prit le surtout des mains d'aucun des deux. » (*Dangeau.*)

10. — « Au souper du Roi avec les fils et les filles de France, et les petits-fils et filles, étaient toujours grand nombre de courtisans et de dames, tant assises que de bout, et la surveille des voyages de Marly, toutes celles qui voulaient y aller. Cela s'appellait se présenter pour Marly. Les hommes le demandaient le matin en disant au Roi seulement : *Sire, Marly.* » (*Saint Simon, tome I, page* 132.)

11. — « Le duc de Saint-Aignan, que nous appellerons désormais le duc de Mercure, comme celui qui par ses peines a accouplé nos dieux, malgré la jalousie de nos déesses .. » (*Amours des gaules*, *tome II*, *page* 2.)

« Le comte de Saint-Aignan (*depuis duc.*) s'était acquis les bonnes grâces du Roi par sa gaieté naturelle, et par quelques petits services forts secrets. » (*Choisi, tome I, pag.* 157)

« ... Vardes pouvait sans ce malheur, espérer d'être fait duc et pair avec quatorze autres que le Roi fit, dont le nombre fut bientôt augmenté de quatre autres. Le duc de Saint-Aignan fut des quatorze premiers. Il était le confident des amours du Roi, du reste comparable à Dom Quichotte ; car il fit un beau jour assembler le parlement et toute la France pour faire entériner une grâce qu'il avait obtenue pour avoir tué

il y avait long-temps, cinq hommes lui tout seul, si bien qu'un conseiller de la grand chambre à qui on demandait son opinion, ne répondit autre chose si ce n'est : *Cet acte gigantesque est certes merveilleux !* Cette recrue de ducs fut violente, et dans la suite on en a tant fait, que le bon mot du cardinal Mazarin a été accompli, qui pressé par plusieurs gens qui lui demandaient des brevets de ducs, dit un jour : Eh bien ! j'en ferai tant, qu'il sera ridicule de l'être, et ridicule de ne le pas être. » (*Mémoires du marquis de la Fare, page* 61.)

12. — « Vous ne sauriez vous figurer le triomphe où est Madame de Montespan au milieu de ses ouvriers qui sont au nombre de 1200. Le palais d'Apollidon et les jardins d'Armide en sont une légère description. La femme de son ami solide (*la Reine*) lui fait des visites, toute la famille tour à tour; elle passe nettement devant toutes les duchesses. » (*Lettre de Madame de Sévigné à sa fille, du* 3 *juillet* 1675.)

« Nous fûmes à Clagui, c'est le palais d'Armide; le bâtiment s'élève à vue-d'œil, les jardins sont faits. Vous connaissez la manière de Le Nôtre; il a laissé un petit bois sombre, qui fait fort bien; il y a un bois d'orangers dans de grandes caisses; on s'y promène; ce sont des allées où l'on est à l'ombre; et pour cacher les caisses, il y a, des deux côtés, des palissades à hauteur, toutes fleuries de tubéreuses, de roses, de jasmins, d'œillets, c'est assurément la plus belle, la plus surprenante et la plus enchantée nouveauté qui se puisse imaginer. » (*Lettre de Madame de Sévigné à sa fille, du* 5 *août* 1675.)

13. — « Madame la duchesse de Bourgogne était grosse et fort incommodée, et le Roi voulait aller à Marly contre sa coutume dès le commencement de la belle saison; et l'avait déjà déclaré. Sa petite fille l'amusait, et il ne pouvait s'en passer. Madame de Maintenon en était inquiète, et Fagon glissait doucement son avis. Cela impatientait le Roi qui ne voulait en rien se contraindre, ayant fait voyager ses maîtresses grosses ou à peine relevées, toujours en grand habit. L'état de Madame de Bourgogne ne put rompre le voyage, et il fallut que la princesse partit.

« Arrivé depuis peu à Marly, le Roi s'amusant au bassin des carpes entre le château et la perspective, nous vîmes venir la duchesse du Lude, sans qu'il y eût aucune dame avec le Roi, qui comprit qu'elle avait quelque chose de pressé à lui dire. Il fut au-devant d'elle, et on le laissa seul l'aller joindre : peu après le Roi revint à nous; chacun vit de quoi il s'agissait, et personne ne parlait. A la fin le Roi, près du bassin, sans adresser la parole à personne, dit d'un air de dépit : *La duchesse de Bourgogne est blessée.* Voilà M. de la Rochefoucauld de s'exclamer, M. de Bouillon, le duc de Trémes et le maréchal de Boufflers à parler à basse note, et puis M. de la Rochefoucauld à s'écrier que c'était le plus grand malheur du monde, et que s'étant blessée plusieurs fois, elle n'aurait peut-être plus d'enfans.

« Le Roi répondit à tous : *Eh! quand cela serait?* (avec colère.) *que me ferait celà? n'a-t-elle pas déjà un fils? et quand il mourrait, le duc de Berry n'est-il pas en âge d'en avoir?*

que m'importe qui me succède des uns ou des autres ? ne sont-ils pas mes petits-enfans ? elle est blessée parce qu'elle avait à l'être. Je ne serai plus contrarié dans mes voyages, et dans tout ce que j'ai envie de faire, par les médecins et les matrones. J'irai, viendrai à ma fantaisie, on me laissera en repos.

« Un silence à entendre marcher une fourmi, succéda à cette sortie ; on baissait les yeux, on n'osait respirer ; on fut stupéfait : le silence dura plus d'un quart d'heure, et le Roi le rompit, appuyé sur la balustrade pour parler d'une carpe. Personne ne répondit et le Roi s'en alla. Parti, nos yeux se rencontrèrent tous, et se dirent tout. On admira, on s'étonna, on s'affligea, on haussa les épaules. M. de la Rochefoucauld était en furie ; le premier écuyer pâmait d'effroi, et je me sais gré d'avoir jugé, sans me tromper, ni faire tort au Roi, qu'il n'aimait, et ne comptait que lui, et était à soi-même sa dernière fin. Cet étrange propos retentit bien loin au-delà de Marly. » (*Saint-Simon*, *tome II*, *pages* 82, 83 *et* 84.)

14. — « Un jour que nous fûmes d'un voyage de Marly, arriva cette scène singulière..... Les princesses n'étaient que légèrement racommodées, et Madame la princesse de Conti intérieurement de fort mauvaise humeur du goût de Monseigneur pour la Chouin, qu'elle ne pouvait ignorer et dont elle n'osait donner aucun signe. A un dîner... le Roi s'amusa à badiner avec Madame la Duchesse et sortit de cette gravité qu'il ne quittait jamais, pour jouer avec elle aux olives. — Cela fit boire *quelques coups* à Madame la Duchesse. Le Roi fit sem-

blant d'en boire un ou deux, et cet amusement dura jusqu'au fruit; et à la sortie de table le Roi passant devant la princesse de Conti, pour aller chez Madame de Maintenon, choqué peut-être du sérieux qu'elle lui marqua, lui dit assez sèchement que sa gravité ne s'accommodait pas de leur ivrognerie. La princesse piquée laissa passer le Roi, puis se tournant vers Madame de Châtillon, dans ce moment de chaos où chacun se lavait la bouche, lui dit qu'elle aimait mieux être grave, *que sac à vin*, *entendant quelques repas allongés que ses sœurs avaient faits depuis peu ensemble*. Ce mot fut entendu de Madame la duchesse de Chartres, qui répondit assez haut de sa voix lente et tremblante, *qu'elle aimait mieux être sac à vin que sac à guenilles* par où elle entendait Clermont et des officiers des gardes du corps qui avaient été les uns chassés, les autres éloignés à cause d'elle.

« Ce mot fut si cru, qu'il ne reçut point de répartie, et qu'il courut sur le champ à Marly et de là par Paris et partout — Madame la Duchesse, qui avec bien de la grâce et de l'esprit, avait l'art des chansons salées, en fit d'étranges sur le même ton. Le Roi fatigué des tracasseries entra dans celles qu'il trouva de part et d'autre trop fortes. » (*Saint-Simon*, *tome III*, *pages* 85 *et* 86.)

15. — « .... La fin de cette année fut orageuse à Marly. Madame la duchesse de Chartres et Madame la Duchesse, plus ralliées par l'aversion de Madame la princesse de Conti, se mirent au voyage suivant *à un repas rompu après le coucher du Roi*, dans la chambre de Madame de Chartres au château. Monseigneur joua tard dans

le salon; en se retirant chez lui, il monta chez les princesses, *et les trouva qui fumaient avec des pipes qu'elles avaient envoyé chercher au corps de garde suisse.* Monseigneur qui en vit les suites, si cette odeur gagnait, leur fit quitter cet exercice; mais la fumée les avait trahies. Le Roi leur fit le lendemain une rude correction. » (*Saint-Simon*, *tome III*, *pages* 85. *et* 86.)

Le goût des princesses de la famille royale et des dames de la cour pour le vin et les liqueurs fortes, était fort vif et fort à la mode; ce qu'on vient de lire le fait assez connaître. *Les repas alongés*, *les repas rompus* des princesses, la qualification *de sac à vin* acceptée à condition que celle de *sac à guenille* le serait à son tour, comme également méritée, pourraient à la rigueur donner une assez fâcheuse idée des habitudes intérieures de cette cour si élégante, si majestueuse d'ailleurs. — On trouve partout des récits scandaleux et malheureusement irrécusables, qui confirment avec de fâcheux détails cette espèce de désordre, dont on a quelque droit de s'étonner actuellement, car rien de semblable n'est du moins à reprocher à notre époque, si perverse d'ailleurs, à ce que disent tant de gens qui, à bon droit sans doute, prétendent s'y connaître. Voici comment s'expriment à ce sujet quelques contemporains qui pouvaient être bien instruits :

« Madame de Montespan et sa fille ainée, (*Mademoiselle de Nantes*, *duchesse de Bourbon Condé*, *légitimée*.) dit la duchesse d'Orléans, (*page* 60.) supportaient le vin sans être ivres, je les ai vu boire six rasades du plus fort rosoli de Turin, sans compter le vin qu'elles pouvaient déjà avoir pris. Je croyais

qu'elles tomberaient sous la table : point du tout; cela passait comme une gorgée d'eau. »

Elle ajoute : (*page* 170.) « Trois ans avant sa mort, la Dauphine (*Adelaïde de Savoye, seconde Dauphine.*) s'était entièrement changée à son avantage ; elle ne faisait plus d'escapade, *et ne buvait plus à l'excès.* »

Madame de Caylus (*pages* 215 *et* 217, 1822.) dit, que : « Madame la duchesse de Berry se montra le lendemain de ses noces telle qu'elle était, c'est-à-dire une autre Reine de Navarre pour les mœurs, *à quoi elle ajoutait le goût du vin.* — Quand elle fut une fois mariée, elle crut que rien ne valait la peine qu'elle se contraignit : aussi *s'enivra-t elle* avec M. son père, deux jours après son mariage, dans un souper qu'il donna à Madame la dauphine à Saint-Cloud,. *non contents d'avoir beaucoup bu à table, ils allèrent s'achever avec des liqueurs* dans un petit cabinet. »

Ceci me conduit assez naturellement à produire l'incroyable certificat que la duchesse d'Orléans donne (*page* 51.) du bon appétit de la famille Royale et de Louis XIV en particulier :

« Le Roi, dit-elle, feu Monsieur, M. le Dauphin et M. le duc de Berry étaient de forts mangeurs. — J'ai vu souvent le Roi manger quatre assiétées de soupes diverses, un faisan entier, une perdrix, une grande assiétée de salade, du mouton au jus et à l'ail, deux bonnes tranches de jambon, une assiétée de patisserie, et puis encore du fruit et des confitures. — Le Roi et feu Monsieur aimaient beaucoup les œufs dûrs. »

Saint-Simon (*Tome I, page* 126.) dit que :

« Le Roi dînait seul dans sa chambre.... il ordonnait le matin *petit couvert*, *ou très-petit couvert*; mais ce dernier était toujours de beaucoup de plats, et de trois services sans le fruit. »

Dangeau nous apprend, au reste, (1714.) que: « Le Roi ayant mis un jour de jeûne, sans y songer, une pastille dans la bouche, s'étant ressouvenu qu'il était jeûne la rejetta sur le champ. »

Enfin il nous apprend (28 *mai* 1696.) que: « Le Roi a réglé qu'il n'y aurait plus à sa table à Marly que trois services afin que les repas ne fussent pas si longs. »

Madame de Maintenon parlant d'une indigestion de pois et de fraises que S. M. venait de se donner s'exprime ainsi : « je vous avoue que je ne serais pas fâchée de lui en voir quelquefois. car autrement il ne se retiendra jamais sur sa voracité ! » (*Lettre à Madame de Vantadour*, *du* 14 *juin* 1715.) -- La Reine d'Espagne traitant le même sujet s'exprime du moins avec modestie et avec une tendresse toute filiale : « Je voudrais bien, ma chère Madame, dit-elle à Madame de Maintenon dans une lettre en date du 14 décembre 1712, que vous et Fagon puissiez lui persuader de se retenir un peu sur le manger. Chaque fois que j'entends raconter ses repas, j'en suis très-étonnée ; et il me semble que s'il voulait bien avoir la complaisance de les diminuer, il ne s'en trouverait que mieux. »

16. — « Lorsque M. le duc d'Orléans partit pour aller commander les armées de Philippe V, le Roi lui demanda qui il emmenait avec lui

en Espagne ? M. le duc d'Orléans lui nomma Fontpertuis. *Comment, mon neveu*, répartit le Roi, *le fils de cette folle qui a couru M. Arnaud partout, un janséniste ? je ne veux point de cela avec vous !-Ma foi, Sire*, lui répondit M. le duc d'Orléans, *je ne sais point ce qu'a fait la mère ; mais pour le fils, être janséniste, il ne croit pas en dieu ! Est-il possible*, reprit le Roi, *et m'en assurez-vous ? si cela est, il n'y a point de mal qu'il aille avec vous ; vous pouvez le mener.*

« L'après dîné même, M. le duc d'Orléans me le conta en se pâmant de rire : et voilà jusqu'où le Roi avait été conduit par ses confesseurs et par le parti jésuitique, et par le parti de la Maintenon, de ne trouver point de comparaison entre n'avoir point de religion et le préferer à être janséniste, ou ce qu'on lui donnait pour tel.

« M. le duc d'Orléans le trouva si plaisant qu'il ne put s'en taire. On en rit fort à la cour et à la ville ; et les plus libertins admirèrent jusqu'à quel aveuglement les jésuites et Saint-Sulpice pouvaient pousser. Le rare fut que le Roi n'en sut nul mauvais gré à M. le duc d'Orléans, et qu'il ne lui en a jamais parlé, ni rien témoigné et que Fontpertuis le suivit en toutes ses deux campagnes en Espagne. » (*Saint-Simon, tome IV*, *pages* 117 *et* 118.)

« On avait fait tellement peur au Roi de l'enfer, qu'il croyait que tous ceux qui n'avaient pas été instruits par les jésuites étaient damnés, et qu'il craignait d'être damné aussi en les fréquentant. Quand on voulait perdre quelqu'un, il suffisait de dire : *il est huguenot* ou *janséniste* ; alors son affaire était faite.

Mon fils voulut prendre à son service un gentilhomme dont la mère était janséniste déclarée; les jésuites pour faire une affaire à mon fils auprès du Roi, lui dirent que le prince voulait prendre un janséniste à son service. Le Roi ayant envoyé chercher mon fils lui dit : Comment, mon neveu, de quoi vous avisez-vous, de prendre un janséniste à votre service? mon fils répondit en riant : Je puis assurer V. M. qu'il n'est sûrement pas janséniste; il est même plus à craindre qu'il ne croye pas bien en Dieu. — Ah! dit le Roi, si ce n'est que cela, et que vous m'assuriez bien qu'il n'est pas janséniste, vous pouvez le prendre. On ne saurait être plus ignorant en matière de religion que n'était le Roi.... La vieille Maintenon et le père Lachaise lui avaient persuadé que tous les péchés qu'il avait commis avec la Montespan lui seraient remis s'il tourmentait et chassait les réformés, et que c'était la voix du ciel. C'est ce que le pauvre Roi a cru fermement, car de sa vie il n'a lu la bible; et d'après cela la persécution a commencé! »
(*Mémoires de la duchesse d'Orléans*, *page* 36.)

17. --- « Louis XIV s'étudiait avec grand soin à être informé de ce qui se passait partout, dans les lieux publics, dans les maisons particulières, dans le commerce du monde, dans le secret des familles ou des liaisons. Les espions et les rapporteurs étaient infinis; il en avait de toute espèce; plusieurs qui ignoraient que leurs délations allassent jusqu'à lui, d'autres qui le savaient, quelques uns qui lui écrivaient directement, en faisant rendre les lettres

par les voies qu'il leur avait prescrites; et ces lettres là n'étaient vues que de lui, et toujours avant toute autre chose; quelques autres enfin qui lui parlaient quelquefois secrètement dans les cabinets par les derrières.

« Ces voies rompaient le col à une infinité de gens de tout état, sans qu'ils en ayent jamais pu découvrir la cause, souvent très-injustement, et le Roi qui était prévenu ne revenait jamais, ou si rarement que rien ne l'était davantage. Il avait un défaut dangereux pour les autres, et surtout pour lui-même, par la privation de bons sujets; c'est qu'encore qu'il eût la mémoire excellente et pour reconnaître un homme du commun qu'il avait vu une fois au bout de vingt ans, et qu'il ne confondait point, il n'était pourtant pas possible qu'il se souvint de tout au nombre infini de ce qui chaque jour venait à sa connaissance. S'il lui était revenu quelque chose de quelqu'un qu'il eût oublié de la sorte, il lui restait imprimé qu'il y avait quelque chose contre lui, et c'en était assez pour l'exclure. Il ne cédait point aux représentations d'un ministre, d'un général, de son confesseur même, suivant l'espèce de chose ou de gens dont il s'agissait.

« Il répondait qu'il ne savait plus ce qui lui en était revenu, mais qu'il était plus sûr de prendre un autre dont il ne fut rien revenu du tout.

« Ce fut à sa curiosité que les dangereuses fonctions de lieutenant de police furent redevables de leur établissement. Elles allèrent toujours croissant. Ces officiers ont tous été sous lui plus craints, plus ménagés, et aussi considérés que les ministres, jusques par les ministres mêmes; et il n'y avait personne en France, sans

excepter les princes du sang, qui n'eût intérêt de les ménager et qui ne le fit. — Outre les rapports sérieux qui revenaient par eux, il se divertissait d'en apprendre toutes les galanteries et les sottises de Paris. Pontchartrain qui avait pris Paris et la cour dans son département, lui faisait tellement sa cour par cette voie indigne, dont son père était outré, qu'elle le soutint souvent auprès du Roi, et de l'aveu du Roi même, contre de rudes atteintes auxquelles sans cela il aurait succombé, et on l'a su plus d'une fois par madame de Maintenon, par madame la duchesse de Bourgogne, et par M. le comte de Toulouse et par les valets intérieurs.

« Mais la plus cruelle de toutes les voies par laquelle le Roi fut instruit, bien des années avant qu'on s'en fut apperçu, et par laquelle l'ignorance et l'imprudence de beaucoup de gens continua toujours de l'instruire, fut celle de l'ouverture des lettres : c'est ce qui donna tant de crédit aux Pajot et aux Rouillé qui en avaient la ferme, qu'on ne put jamais leur ôter, ni leur faire guère augmenter par cette raison si long-temps inconnue, et qui s'y enrichirent si énormément tous aux dépens du public et du Roi même. On ne saurait comprendre la promptitude et la dextérité de cette exécution. Le Roi voyait l'extrait de toutes les lettres où il y avait des articles que les chefs de la poste, puis le ministre qui la gouvernait, jugeaient devoir aller jusqu'à lui, et les lettres entières lui étaient portées quand elles en valaient la peine par leur tissu ou par la considération de ceux qui étaient en commerce. Par là les gens principaux de la poste, maîtres et com-

mis, furent en état de supposer tout ce qui leur plût et à qui il plût; et comme peu de chose perdait sans ressource, ils n'avaient pas besoin de forger, de suivre une intrigue; un mot de mépris sur le Roi ou sur le gouvernement, une raillerie, en un mot un article de lettre spécieux et détaché, noyait sans ressource, sans perquisition aucune, et ce moyen était continuellement entre leurs mains.

« Aussi, à vrai et à faux, est-il mécroyable combien de gens de toutes les sortes en furent plus ou moins perdus. » (*Saint-Simon, tome I, pages* 108 *à* 111.)

18. — « Samedi 2 septembre 1684. La dispute entre M. le duc de Créqui, et M. le duc de Gesvres fut terminée; ils prétendaient tous deux que le deuil de chez le Roi leur appartenaient; M. de Crequi, comme étant en année, et M. de Gesvres, comme en ayant été l'année passée, où la Reine mourut, et que c'était lui qui avait ordonné le deuil: ils s'étaient rapportés de cette affaire à leurs confrères, qui jugèrent qu'ils devaient partager le deuil, et ils firent un règlement pour l'avenir, que le gentilhomme de la chambre qui aurait ordonné le deuil en *profiterait* seul quoique le deuil finit dans l'année d'un autre. » (*Dangeau.*)

On lit également dans Dangeau la note suivante: « 27 octobre 1717. -- On a donné au duc de Tresmes 80,000 livres parcequ'à la mort du Roi, il n'a pas *profité* du deuil comme le premier gentilhomme de la chambre avait fait à la mort du Roi Louis XIII. » — Qui donc en avait profité? et à quoi servait-il de régler avec autant de solemnité la manière dont s'opérerait désormais cette sorte de partage?

19. — « *Le duc de Gesvres.* — Ce vieux Gesvres était le mari le plus cruel, le père le plus dénaturé, enfin l'homme le plus complettement méchant qui fut jamais.

« Il fit, cette même année, un tour au maréchal de Villeroi à le tuer. Tous deux étaient venus de secrétaires d'état, et tous deux avaient eu des pères qui avaient fait grande et extraordinaire fortune : Un jour que le petit couvert était servi, et que le Roi était encore chez madame de Maintenon, les courtisans étaient autour de la table du Roi à l'attendre et M. de Gesvres pour le servir ; le maréchal de Villeroi arriva avec ce bruit et ces airs qu'il avait pris de tout temps, et que sa faveur et ses emplois rendaient plus superbes. Je ne sais si cela impatienta le vieux Gesvres plus qu'à l'ordinaire ; mais, dès qu'il le vit arriver derrière un coin du fauteuil du Roi où il se mettait toujours : *M. le Maréchal*, lui dit-il tout d'un coup, la table et le fauteuil entre deux, *il faut avouer que vous et moi sommes bien heureux*. Le Maréchal étonné d'un propos que rien n'amenait en convint avec un air modeste ; et secouant sa tête et sa perruque, voulut le rompre en parlant à quelqu'un : mais l'autre, qui n'avait pas si bien commencé pour rien, continue l'apostrophe pour se faire écouter ; admire la fortune de Villeroi qui épouse une Créqui et de son père qui épouse une Luxembourg, et de là des charges, des dignités, des biens sans nombre ; et les pères de ces gens-là, des secrétaires d'état : *Arrêtons-nous là, M. le Maréchal*, s'écria-t-il, *n'allons pas plus loin ; car qui étaient leurs pères, à ces deux secrétaires d'état ? de petits commis, et petits commis eux-mêmes ;*

et de qui venaient-ils? le votre d'un vendeur de marée aux halles, et le mien d'un porte-balle, et peut-être de pire. Messieurs, s'adressant à la compagnie tout de suite, *est-ce que je n'ai pas raison de trouver notre fortune prodigieuse à M. le Maréchal et à moi? n'est-il par vrai donc, M. le Maréchal, que nous sommes bien heureux?* Puis à regarder et à s'avancer, à rire, et le Maréchal au dernier désespoir, qui aurait bien voulu avoir la douce satisfaction de pouvoir l'étrangler. » (*Saint-Simon, tome* X, *pages* 49 *et* 50.)

20. — « On fit quelques chevaliers (*cordons bleux,*) dont la naissance..... faisait grand tort à l'ordre; mais c'est où parait le plus la grandeur des Rois, d'égaler les gens de peu aux seigneurs d'un Royaume, » (*Madame de La Fayette, page* 107. *Paris* 1823.)

21. — « Si d'ennui, de dépit, ou par quelque dégoût on quittait le service, la disgrâce était certaine.... celui qui quittait était assuré, lui et sa famille, d'essuyer dans sa province ou dans sa ville, toutes les mortifications, et souvent les persécutions dont on pouvait s'aviser, dont on rendait les intendans des provinces responsables et qui très-ordinairement influaient sur les terres et sur les biens.

« Grands et petits, connus et obscurs, furent donc forcés d'entrer et de persévérer dans le service, d'y être un vil peuple en toute égalité et dans la plus soumise dépendance du ministre de la guerre, et même de ses commis. J'ai vu le Guerchois, mort Conseiller d'état, lors intendant d'Alençon, me montrer à la Farté

un ordre de faire rechercher des gentilshommes de sa généralité qui avaient des enfans en âge de servir, et qui n'étaient pas dans le service, de les presser de les y mettre, de les menacer même, et de tripler à la capitation ceux qui n'obéiraient pas, et de leur faire toutes sortes de vexations dont ils seraient susceptibles. Ce fut à l'occasion d'un gentilhomme qui était dans ce cas, et pour qui j'avais de l'amitié, et que j'envoyai chercher en effet pour le résoudre. » (*Saint-Simon*, *tome I*, *pages* 83 *et* 84.)

22. — « Lundi 25 décembre 1684. — Le Roi et Monseigneur passèrent presque toute la journée à la chapelle; le père Bourdaloue prêcha, et dans le compliment d'adieu au Roi, il attaqua un vice qu'il conseilla fort à S. M. d'exterminer dans sa cour. Ce sermon fut fort remarquable. » (*Dangeau.*)

Voici ce que dit ce sermon qui traite de la nativité de J. C. « L'hérésie abattue, l'impiété réprimée, le duel aboli, le sacrilège recherché et hautement vengé, tant d'autres monstres, dont V. M. Sire, a purgé la France, et qu'elle a bannis de sa cour, en seront d'éternelles preuves. Le dirai-je néanmoins, et pourquoi ne le dirais-je pas, puisqu'il y va des intérêts du Seigneur, et que je parle devant un Roi à qui les intérêts du Seigneur sont si chers : de ces monstres que V. M. poursuit et contre qui elle a déjà si heureusement employé son autorité royale, il en reste encore, Sire, qui demandent votre zèle, et tout votre zèle. L'écriture me défend de les nommer : mais il me suffit que V. M. les connait, et qu'elle les déteste. Elle peut tout, et la seule horreur qu'elle

en a conçue sera plus efficace que toutes les loix, pour en arrêter le cours. Ils ne soutiendront pas sa disgrâce, ni le poids de son indignation, et quand elle voudra, ces vices honteux au nom chrétien, cesseront d'outrager Dieu et de scandaliser les hommes. »

J'aurais pu donner ici la liste dont parle le Roi. Elle était facile à former en recueillant les noms épars dans les mémoires du temps. Mais il m'a paru aussi inconvenant de la produire, qu'il m'eut répugné de la faire. — Cependant pour donner une idée de l'état des choses à cet égard, et pour justifier, si tant est que cela soit nécessaire, que le sermon de Bourdaloue avait des motifs bien réels, je vais copier ce que disaient sur ce sujet la duchesse d'Orléans (*Page* 27.) et Bussy.

« Louis XIV était, comme on dit, franc du collier. Il n'a jamais eu le moindre penchant au vice contre nature. S'il avait suivi ses inclinations il aurait sévèrement puni ce crime : mais Louvois, dont les amis s'y livraient pour la plupart, disait au Roi, pour les sauver, que cela valait mieux pour le service de S. M. que s'ils aimaient les femmes; car lorsqu'il fallait aller à la guerre et entrer en campagne, on ne pouvait les détacher de leurs maitresses; qu'ils retournaient avant la fin de la campagne, et que, lorsqu'on en venait à la bataille, il ne se trouvait pas d'officiers; il en citait beaucoup d'exemples : tandis qu'ayant d'autres inclinations, ils étaient bien aises de quitter les dames, et d'entrer avec leurs amans en campagne, et que dans ce cas ils n'étaient point aussi pressés de retourner chez eux. Par ce discours il avait engagé le Roi à être indulgent,

ce qui n'avait pas déplû à son confesseur. En effet, si l'on avait voulu punir ce vice, il aurait fallu commencer par le collège des jésuites. »

« La facilité de toutes les dames, dit Bussy, avait rendu leurs charmes si méprisables à la jeunesse, qu'on ne savait presque plus à la cour ce que c'était que de les regarder; la débauche y régnait plus qu'en lieu du monde, et quoique le Roi eut témoigné plusieurs fois une horreur inconcevable pour certaines sortes de plaisirs, il n'y avait qu'en cela qu'il ne pouvait être obéi. Le vin, et ce que je n'ose dire, étaient si fort à la mode, qu'on ne regardait presque plus ceux qui recherchaient à passer leur temps plus innocemment... la plupart des gens de qualité n'étaient pas seuls de ce caractère, il y avait encore des princes, ce qui fâchait extraordinairement le Roi.... etc., etc., etc. Ici Bussy entre dans des détails épouvantables où il est impossible de le suivre. (*Voir tome V, pages première et suivantes.*)

23. — « Comme il y en a qui inventent toutes sortes de ruses pour se prévaloir du titre de noble, il y en a d'autres qui ont le goût si différent, qu'ils ont refusé cet honneur, préférant leur trafic à cette qualité; et nous en voyons qui ont été faits nobles de force par des édits, ayant été choisis comme riches et aisés, pour accepter ce privilège, moyennant une finance: de ce nombre a été Richard Graindorge, fameux marchand de bœufs du pays d'Auge en Normandie, qui fut obligé d'accepter ce privilège et de payer mille écus de finances l'an 1577. J'en ai vu les contraintes

entre les mains de Charles Graindorge, son petit-fils, sieur du Rocher. (*Traité de la noblesse, par la Roque*. 1 *vol in* 4°. *Rouen* 1710. *Chapitre XXI, page* 90.)

Cette anecdote est antérieure sans doute à Louis XIV, mais elle a eu ses analogues sous son règne comme on va le voir :

« Le contrôleur général Pontchartrain vendit des lettres de noblesse pour deux mille écus : cinq cent particuliers en achetèrent. Mais la ressource fut passagère, et la honte durable. *On obligea* tous les nobles, anciens et nouveaux, de faire enregistrer leurs armoiries, et de payer la permission de cacheter leurs lettres avec leurs armes. » (*Siècle de Louis XIV, chapitre XXX*.)

« .... La vénalité, dit M. Lémontey, (*page* 402.) attacha sa rouille aux ressorts de la monarchie. Les abus furent sans bornes dans un gouvernement que la guerre et le faste épuisaient sans relâche. L'armée, la cour, la finance, la grande et la petite administration, et jusqu'à la police, en furent infectées. Une nuée de 40,000 offices nouveaux couvrit la France, et quand la place leur manqua, on alla vendre le ridicule et l'oisiveté dans des brevets de noblesse. »

En voici un exemple que je trouve dans le *Petit Almanach de Paris et des départemens*, faisant suite à l'*Almanach des Electeurs*, 1824.

« Le bisaïeul de M. de Villèle Campauliac, aujourd'hui comte de Villèle, était un sieur Pierre Villèle, marchand de charbon au port Saint-Michel à Toulouse Il acheta sous Louis XIV une charge de *juré-jaugeur* de charbon, à laquelle était attachée la noblesse. Le père du

ministre actuel était propriétaire d'un petit domaine allodial, nommé Campauliac, à 5 lieues de Toulouse. Il faisait le commerce des mulets avec l'Espagne, et passait en 1789 pour un maquignon distingué. On soupçonne aujourd'hui que les Villèle de Caramant, bons gentilshommes du pays, dont M. l'archevêque actuel de Bourges est issu, ne se sont trouvés cousins des *Villèle de Campauliac* que depuis l'avénement politique du député de Gascogne. »

« .... Les pensions ne se payaient point du tout, (*En* 1688 *et* 1689.) dit madame de la Fayette, (*Mémoires de la cour de France*, *page* 148.) La plupart des officiers n'avaient pourtant que cet argent de sûr et de solide : cela faisait appréhender la continuatian de la guerre, quoique d'abord on l'eut souhaitée démesurément, car il paraissait certain que, puisqu'après dix ans de paix, ou peu s'en fallait, et le Roi jouissant d'un aussi grand revenu, on ne trouvait pas un sou dans les coffres, deux ans de guerre mettraient un tel désordre dans les finances que l'on serait obligé de prendre le bien de tout le monde. Pour trouver de l'argent on commença par créer deux charges de trésoriers de l'épargne. *On obligea Bremont et Brunet, qui étaient les financiers les plus à leur aise, de prendre ces charges.* C'était une taxe fort honnête ; il leur en coûtait à chacun sept cent mille livres..... »

24. — Voici ce qu'on appelait *faire des affaires* et *donner des avis*, à l'époque dont nous nous occupons ; c'est M. Lémontey qui va vous le dire : (*Monarchie de Louis XIV*, *pages* 438, 439 *et* 440.)

« Des moyens de fortune qui nous sembleraient odieux, étaient embrassés sans blâme par des personnages considérables. Les confiscations, *les brevets d'affaire*, et les *avis*, offraient aux gens de cour une proie continuelle. On les vit non seulement recueillir au détriment de pauvres familles les dépouilles des condamnés, mais encore obtenir du Roi l'héritage des malheureux qui, rassasiés de la vie, en avaient abdiqué les restes. .. (*Voir la note n°.* 30 *ci-après.*) Quoique les mémoires qui ont parlé des *brevets d'affaires*, n'en ayent pas bien défini la nature, il y a lieu de croire qu'ils conféraient à des hommes titrés la faculté de prendre part aux profits des maltôtes et aux traités des partisans ... quant à l'opération qu'on appelait les *avis*, le mécanisme en est mieux connu : Un grand seigneur dénonçait au Roi et à ses ministres une recherche oubliée, ou une malversation impunie, soit qu'il en eût fait lui-même la découverte, soit que l'inventeur lui en eût assuré le partage par un contrat de société. Si le gouvernement prenait l'avertissement pour son compte, il récompensait l'officieux courtisan par une ordonnance de payement toujours assez considérable. Quelquefois cette méthode n'était qu'un prétexte du ministre pour gratifier ses créatures et ses prôneurs. Mais le plus souvent l'objet dénoncé était concédé à l'auteur de l'avis, qui le recouvrait en son nom, à ses risques et par les voies civiles ou criminelles. Ce singulier genre d'exploitation était alors fréquent et lucratif. Quoique la délation et la cupidité en fussent les moteurs ostensibles, il ne parait pas qu'on éprouvât aucune répugnance à l'entreprendre. Les premiers hommes de l'état s'enrôlaient dans ces sortes

de croisades financières. Les princesses ne craignaient pas d'y figurer. Le frère du Roi retira un million d'une seule poursuite ainsi dirigée par lui-même contre des trésoriers de la guerre effrayés d'un tel adversaire. »

Je vais actuellement citer quelques exemples *d'affaires* et *d'avis* donnés et récompensés, qui sont fournis par *Dangeau*, et qui me dispenseront de ce qu'il y aurait de pédantesque à citer ici des livres où cette matière est traitée avec la gravité, qu'exige la discussion des affaires de finances de l'état.

« 1er. Juin 1691. — Les secrétaires du Roi lui ont donné 3,000.000 livres qu'il aurait tirées de la création des soixante charges nouvelles. S. M. a augmenté leurs gages, et leur donne une diminution de 200,000 livres. »

« 11 Juin 1691. — Le Roi a fait encore cette semaine pour 5,000,000 livres d'affaires extraordinaires, qui sont presque toutes de créanciers de charges. »

« 31 Octobre 1691. — Le Roi a fait donner 4000 pistoles à M. le Grand, et 2000 au comte de Grammont, pour des avis qu'ils avaient donnés à M. de Pontchartrain. »

« 11 Mars 1793. — Le Roi demandait aux ecclésiastiques une pistole par arpent de bois qui n'avaient point été coupés selon les ordonnances, et cette affaire aurait monté à une trèsg-rande somme. M. l'archevêque de Paris l'a accommodée pour le clergé avec M. de Pontchartrain. On donnera 4,000,000 livres au Roi, et l'arrêt donné n'aura plus lieu. »

« 24 Novembre 1695. — Les commissaires que le Roi a nommés pour la recherche des

trésoriers extraordinaires des guerres, sont M. d'Aguesseau et les six intendans des finances. *C'est Monsieur qui a donné cet avis là au Roi, et qui espère en avoir pour sa part plus d'un million.* » !!

« 25 Septembre 1696. — Le Roi fait vendre le gouvernement des petites villes du royaume où il n'y avait point de gouverneur. On donne au Roi 6,000,000 livres par avance sur cette affaire. »

« 12 Octobre 1699. — Le Roi a créé des lieutenans de police dans toutes les villes comme à Paris. Les maires les acheteront et elles seront jointes à leurs charges, et si quelques uns de ces maires ne voulaient ou ne pouvaient pas les acheter, on les remboursera de l'argent qu'ils auront donné pour être maires, et il se trouvera assez d'acheteurs. Cette affaire vaudra au Roi du moins 4,000,000. »

« 9 Mai 1701. — On a tiré 1,100,000 livres du privilège qu'on a accordé pour la glace. »

« 27 Août 1701. — On fit une affaire de 4 millions livres qui seront payés par les gens qui ont acquis des charges pendant la durée de la guerre *avec le droit d'hérédité et c'est une confirmation de ce droit d'hérédité qu'on leur accorde.* » !!!!

« 8 Septembre 1705. — *On a mis une taxe sur les maisons que les bourgeois des grandes villes ont à la campagne.* On compte qu'il en reviendra 3 ou 4 millions au Roi. » !!!!!

« 8 Avril 1707. — On a établi quatre compagnies de gens d'affaires composées chacune de douze hommes. Et quand on fera de nouvelles affaires, ce seront ces compagnies là qui les feront tour à tour. Chacun de ces 48 hom-

mes la donnera argent comptant au Roi 1000 pistoles pour y entrer. Ils auront sous eux des commis et des sous-commis qui donneront les uns 500 et les autres 300 pistoles. »

On pourrait multiplier les citations de ce genre; mais celles-ci suffisent et la dernière surtout, pour faire connaître cette sorte d'opération. L'idée de faire *une affaire* de la création d'un corps destiné à exploiter *les affaires à venir*, ne laisse rien à désirer. C'est assurément le beau idéal de l'invention en ce genre. J'ajouterai une seule citation qui prouvera que les princesses ne dédaignaient pas *les affaires*.

« 26 Mai 1715. — Madame la princesse de Conti qui a conservé un grand attachement pour la mémoire de Monseigneur le Dauphin, fils du Roi, songe à marier une fille qu'il a eue de la Raisin, fameuse comédienne. On appelle cette fille mademoiselle de Fleury. Monseigneur savait bien qu'elle était sa fille, mais n'avait pas voulu la reconnaître publiquement. Madame la princesse de Conti lui a fait avoir 200,000 livres par une affaire qu'elle a faite. »

Enfin madame de Maintenon faisait aussi des affaires; quelquefois elle en partageait le produit avec son frère. On le voit dans sa correspondance avec lui.

Les notes nos. 23, 26, 27, 28, 29 et 30 rentrent aussi dans la classe des affaires, et à ce titre elles devraient se trouver insérées ici, mais la marche de l'ouvrage, auquel elles servent de justification, a nécessité cette division.

25. — « Avanture de Balthazar de Fargues : — »

« Cette anecdote qui prouve combien les troubles de la fronde avaient laissé de ressentimens dans l'âme de Louis XIV, fut publiée en 1781 dans le premier volume *des pièces intéressantes et peu connues pour servir à l'histoire*. M. de la Place, auteur de ce recueil, laissa entendre qu'il l'avait tirée d'un mémorial manuscrit de feu M. Duclos, secrétaire perpétuel de l'académie française.

« Quelques circonstances de ce récit provoquèrent de la part de M. de Lamoignon des réclamations très-fondées, dont nous parlerons en suite. Voici l'anecdote dans son stile original, que M. de la Place n'avait pas manqué de corriger avec sa maladresse ordinaire :

« Il se fit à Saint-Germain une grande partie de chasse. Alors c'étaient les chiens et « non les hommes qui prenaient les cerfs. On « ignorait encore ce nombre immense de « chiens, de chevaux, de piqueurs, de relais « et de routes à travers les pays. La chasse « tourna du côté de Dourdan, et se prolongea « si bien, que le Roi revint extrêmement tard, « et laissa la chasse. Le comte de Guiche, le « le comte depuis duc de Lude, Vardes et M. « de Lauzun, qui me l'a conté, je ne sais plus « qui encore, s'égarèrent, et les voilà à la « nuit noire à ne savoir où ils étaient. A force « d'aller sur leurs chevaux recrus, ils avisèrent « une lumière, ils y allèrent, et à la fin arri« vèrent à la porte d'une espèce de château. « Ils frappèrent, ils crièrent, ils se nommèrent « et demandèrent l'hospitalité. C'était à la fin « de l'automne, et il était entre dix et onze heures « du soir. On leur ouvrit. Le maître vint au « devant d'eux, les fit débotter et chauffer, fit

« mettre leurs chevaux dans son écurie, et
« pendant ce temps là, leur fit préparer à
« souper dont ils avaient grand besoin. Le repas
« ne se fit point attendre ; il fut excellent, et
« le vin de même de plusieurs sortes. Le maî-
« tre poli, respectueux, ni cérémonieux, ni
« empressé, avec tout l'air et les manières du
« meilleur monde. Ils surent qu'il s'appellait
« *Fargues* et la maison *Courson*, qu'il y était
« retiré, qu'il n'en était pas sorti depuis plu-
« sieurs années, qu'il y recevait quelquefois ses
« amis, et qu'il n'avait ni femme, ni enfants.
« Le domestique leur parut entendu, et la mai-
« son avoir un air d'aisance. Après avoir bien
« soupé, Fargues ne leur fit point attendre leurs
« lits. Ils en trouvèrent chacun un, parfaite-
« ment bon ; ils eurent chacun leur chambre,
« et les valets de Fargues les servirent très-
« proprement. Ils étaient fort las, et dormirent
« long-temps. Dès qu'ils furent habillés, ils
« trouvèrent un excellent déjeûner servi ; et
« au sortir de table, leurs chevaux prêts, et aussi
« refaits qu'ils l'étaient eux-mêmes. Charmés de
« la politesse et des manières de Fargues, et
« touchés de sa bonne réception, ils lui firent
« beaucoup d'offres de services, et s'en allèrent
« à Saint-Germain. Leur égarement y avait été
« la nouvelle ; leur retour, et ce qu'ils étaient
« devenus toute la nuit en fut une autre. Ces
« Messieurs étaient la fleur de la cour et de la
« galanterie, et tous alors dans toutes les privances
« du Roi. Ils lui racontèrent leur avanture, les
« merveilles de leur réception, et se louèrent
« extrêment du maître, de sa chère, et de sa
« maison. Le Roi leur demanda son nom. Dès
« qu'il l'entendit : *Comment Fargues*, dit-il, *est-*

« *il si près d'ici!* ces messieurs redoublèrent de « louanges et le Roi ne dit plus rien. Passé chez « la Reine mère, il lui parla de cette avanture, « et tous deux trouvèrent que Fargues était bien « hardi d'habiter si près de la cour, et fort « étrange qu'ils ne l'apprissent que par cette avan- « ture de chasse, depuis si long-temps qu'il de- « meurait là. Fargues s'était fort signalé dans « tous les mouvemens de Paris, contre la cour « et le cardinal Mazarin. S'il n'avait pas été pen- « du, ce n'avait pas été faute d'envie de se ven- « ger particulièrement de lui. Mais il avait été « protégé par son parti, et formellement com- « pris dans l'amnistie. La haine qu'il avait en- « courue, et sous laquelle il avait pensé succom- « ber, lui fit prendre le parti de quitter Paris « pour toujours, afin d'éviter toute noise, et « de se retirer chez lui sans faire parler de lui, « et jusqu'alors il était demeuré ignoré. Le « cardinal Mazarin était mort, il n'était plus « question pour personne des affaires passées; « mais comme il avait été fort noté, il craignait « qu'on ne lui en sucitât quelqu'autre nouvelle, « et pour cela vivait fort retiré, et fort en paix « avec tous ses voisins, fort en repos des trou- « bles passés, sur la foi de l'amnistie, et depuis « long-temps. Le Roi et la Reine sa mère, qui « ne lui avaient pardonné que par force, man- « dèrent le premier président Lamoignon et le « chargèrent d'éplucher secrètement la vie et « la conduite de Fargues, de bien examiner s'il « n'y aurait pas moyen de châtier ses insolences « passées, et de le faire repentir de les narguer « si près de la cour, dans son opulence et sa « tranquillité. Ils lui contèrent l'avanture de la « chasse, qui leur avait appris sa demeure, et

« témoignèrent un extrême désir qu'il pût trou-
« ver des moyens juridiques de le perdre. La-
« moignon avide et bon courtisan, résolut bien
« de les satisfaire et d'y trouver son profit. Il
« fit ses recherches, en rendit compte, et fit
« tant et si bien qu'il trouva moyen d'impliquer
« Fargues dans un meurtre commis à Paris, au
« plus fort des troubles, sur quoi il le décréta
« sourdement, et un matin l'envoya saisir par
« des huissiers, et mener dans les prisons de
« la conciergerie. Fargues, qui depuis l'amnistie
« était bien sûr de n'être tombé en quoi que ce
« fût de répréhensible, se trouva bien étonné.
« Mais il le fut bien plus quand, par l'interro-
« gatoire, il apprit de quoi il s'agissait. Il se
« défendit très-bien de ce dont on l'accusait, et
« de plus allégua que le meurtre dont il s'agis-
« sait ayant été commis au fort des troubles et
« de la révolte de Paris, dans Paris même,
« l'amnistie qui les avait suivis effaçait la mémoire
« de tout ce qui s'était passé dans ces temps de
« confusion. Les courtisans distingués, qui avaient
« été si bien reçus chez ce malheureux homme
« firent toutes sortes d'efforts auprès de ses juges
« et du Roi. Mais tout fut inutile. Fargues eut
« très-promptement la tête coupée, et la confis-
« cation donnée en récompense au premier pré-
« sident. Elle était fort à sa bienséance, et fut
« le partage de son second fils. Il n'y a guère
« qu'une lieue de Basville à Courson. »

« L'écrivain de cette avanture s'était trompé sur plusieurs détails, et principalement sur ce qui concernait le premier président Lamoignon. Les héritiers de ce célèbre magistrat produisirent une sentence, et une transaction qui rectifiaient ces diverses erreurs, et que M. de la Place inséra

dans sa compilation. Voici les faits qui résultent de ces deux pièces :

« 1°. De Fargues avait été major du régiment de Belle-brune, et major de la place d'Hesdin.

« 2°. Son procès ne lui fut pas fait par le parlement de Paris. Mais en vertu d'un arrêt du conseil, du 18 février 1665, le Roi y étant, il fut jugé souverainement et sans appel dès le 27 du mois suivant, par une commission composée de l'intendant d'Amiens et des juges d'Abbeville.

« 3°. Il ne fut point accusé de meurtre, mais de prévarications dans les fournitures de pain faites à la garnison d'Hesdin, dont la plupart remontaient à vingt années, et dont les plus récentes avaient dix années de date.

« 4°. Il fut transféré de la prison du For-l'Évêque de Paris, où il avait d'abord été déposé. Il récusa vainement les deux subdélégués qui avaient fait les informations. Il désavoua la signature des bordereaux de fourniture qu'on lui présenta. Quoiqu'on lui eût adjoint trois complices, il fut seul poursuivi et jugé.

« 5°. Après que Fargues eut été pendu, et non pas décapité, le conseil d'état arrêta qu'il devait au Roi 350,000 livres, et le Roi fit don de cette somme au premier président Lamoignon.

« 6°. Quatre seigneurs voisins se disputèrent la confiscation de la terre de Courson, que de Fargues avait laissée. Le premier président était l'un des quatre, en sa qualité de seigneur de Basville. Il se prévalut des droits que le Roi lui avait cédés, et qui couvraient tous les autres, en sorte que ses trois adversaires furent contraints de se désister par transaction de l'année 1688.

et qu'il resta paisible possesseur de la terre de Courson.

« Ces détails qui paraissent avérés, et qui lavent la mémoire du premier président, ne détruisent pas le fait principal. Le mot du Roi, l'entrevue avec sa mère, l'opinion du rôle que de Fargues avait joué dans la fronde, et l'intercession des courtisans en sa faveur, ne sont point contestés. Les circonstances aggravantes de sa catastrophe décèlent encore plus l'influence d'une cause supérieure. De Fargues ne fut pas en effet, d'après les documens nouveaux, jugé régulièrement, mais immolé par l'instrument odieux d'une commission; on ne lui imputa pas un meurtre, mais un délit ancien, équivoque, et sans proportion avec la peine capitale; enfin l'affectation de lui assigner des complices, ne fut que la dérision d'un moment. Sans croire que cet homme fut tout-à-fait innocent, ni que Louis XIV eût précisément demandé sa perte, on sait assez que le premier mouvement d'un Roi rencontre souvent des serviteurs zélés qui en rendent les suites irréparables:

« La conséquence que j'ai annoncée en commençant cette note, est la seule que je veuille tirer de l'avanture de de Fargues. Louis XIV, ne saurait prétendre à une réputation de clémence et de bonté. Mais il passera bien moins encore pour un prince cruel. La seule exécution pour crimes politiques qui ait eu lieu sous son règne fut celle du chevalier de Rohan. La peine était méritée; le coupable n'avait pas, comme Biron, de la gloire et de grands services pour couvrir son attentat, et le Roi ne lui devait que justice. Deux actes de tyrannie ont cependant été réprochés à ce monarque : il aggrava la peine de

Fouquet, après l'avoir fait juger par des commissaires, et il poursuivit jusques dans des détails puérils la proscription du cardinal de Bouillon. Ces deux circonstances le virent céder à des passions répréhensibles. Dans la première, il se vengeait du séducteur de mademoiselle de la Vallière ; et dans la seconde, il délivrait d'un concurrent le fils de la belle princesse de Soubise. Mais dans une vie aussi longue, et un règne aussi absolu, ces deux fautes paraitront bien légères, et l'on peut croire que ceux qui les blâment le plus amèrement, n'auraient pas, à sa place, signalé par de moindres chûtes, une carrière si périlleuse. On ne parle pas des dragonnades et des proscriptions du jansénisme, parce que ce furent des erreurs de son gouvernement; ni des rigueurs contre le duel, qui allèrent quelquefois jusqu'à l'atrocité, comme dans l'affaire de M. de Gabaret, parce que ce furent les conséquences d'un système politique. Il s'agit ici de l'homme et non du Roi.

« Louis XIV fut dans son caractère privé, profondément personnel, froid et indifférent, quelquefois jusqu'à la dureté. Son amour-propre, plus implacable qu'irascible, pardonna rarement, et n'oublia jamais les offenses qui lui furent faites. Cet intérieur fut voilé par une politesse étudiée, et une noble magnificence, par le goût de la justice, et l'habitude de la modération. Ce caractère apprêté manqua entièrement de la sève et du naturel qui charment dans Henri IV, et cette seule différence a fortement influé sur la renommée des deux monarques. On ne saurait introduire sur la scène le personnage solennel de Louis XIV, sans le dégrader, parcequ'il y figurerait sans vie et sans intérêt, comme la

copie d'une copie. Le Béarnais a, au contraire, beaucoup gagné dans cette épreuve populaire. Il est devenu pour nous une création nouvelle, et comme l'Alfred des Anglais, une sorte de modèle héroïque et fabuleux, dont les fautes sont mises en oubli, et les vices même idolâtrés. La justice distributive, séduite par les qualités privées, a fléchi entre les deux souverains. Autant l'imagination se plaît à embellir et à exagérer, même par des fictions, ce qu'il y eut de bon dans le vainqueur de la ligue, autant la raison aime à faire descendre de son piédestal le vainqueur de la fronde, et à le ramener sévèrement aux proportions de l'histoire et de la vérité. » (*Lémontey*, *monarchie de Louis XIV*, *pages* 455 *à* 461.)

26. — « 22 Mai 1698. — Le comte de Grammont avait donné des avis au Roi il y a deux ans contre des gens qui s'étaient mêlés des fourrages en Alsace. La plupart de ces gens s'étaient retirés de l'autre côté du Rhin ou en Suisse. Il y en avait un condamné à 12,000 écus et qui voulait bien payer en revenant. Le comte de Grammont a prié le Roi, pour le dédommager des frais qu'il avait fait dans cette affaire depuis deux ans, et le récompenser de ses peines, de lui abandonner cet homme-là. S. M. y a consenti et le comte de Grammont en tirera 40 ou 50,000 livres. » (*Dangeau*.)

« 29 Mars 1699. — Le comte de Grammont a déjà tiré 40,000 livres du don que le Roi lui avait fait sur les munitionnaires d'Alsace, outre les 40,000 livres qu'il en avait eu d'abord, et le Roi trouve bon qu'il en tire encore 40,000

autres. Si bien que cette affaire lui aura valu 40,000 écus. » (*Dangeau.*)

« 21 Mars 1700. — Le Roi a encore accordé un don au comte de Grammont, dont on dit qu'il retira 80,000 livres. » (*Dangeau.*)

27. — « 13 Janvier 1716. — Les Juifs de Metz ont envoyé ici pour représenter leurs intérêts sur le don accordé au duc de Brancas. Ils prétendent avoir rendu de grands services à l'état, et on commence à croire que le duc de Brancas tirera moins d'argent de cette affaire qu'il ne l'espérait. » (*Dangeau.*)

« 10 Juillet 1717. — L'affaire du duc de Brancas sur les juifs de Metz est enfin réglée : on a prouvé qu'il y avait bien moins de familles de juifs dans cette ville-là qu'on n'avait cru, et que même la plupart étaient fort pauvres. Le duc de Brancas croyait en pouvoir tirer au moins 40,000 livres; cela est réduit à 16,000 livres : et la comtesse de Fontaine qui avait donné cet avis au duc de Brancas a le tiers de ces 16,000 livres. » (*Dangeau.*)

28. — « 10 Mai 1711. — Le Roi donna il y a déjà quelques jours à l'abbé de Polignac la confiscation des biens de M. de Ruvigny, qui s'appelle en Angleterre mylord Galloway. » (*Dangeau.*)

29. — « 26 Novembre 1702. — Le duc de Guiche avait demandé une confiscation du bien que les Hollandais ont en Poitou. Cette confiscation est considérable. Le Roi fera régir les biens de ces gens-là par l'intendant, et don-

nera au duc de Guiche, durant la guerre 20,000 livres de pension, qui seront payés au trésor royal. Le duc de Guiche a promis le quart de ce qui lui reviendrait à ceux qui lui ont donné l'avis. Ainsi il n'aura que 15,000 livres pour lui. » (*Dangeau.*)

30. — « 6 Août 1689. — Le Roi a fait don à Madame la princesse d'Harcourt d'un homme qui s'est tué lui-même, dont elle espère en tirer beaucoup. On dit qu'il a plus de 20 mille livres de rente. Il s'appelle M. Foucauld. » (*Dangeau.*)

Cette note et les précédentes où il est question de dons faits à des courtisans d'hommes à exploiter, de masses d'individus à pressurer, de familles à dépouiller etc., etc., suffiraient seuls pour motiver ce que M. Benjamin Constant a dit le 23 janvier 1825 à la tribune de la chambre des députés, dans la discussion de la loi relative aux indemnités à accorder aux émigrés.

« Quant à la confiscation, a-t-il dit, mon opi-
« nion sur ce point ne saurait être modifiée ni par
« d'orageuses circonstanses, ni par d'imposans
« exemples ; de ce que la confiscation était une
« pratique habituelle de l'ancienne monarchie,
« de ce que la confiscation en masse a triste-
« ment signalé le règne de Louis XIV, *de ce*
« *que les courtisans dc ce prince lui demandaient*
« *pour me servir de l'expression du temps, un,*
« *deux, trois huguenots en don,* comme les
« courtisans d'aujourd'hui demandent des sine-
« cures ; enfin, de ce que les familles qui au-
« raient la plus grande part à l'indemnité, si

« elle était adoptée, sont précisément celles « qui jouissent ou qui jouissaient de biens « confisqués, je n'en conclus point qu'une « injustice en légitime une autre ; tout au plus « pourrait-on dire que les injustices s'enchaînent « l'une à l'autre ; que les générations qui les « commettent ne font que léguer à celles qui « les suivent, le poids d'une faute dont ces « derniers sont innocents ; et que c'est ainsi « que, pour nous instruire et nous corriger, « le ciel veut que, dans cette circonstance, « les hommes qui réclament contre la confis- « cation, soient précisément ceux dont la con- « fiscation avait doté les ancêtres. » Cette dernière partie de la phrase se rapporte à des confiscations d'un ordre plus élevé telles que celles de Jacques Cœur, de Cinq-Mars, de de Thou, de Marillac, de Coligny, etc., etc., etc.

31. — « La vérité est que Samuel Bernard n'était juif ni par la naissance, ni par les sentimens, et qu'on ne sait pourquoi on s'obstine à l'appeller *juif*. » dit le dictionnaire historique. (*Tome IX*, *Lyon* 1741.) Il résulte du moins de ceci que cette erreur, occasionnée sans doute par le nom de Samuel, était accréditée et que j'ai pu m'en prévaloir pour donner un peu plus de coloris à cette scène. — « Après avoir secouru l'état, dit encore le même biographe, il fut utile à divers particuliers. A sa mort il laissa dix millions d'argent prêté, dont cinq ne portaient aucun intérêt. Les militaires pauvres ou embarrassés avaient surtout recours à lui, et rarement les renvoya-t-il sans les obliger ! — Il montra même dans de certaines circonstances autant de fermeté que de noblesse d'âme, etc., etc, etc.

« La fille de Samuel Bernard, dit l'éditeur des mémoires de madame de Genlis, épousa le président Molé, et sa petite-fille le duc de Cossé-Brissac. »

32. — Mot célèbre que M. Lémontey a appellé *le coran de Louis XIV*.

33. — « Ce ne fut pas la seule fois qu'on vit le Roi aux expédiens pour subsister. On a vu souvent cette Majesté avoir recours à des particuliers ses sujets, pour qu'on lui prêtât quelqu'argent. Une fois la cour étant à Marly, on y vit Desmarets se présenter avec le fameux banquier Samuel Bernard, qu'il avait mandé pour dîner et travailler avec lui. Il était le plus riche traitant de l'Europe; il le savait bien et voulait des ménagemens proportionnés. Aussi les contrôleurs généraux, qui avaient souvent bien plus à faire de lui, que lui d'eux, le traitaient avec des égards et de grandes distinctions.

« Le Roi qui l'appercut dit à Desmarets qu'il était fort aise de le voir avec M. Bernard, et à ce dernier il dit : *M. Bernard, vous êtes homme à n'avoir jamais vu Marly, venez le voir à ma promenade; puis, quand je vous l'aurai montré je vous rendrai à Desmarets.* Bernard suivit, et pendant qu'elle dura, le Roi ne parla qu'à Bergheyck et à lui, et autant à l'un qu'à l'autre, les menant partout et leur montrant également son jardin, avec les grâces qu'il savait si bien employer quand il voulait combler.

« J'admirais et n'étais pas le seul, cette pros-

titution d'un Roi (*si avare de ses paroles*) à un homme de l'espèce de Bernard, et je ne fus pas long-temps sans en savoir la cause ; et je vis jusqu'où les plus grands Rois sont souvent réduits. Desmarets n'avait pas d'argent, et de plus il était sans ressource. Il avait été à Paris frapper à toutes les portes, mais on avait si souvent et si nettement manqué à toutes sortes d'engagements pris, et aux paroles les plus précises, qu'il ne trouva que des excuses, des portes fermées et des refus.

« Bernard, comme les autres, n'avait rien voulu avancer, car il lui était beaucoup dû : et en vain Desmarets lui représenta l'excès des besoins, et l'énormité des gains faits avec le Roi, il fut inébranlable. Voilà donc le Roi et les ministres bien embarrassés. Desmarets dit au Roi que, tout examiné, il n'y avait que Bernard qui put le tirer d'affaire ; mais qu'il fallait vaincre sa volonté et l'opiniâtreté insolente qu'il avait même montrée ; que c'était un homme plein de vanité, capable de donner sa bourse, si le Roi le flattait et le caressait lui-même à cet effet. Dans la nécessité pressante, le Roi y consentit, et pour tenter avec moins d'indécence et sans risques de refus, Desmarets proposa l'expédient que j'ai rapporté.

« Bernard en fut la dupe, il revint de la promenade si enchanté du Roi, qu'il dit qu'il aimait mieux risquer sa ruine, que de laisser le Roi dans l'embarras; et il fit avec enthousiasme l'éloge du Roi. Desmarets, qui en profita, en tira plus qu'il ne s'était proposé. » (*Saint-Simon*, *tome VI*, *pages* 136, 137 *et* 138.)

34. — « Le Roi ouvrit son cœur au prince de Marsillac, qui avait grande part dans sa confiance, et à qui il avait donné en moins d'un an pour plus de douze cent mille livres de charges. » (*Histoire amoureuse des Gaules*, *tome IV*, *page* 20.)

« 17 Janvier 1693. — Le Roi a donné 50,000 écus d'argent comptant à M. le duc de la Rochefoucauld (*qui est notre prince de Marsillac.*) pour lui aider à finir des affaires embarrassantes, grâce très-considérable en ce temps-ci, et que le Roi a accompagnée de beaucoup de marques d'amitié. » (*Dangeau.*)

« 14 Juillet 1703. — Le Roi a donné à M. de la Rochefoucauld (*c'est toujours le prince de Marsillac de cet ouvrage.*) un brevet de retenue de 300,000 livres sur ses charges, et M. de la Rocheguyon y a consenti, quoiqu'il en eût la survivance. » (*Dangeau.*)

« Note d'un anonyme : M. de la Rochefoucauld donnait tout à ses valets et ne se souciait point de ses enfans, qu'il traitait avec une dureté et une hauteur étrange. Le Roi lui avait payé deux fois ses dettes, et lui avait en outre donné des biens immenses. Mais c'était un gouffre. Ses enfans, aux dépens de qui était ce brevet de retenue, en gémirent avec leurs amis. Leur père était trop fort contre eux, pour oser souffler devant lui, et aussi pour aller au Roi, qui avait un foible extrême pour le père et une aversion pour eux, que rien n'avait pu effacer depuis l'histoire des lettres du prince de Conti. »

35. — Les ducs de Chevreuse, de Beauvillers, et de Mortemart avaient épousé les filles du

grand Colbert, cousines-germaines de Desmarets. Voici le portrait que Saint-Simon fait de ce contrôleur général :

« C'était un grand homme, très-bien fait, d'un visage et d'une physionomie agréables qui annonçaient la douceur et la sagesse, qui étaient les deux choses du monde qu'elles tenaient le moins. Son père était trésorier de France, à Soissons, qui était riche dans son état; fils d'un manant gros laboureur, d'auprès de Noyon, qui s'était enrichi dans l'abbaye d'Orcamp, dont il avait eu la ferme qu'il avait tenue bien des années, après avoir labouré dans son jeune temps. Son fils, trésorier de France, avait épousé une sœur de M. de Colbert, long-temps avant la fortune de ce ministre, qui depuis prit Desmarets, son neveu, dans ses bureaux et le fit après intendant des finances. (*Tome VI, page* 146.)

36. — « Jeudi 16 juin 1699. — A Versailles. Le Roi alla se promener dans ses jardins. Durant la promenade on vint à parler du jour où il campa à la cense d'Eurtebise, près de Valenciennes; il nous dit tout bas que c'était le jour de sa vie où l'on avait fait le plus de fautes; qu'il y rêvait quelquefois la nuit et se réveillait toujours en colère, parcequ'il avait manqué une occasion sûre de défaire les ennemis. Il en rejetta la principale faute sur un homme qu'il nous nomma, et ajouta même que c'était un homme insupportable en ces occasions-là comme partout ailleurs. » (*Dangeau.*)

« Mais revenons au Roi : Une autre faute qu'il a faite, dit Choisi, (*Tome I, page* 41.) encore plus grande que la première, c'est de n'avoir

pas attaqué le prince d'Orange sur la contrescarpe de Valenciennes lorsque ses troupes passaient l'Escaut et n'étaient qu'à demi passées. Le maréchal de Lorges ne demandait que six mille chevaux pour commencer la déroute des ennemis. Le Roi voulait donner, il avait pris ses armes à la tête de l'armée, qu'il avait lui-même rangée en bataille; mais le maréchal de Schomberg, gagné par M. de Louvois, qui n'aimait que les actions décisives, fit des raisonnemens si longs, qu'il laissa échapper le moment de la victoire, en donnant le temps au prince d'Orange de se fortifier sur la hauteur avec toute son armée. J'ai ouï dire à un ministre que le Roi se reprochait d'avoir eu de la foiblesse dans ces deux occasions.»

Et voici comme Saint-Simon, tome I, pages 10 à 13, raconte ce qui se passa à la cense d'Heurtebise :

« En 1676, le Roi retourna en Flandre, prit Condé, et Monsieur Bouchain. Les armées du Roi et du prince d'Orange s'approchèrent si près et si subitement, qu'elles se trouvèrent en présence et sans séparation, auprès de la cense d'Heurtebise. Il fut donc question de décider si on donnerait bataille, et de prendre son parti sur le champ. Monsieur n'avait pas encore joint Bouchain; mais le Roi était sans cela supérieur à l'armée ennemie. Les maréchaux de Schomberg, d'Humières, de la Feuillade, de Lorges, etc., s'assemblèrent à cheval autour du Roi avec quelques uns des plus distingués des officiers généraux et des principaux courtisans, pour tenir une espèce de conseil de guerre. Toute l'armée criait au combat, et tous les Maréchaux voyaient bien

ce qu'il y avait à faire ; mais la personne du Roi les embarrassait, et bien plus Louvois, qui conaissait son maître et qui cabalait depuis deux heures qu'on commençait d'appercevoir où les choses en pouvaient venir. Louvois pour intimider la compàgnie parla le premier en rapporteur, pour dissuader de donner la bataille. Le maréchal d'Humières son ami intime, et avec une grande dépendance ; le maréchal de Schomberg qui le ménageait fort, furent de son avis : le maréchal de la Feuillade hors de mesure avec Louvois, mais favori qui ne savait pas moins bien de quel avis il fallait être, après quelques propos douteux, il conclut comme eux. Monsieur de Lorges inflexible pour la vérité, touché de la gloire du Roi, sensible au bien de l'état, mal avec Louvois, comme le neveu favori de Turenne tué l'année précédente, et qui venait d'être fait maréchal de France malgré ce ministre et capitaine des gardes du corps, opina de toutes ses forces pour la bataille ; et il en déduisit tellement les raisons, que Louvois même et les généraux, demeuraient sans répartie. Le peu de ceux de moindre grade, qui en parlèrent après, osèrent encore moins déplaire à Louvois ; mais ne pouvant affaiblir les raisons du maréchal de Lorges, ils ne firent que balbutier. Le Roi, qui écoutait tout, prit encore les avis, ou plutôt les voix, sans faire répéter ce qui avait été dit par un chacun ; puis avec un petit mot de regret de se voir retenu par de si bonnes raisons, et du sacrifice qu'il faisait de ses désirs à ce qui était de l'avantage de l'état, tourna bride, et il ne fut plus question de bataille.

« Le lendemain, et c'est du maréchal de Lorges que je le tiens, et qui était la vérité même, et à qui je l'ai ouï conter plusieurs fois, non sans dépit, le lendemain, dis-je, il eut occasion d'envoyer un trompette aux ennemis qui se retiraient. Ils le gardèrent un jour ou deux dans leur armée. Le prince d'Orange le voulut voir, et le questionna fort sur ce qui avait empêché le Roi de l'attaquer, se trouvant plus fort, les deux armées en vue, si près l'une de l'autre, et en rase campagne sans rien entre deux. Après l'avoir fait causer devant tout le monde, avec un sourire malin il lui dit, pour montrer qu'il était averti et pour faire dépit au Roi, qu'il ne manquât pas de dire au maréchal de Lorges qu'il avait grande raison d'avoir voulu et si opiniâtrément soutenu la bataille; que jamais il ne l'avait manqué si belle, et que jamais il n'avait été si aise de se trouver hors de portée de la recevoir; qu'il était battu sans ressource et sans le pouvoir éviter, s'il avait été attaqué, ce dont il se mit en peu de mots à déduire les raisons.

« Le trompette glorieux d'avoir eu avec le prince d'Orange un si long et si curieux entretien, le débita, non seulement au maréchal de Lorges, mais au Roi, (qui à la chaude voulut le voir.) et de là aux maréchaux, aux généraux, et à qui le voulut entendre, et augmenta ainsi le dépit de l'armée, et en fit un grand à Louvois.

« Cette faute, et ce genre de faute, ne fit que trop d'impression sur les troupes, et excita partout de cruelles railleries parmi le monde et dans les cours étrangères. Le Roi ne demeura guère depuis à l'armée, quoiqu'on

ne fut qu'au mois de mai : il revint trouver sa maîtresse. L'année suivante, il retourna en Flandre, prit Cambrai et Monsieur fit le siège de Saint-Omer ; il fut au devant du prince d'Orange qui venait secourir la place, lui donna bataille près de Cassel, et remporta une victoire complette, prit tout de suite Saint-Omer, puis alla joindre le Roi. Ce contraste fut si sensible au monarque, que jamais depuis il ne donna d'armée à commander à Monsieur. Tout l'extérieur fut parfaitement gardé, mais dès ce moment la résolution fut prise et ensuite bien tenue. »

« Au commencement de cette même campagne, (*celle de* 1676.) dit le marquis de la Fare, (*page* 203.) le Roi perdit la plus belle occasion qu'il ait jamais eue de gagner une bataille. » Ici la Fare entre dans le détail de la disposition des deux armées comme a fait Saint-Simon et ajoute : « En cette situation tous ceux qui connaissent le pays ne doutaient point que les ennemis ne fussent perdus, et que cette journée ne finit glorieusement la guerre. Le maréchal de Lorges dit au Roi, qu'il s'engageait à les mettre en désordre avec la seule brigade des gardes du corps.... Le Roi depuis a témoigné du regret de n'avoir pas mieux profité de l'occasion que sa bonne fortune lui avait présentée ce jour-là, *quoiqu'il en ait manqué une autre guère moins belle, comme nous le dirons en son lieu.* » Il entend parler de la seconde retraite précipitée du Roi à l'ouverture de la campagne de 1693, dont il est question à la note 6 ci-dessus.

Gourville rapporte dans ses mémoires (*tome* 2, *page* 221.) une conversation qu'il eût avec

le prince d'Orange où il prit la liberté de lui dire : « Qu'il lui semblait qu'il s'était fort « hazardé de s'être mis, proche de Valenciennes, « à portée de donner une bataille au Roi qui « avait une armée plus forte que la sienne « et beaucoup plus aguerrie... » A quoi le prince répondit avec beaucoup de douceur : « Que tout cela pouvait être comme il le di- « sait : mais qu'il fallait considérer aussi que « n'ayant point d'expérience, ni personne avec « qui il pût apprendre l'art de la guerre, il « avait pensé qu'en risquant quelques batailles, « au hazard de les perdre, il pouvait se ren- « dre capable d'en gagner d'autres ; qu'il avait « souvent souhaité de donner une partie de « son bien pour pouvoir servir quelques cam- « pagnes sous M. le Prince. (*)

(*) « Je lui dis de suite, ajoute Gourville, que le bruit avait fort couru à Paris que S. A. avait la paix dans sa poche, quand Elle avait attaqué le poste de Saint-Denis. (*près Mons*, *le* 14 *août* 1678.) Il me répondit qu'Elle ne l'avait reçue que le lendemain ; qu'à la vérité Elle savait qu'elle était faite, mais qu'Elle avait crû que ce pouvait être une raison pour que M. de Luxembourg ne fut plus sur ses gardes, mais qu'au moins il prendrait une leçon, qui pourrait lui servir une autre fois, *et qu'il avait considéré que s'il perdait quelque monde*, *cela ne serait d'aucune conséquence*, *PUISQU'IL FALLAIT BIEN EN RÉFORMER.* »

Je n'ai pu m'empêcher de citer ce complément de la conversation de Gourville avec le prince d'Orange, qui explique d'une manière si étrange les motifs qu'eut ce prince d'attaquer Luxembourg en pleine paix !

Que dit Voltaire de cette même affaire? « On accusa le Roi au siège de Bouchain, dit-il, (*Siècle de Louis XIV, chapitre XII.*) d'avoir craint de combattre le prince d'Orange, qui vint se présenter devant lui avec cinquante mille hommes pour tenter de jetter du secours dans la place. On reprocha aussi au prince d'Orange d'avoir pu livrer bataille à Louis XIV et de ne l'avoir pas fait ; car tel est le sort des Rois et des généraux, qu'on les blâme toujours de ce qu'ils font et de ce qu'ils ne font pas. Mais ni lui, ni le prince d'Orange n'étaient blâmables. Le prince ne donna point la bataille quoiqu'il le voulut, parceque Monterey, gouverneur des Pays-Bas, qui était dans son armée, ne voulut point exposer son gouvernement au hazard d'un événement décisif, et la gloire demeura au Roi, parcequ'il fit ce qu'il voulut, et qu'il prit une ville en présence de l'ennemi. »

Ainsi Voltaire, qui passe sous silence la retraite précipitée du Roi, à l'ouverture de la campagne de 1693, (*Voir la note* 6.) déclare qu'il n'était point blâmable dans cette occasion-ci. A lui permis de prononcer ainsi : quant à nous, nous pensons qu'il eût été bon de ne pas négliger d'ajouter le gain d'une bataille à la prise d'une ville. D'ailleurs, nous venons de voir dans Choisi, dans la Fare, dans Gourville, et surtout dans les mémoires du courtisan Dangeau, témoin en cette occasion des discours du Roi, que S. M. blâmait elle-même, et avec amertune et colère, la faute, qu'Elle qualifiait telle, qu'on lui avait fait faire en cette grande circonstance. Le maréchal de Villars s'en exprime de même, et on vient de voir le prince d'Orange confessant et expliquant la faute à Gourville, et Voltaire connaissait

bien et Villars, et Gourville, et la Fare, et Choisi, et Dangeau; mais il affectait un grand mépris pour celui-ci, qui néanmoins fournit une multitude d'anecdotes précieuses que rien ne remplace ailleurs, et que l'histoire recueille avec soin; telle est incontestablement celle qui est relative au fait qui nous occupe, sur lequel elle jette une clarté merveilleuse. Voltaire persécuté éprouvait peut-être trop vivement le besoin de la protection de Louis XV, pour être l'historien exact et complet de Louis XIV.

« Voltaire, dit M. Lémontey, (*page* 451.) a le plus contribué à reverdir le laurier de Louis XIV. L'exposé qu'il a fait du règne de ce monarque est un chef-d'œuvre de grâce et de raison, rendu populaire par un talent inimitable. *Il serait parfait s'il était complet.* L'auteur y loue beaucoup, et toujours avec sens et mesure; mais on apperçoit bien, dans ce tableau, que des parties sont dissimulées et que d'autres ne sont pas approfondies. Voltaire se laissait trop éblouir par l'éclat littéraire pour être parfaitement juste. Il a traité un Roi qui avait fondé des académies, comme les moines traitaient jadis les princes qui dotaient les églises... »

Pour en finir sur ce sujet, je dirai que je préfère le silence absolu de Voltaire, sur le départ précipité du Roi en 1693, à son entreprise d'excuser le départ précipité du même prince en 1676.

37. — « Le caractère de Mme de Montespan, plus ambitieux que tendre, lui avait fait souvent regarder avec indifférence les infidélités du Roi; et comme elle agissait quelquefois par dépit, elle avait elle-même contribué à fortifier le

commencement du goût que le Roi avait pris pour la beauté de madame de Fontanges : j'ai ouï dire qu'elle l'avait fait venir chez elle, et qu'elle n'avait rien oublié pour la faire paraître plus belle aux yeux du Roi : elle y réussit et en fut fâchée ; mais la mort la délivra d'une rivale aussi dangereuse par sa beauté que peu redoutable par l'esprit. » (*Madame de Caylus*, *page* 61, *Paris* 1823.)

38. — « La Fontanges était une petite bête, mais elle avait un bon cœur, et était belle comme un ange : de la tête aux pieds, elle était entièrement rousse. » (*Duchesse d'Orléans*, *page* 53.)

« Elle était, dit l'abbé de Choisi, belle comme un ange, mais sotte comme un panier. »

« Sa beauté la soutint un temps ; mais son esprit n'y répondait en rien. » dit Saint-Simon. (*Tome II*, *page* 9.)

« Mademoiselle de Fontanges est d'une beauté *singulière*. Elle parait à la tribune comme une divinité. Madame de Montespan de l'autre côté, autre divinité. *La singulière* a donné pour 6000 pistoles d'étrennes. » (*Lettre de madame de Sévigné à sa fille*, *du* 10 *janvier* 1680.)

39. — « Le Roi avait déjà éprouvé la fidélité et l'attachement de M. de Marsillac, fils du duc de la Rochefoucauld ; il lui fit part de ses sentimens pour la belle Châteautiers et le chargea de lui offrir le rang qu'avait madame de Fontanges. On sut bientôt à la cour que M. de Marsillac avait consenti à se charger de cette négociation, et madame de Montmorenci, toujours mordante

à son ordinaire, plaignait à ce sujet Marsillac de tout l'embarras que devaient lui causer ses charges; *il est*, dit-elle, *gouverneur du Berry, grand maître de la garde-robe, grand veneur de France, et je ne jurerais pas qu'on n'érigeât pas encore en titre d'office la charge de grand confident, qu'il a remplie jusqu'ici avec tant de zèle!* » (*Amours de Louis XIV, tome V, page* 100.)

« Le Roi voulut que ce fut le prince de Marsillac qui lui ménageât les bonnes grâces de mademoiselle de Fontanges, à quoi le prince de Marsillac n'eut pas beaucoup de peine, n'étant venue à la cour que dans le dessein de plaire à S. M.... dès le moment que le prince de Marsillac lui eut parlé de la part du Roi, elle lui dit qu'elle recevait avec joye la déclaration qu'il venait de lui faire de sa part...... Le prince de Marsillac qui voulait réussir du premier coup dans son ambassade etc. » (*Amours des Gaules, tome IV, pages* 22 *à* 24.)

Ce n'est donc point gratuitement que j'ai donné un rôle si peu honorable au prince de Marsillac dans cette pièce. Ce rôle est conforme à l'histoire. Voici d'ailleurs d'autres renseignemens sur ce personnage.

« Le prince de Marsillac sort de chez moi, dit madame de Maintenon, dans une lettre à madame de Saint-Géran, en date du 19 avril 1679. C'est une chose incroyable que l'empressement de cet homme à me rendre service; je ne sais quel dessein ses artifices couvrent. Je reçois aussi froidement le père que le fils. On leur impute des choses horribles, à l'un des conseils et à l'autre des démarches. »

« Le chevalier de Grammont... appellait les

amans de madame d'Olonne les *philistins*, et disait que le prince de Marsillac, à cause qu'il avait peu d'esprit, les avait tous défaits avec une mâchoire d'âne. » (*Amours des Gaules*, *tome I*, *page* 64.)

C'est sans doute ce qui a produit le couplet suivant du fameux cantique de Bussy, dont le seul couplet relatif à Deodatus, fut le véritable motif de la longue disgrâce de son auteur :

Quand Marsillac au monde vint,
Pour défaire les philistins
Mâchoire d'âne il apporta... Alleluia !

40. — « Le Roi ne voulait point rompre encore avec la Marquise ; il lui offrit pour l'apaiser de la faire duchesse ; elle refusa avec dédain et lui dit : *Sire*, *reservez cette faveur pour Fontanges*, *elle a ainsi que l'avait eu mademoiselle de la Valière*, *besoin d'un titre pour approcher de V. M. Mais moi*, *je suis née d'un sang qui me mettrait dans le cas d'aspirer aux plus grands honneurs*, *quand même je n'aurais pas eu le bonheur de vous plaire* ! — Cette réponse hautaine, loin de déplaire au royal amant, réchauffa sa passion. » (*Amours de Louis XIV*, *tome IV*, *page* 145.)

Nous avons vu à la note 12, que Madame de Montespan passait nettement devant les duchesses ; cela fait comprendre qu'elle ne mettait pas un grand prix à le devenir.

Je ne sais où Boissi a puisé l'anecdote dont il s'agit, qui, au reste, a tout-à-fait le caractère de la vérité ; voici en effet ce que Madame de Caylus dit de la hauteur de la maison de Mortemart : (*pages* 96 *et* 97.) « Madame de Thianges (sœur de madame de Montespan.) était folle sur deux chapitres, celui de sa personne et ce-

lui de sa naissance.... Il y aurait des contes à faire à l'infini sur les deux points de sa folie ; mais il suffit de dire, pour celle de sa maison, qu'elle n'en admettait que deux en France, la sienne et celle de la Rochefoucauld.... (*en faveur des fréquentes alliances que la maison de la Rochefoufoucauld avait eues avec la maison de Rochechouart.*) et que si elle ne disputait pas au Roi l'illustration, elle lui disputait quelquefois l'ancienneté parlant à lui-même. Quant à la personne, elle se regardait comme un chef-d'œuvre de la nature, non tant pour la beauté extérieure, que pour la délicatesse des organes qui composaient sa machine ; et pour réunir les deux objets de sa folie : elle s'imaginait que sa beauté et la perfection de son tempérament procédaient de la différence que la naissance avait mise entre elle et le commun des hommes. »

Ah ! parlez-moi de cela, car du moins les prétentions de haute naissance, ainsi considérées, ont un objet réel ! ce n'est plus une affaire de pure vanité ; il s'agit d'être mieux fait, d'avoir plus de facultés de corps et d'esprit que la vile bourgeoisie et même que la risible petite noblesse, qui, quelquefois aussi, s'ingèrent l'une et l'autre d'avoir la prétention de produire des femmes bien faites et des hommes intelligens !... Ah ! bourgeois que vous êtes ! vous ignorez donc qu'il n'y a que deux maisons en France qui ayent ce droit ?..

Au reste, on peut voir aux notes 34 et 39 ci-dessus, un échantillon des perfections du prince de Marsillac, fils du duc de la Rochefoucauld, (*l'auteur des maximes.*) et par conséquent un peu plus noble encore que M. son père.

La prétention de madame de Thianges, qui

nous parait assez extraordinaire actuellement, n'aurait pas dû paraître telle à madame de Caylus qui vivait au milieu d'un monde où de telles idées étaient assez familières, comme on va le voir :

« 27 Septembre 1693. — Le prince Philippe est mort ce matin à Paris, dit Dangeau : il avait trois abbayes considérables : Corbie, Saint-Médard de Soissons, et Notre-Dame du Jar, que le cardinal Mazarin lui avait laissées en mourant. »

« *Note d'un anonyme* : Ce prince, grand escroc et grand débauché, mourut fort promptement. on moralisait là-dessus en présence de la maréchale de la Melleraye, avec grand doute de son salut. « *Je vous assure*, dit la maréchale fort sérieuse- « ment, *qu'à des gens de cette qualité-là, Dieu* « *y regarde à deux fois pour les damner.* » On peut juger par-là quelles idées la vanité avait données à cette femme, qui d'ailleurs avait beaucoup d'esprit. »

Mais qu'est-ce que tout cela en comparaison des idées de Louis XIV, qui selon M. Lémontey ; « était dans l'opinion de sa propre divinité, soit comme Roi, soit comme individu ? Je n'entend point, ajoute-t-il, parler d'une métaphore religieuse, ou d'une hyperbole des langues orientales, mais d'une croyance naïve, précise, et dont il a lui-même écrit le symbole. Il se regarde comme un lieutenant que Dieu s'est donné sur la terre, et voit un génie qui le guide dans ses expéditions ; il pense que le ciel accorde aux Rois les lumières dont ils ont besoin, et un discernement surnaturel refusé aux autres hommes. Il méprise d'autant plus un prince de ne pas se décider pas ses inspirations, que c'est lui qui éclaire ses ministres au lieu

d'en être éclairé; enfin, il est si pénétré de son essence suprême, qu'il tient pour assuré que nul mortel n'osera le tromper sur des faits supposés, et que la cause unique de ses revers est dans la complaisance qu'il a eue quelquefois de renoncer à sa propre infaillibilité pour écouter un avis étranger...

« Voici les textes de chacun des articles de ce *crédo* de Louis XIV :

« Exerçant ici bas une fonction toute divine, « nous devons tâcher de paraître incapable des « agitations qui pourraient la ravaler. » (*Instructions pour le Dauphin, tome II, page* 35 *des œuvres de Louis XIV.*)

« J'ai marché droit à Lille, avec cet heureux « génie qui ne m'a jamais encore manqué. » (*Conversation devant Lille, tome II, page* 431.)

« Décidez : Dieu qui vous a fait Roi, vous « donnera les lumières qui vous sont nécessai-« res. » (*Article* 33 *de l'instruction au duc d'Anjou.*)

« Il est sans doute de certaines fonctions où, « tenant, pour ainsi dire, la place de Dieu, « nous semblons être participants de sa con-« naissance, aussi bien que de son autorité, « comme, par exemple, en ce qui regarde le « discernement des esprits, le partage des em-« plois, et la distribution des grâces. » (*Instructions pour le Dauphin, tome II, page* 283.)

« Dans la place qui vous attend après moi, « vous ne pouvez plus, sans honte, être conduit « par d'autres lumières. » (*Idem, page* 81.)

« Ce ne sont pas les bons conseillers qui

« donnent la prudence au prince, c'est la pru-
« dence du prince qui seule forme des bons « ministres, et produit tous les bons conseils « qui lui sont donnés. » (*Idem*, *page* 117.)

« Expliquez à la princesse des Ursins, que « je décide de toutes choses par moi-même, « et que personne n'oserait me supposer des « faits contraires à la vérité. » (*Lettre de Louis XIV à M. de Chateauneuf*, *du* 10 *juillet* 1704, *tome VI*, *page* 156.)

« Les fautes que j'ai faites, et qui m'ont « donné des peines infinies, ont été par com-« plaisance et pour me laisser aller trop nonchalam-« ment aux avis des autres. » (*Réflexions sur le métier de Roi*, *tome* 11, *page* 456.)

Au reste, il n'est pas surprenant que Louis XIV ait eu de telles idées ; elles lui étaient données par Bossuet ; ce prélat établit : (*politique tirée de l'écriture Sainte*.) « que les princes agissent « comme ministres de Dieu, *et ses lieutenants* « *sur la terre*... que le trône royal n'est pas le « trône d'un homme, mais le trône de Dieu « même... que les princes sont des Dieux et « participent en quelque façon à l'indépendance « divine... »

« On dirait que le ciel est soumis à sa loi,
« Et que Dieu l'a pétri d'autre limon que moi. »

Boileau, *satire* 5.

41. — Le Roi, toujours avide de combats et de gloire, partit dès le mois de février, et suivant l'usage, les dames suivirent S. M. qui les fit rester à Tournai, pendant qu'il allait mettre le siège devant Maëstricht. La Reine vit madame de Montespan passer en calèche à six

chevaux avec quatre gardes du corps pour aller joindre le Roi. — Cette princesse en eût un si violent chagrin qu'elle en tomba malade. » (*Amours de Louis XIV*, *tome IV*, *page* 65.)

La duchesse d'Orléans s'exprime ainsi au sujet des gardes du corps placés près de madame de Montespan : (*page* 61.) « Il est vrai qu'il y a eu des gardes du corps chez madame de Montespan ; cela était raisonnable, car le Roi était jour et nuit dans son appartement... quand elle sortait en voiture, on lui donnait aussi des gardes, de peur que son mari ne lui fit un affront, car il l'en a toujours menacée. »

« Quand madame de Montespan allait seule, elle avait quatre gardes du corps aux portières de son carosse. » (*Voltaire*, *Siècle de Louis XIV*, *chapitre XXVI*.)

« Madame de Montespan partit jeudi de Moulins, dans un bateau peint et doré, meublé de damas rouge, que lui avait fait préparer M. l'intendant, avec mille chiffres, mille banderoles de France et de Navarre. Jamais il n'y eût rien de plus galant; cette dépense va à plus de mille écus; mais il en fut payé comptant par la lettre que la belle écrivit au Roi ; elle n'y parlait, à ce qu'elle disait, que de cette magnificence. » (*Lettre de madame de Sévigné à sa fille*, *du* 8 *juin* 1676.)

42. — On peut voir fort au long, dans le tome 6 des mémoires de Saint-Simon, pages 146 à 150, comment Desmarets s'était rapidement enrichi et fut ignominieusement chassé de la place d'intendant des finances qu'il occupait à la mort de son oncle le grand Colbert,

qui de son lit de mort écrivit au Roi contre son neveu, en le priant de l'ôter des finances. Il était accusé d'avoir énormément gagné sur la fabrication des pièces de trois sous et demi : ce fut Chamillard qui, plus tard, obtint à grand peine de l'employer, pour tirer parti de ses connaissances du détail de certaines affaires ; il rentra de la sorte dans l'administration des finances, et devint contrôleur général. — Au demeurant, c'était un homme de mérite et de ressource, au dire du duc de Saint-Simon lui-même. Le marquis de Louville (*page 50 de ses mémoires.*) disait que le plus grand service que le Roi de France eût pu rendre au Roi d'Espagne, Philippe V, eût été de lui prêter M. Desmarets pour rétablir ses finances.

43. — « Les maux de cœur de mademoiselle de Fontanges continuant, elle déclara qu'elle était grosse, ce qui obligea le Roi à lui donner le titre de duchesse, comme il avait fait à la Valière, et à lui faire une maison.

« Il lui donna cent mille écus par mois ; mais comme cette demoiselle... était généreuse jusqu'à la prodigalité, il fut obligé aussi de lui donner un homme pour retenir cette humeur libérale, et pour prendre garde qu'elle pût subsister avec cent mille écus par mois qu'il lui donnait. Ce surintendant fut le duc de Noailles, dont on fut extrêmement surpris, sa dévotion semblant incompatible avec un emploi qui le faisait entrer dans beaucoup de détails dont il aurait pu se passer honnêtement. Mais comme chacun s'était mis sur le pied de songer en premier lieu à sa fortune, et ensuite à Dieu, ce duc, bien loin de refuser cet emploi, remercia

le Roi de le lui avoir donné préférablement à beaucoup d'autres, qui le briguaient aussi bien que lui. Aussi il partagea son temps entre ce prince et sa maîtresse, qui fut alors appellée *Madame*; et quand il en avait de reste, il le donnait à Dieu. » (*Amours des Gaules*, *tome IV*, *pages* 91 *et* 92.)

« ... Le Roi fit apporter chez madame de Fontanges des corbeilles pleines de tout ce qu'on peut imaginer de plus recherché et de plus grand prix, en étoffes d'or et d'argent, mousseline des Indes en dentelles, pour l'enfant qui allait naître. — Le hochet seul coûtait deux cent mille livres; l'artiste s'était surpassé dans ce bijou : c'était un thyrse d'or, dont les feuilles étaient d'émeraudes, les grappes de raisin de rubis, qu'on avait percés pour y faire entrer de petits diamants taillés à facettes, ce qui donnait tout à la fois un son fort gai et un éclat éblouissant. Cette layette qui surpassait en magnificence celles qu'on avait vues jusqu'alors, enchanta la belle Fontanges. Elle employa plusieurs jours à l'examiner. » (*Amours de Louis XIV*, *tome IV*, *pages* 199 *et* 200.)

« Je ne crois pas que les visites à ce carosse gris, (celui de madame de Fontanges) ayent été publiques. On reçut en montant dans ce carosse 10,000 louis et un service de campagne de vermeil doré. La libéralité est excessive, et on répand comme on reçoit. » (*Lettre de madame de Sévigné à sa fille*, *du* 1er *mars* 1680.)

« Ce petit Molac épouse la sœur de la duchesse de Fontanges; le Roi lui donne la valeur de plus de 400,000 livres. » (*Idem*, *du* 5 *juin* 1680.)

« Que savons-nous encore ce qui se passe dans

cette place, la plus belle de l'univers. Celle de Danaé (Fontanges.) est une autre merveille : il est vrai que la pluie d'or est fort abondante : nulle de ses sœurs n'approche de sa beauté, mais les établissemens n'en seront pas médiocres. » (*Idem, du* 30 *juin* 1680.)

44. — « Louis s'ennuyait, il se mit à jouer, et on assure que la nuit du lundi au mardi gras, le Roi et madame de Montespan perdirent sur leurs paroles 400,000 pistoles. » (C'est à peu près 8 millions de francs à compter comme à présent.)

« ... Les propos que cela occasionna donnèrent beaucoup d'humeur au Roi. Il profita du saint temps de carême pour payer 30,000 pistoles qu'il devait aux joueurs, et fit défendre la bassette. » (*Amours de Louis XIV, tome IV, pages* 212 *et* 213.)

« La Reine perdit la messe l'autre jour, et 20 mille écus avant midi. Le Roi lui dit : Madame, supputons un peu combien c'est par an. » (*Lettre de madame de Sévigné à sa fille, du* 24 *novembre* 1675.)

« 19 Mai 1700. — » Madame la duchesse de Bourgogne devait 10 ou 12,000 pistoles du jeu, qu'elle se trouvait hors d'état de pouvoir payer présentement. Elle écrivit ces jours passés à madame de Maintenon pour lui conter l'embarras dans lequel elle se trouve : madame de Maintenon montra cette lettre au Roi, et S. M. prit en même temps le parti de faire payer aussi toutes les dettes du jeu de madame la duchesse. » (*Dangeau.*)

« Pour revenir à la bassette, c'est une chose qui ne se peut représenter. On y perd fort bien

cent mille pistoles en un soir. Pour moi je trouve que passé ce qui se peut jouer d'argent comptant, le reste est dans les idées, et se joue au racquit, comme font les petits enfants. Le Roi parait fâché de ces excès. » (*Lettre de madame de Sévigné à sa fille*, *du* 18 *décembre* 1678.)

45. — « Il y a présentement une nouvelle qui fait l'unique entretien de Paris. Le Roi a commandé à M. S... de se défaire de sa charge et tout de suite de sortir de Paris. Savez-vous pourquoi? pour avoir trompé au jeu et avoir gagné cinq cent mille écus (3 millions d'à présent.) avec des cartes ajustées. Le cartier fut interrogé par le Roi lui-même : il nia d'abord; enfin sur le pardon que S. M. lui promit il avoua qu'il faisait ce métier depuis long-temps : on dit même que cela se répandra plus loin, car il y a plusieurs maisons où il fournissait de ces bonnes cartes rangées. Le Roi a eu beaucoup de peine à se résoudre à déshonorer un homme de la qualité de S... mais comme depuis deux mois tous ceux qui jouaient avec lui étaient ruinés, S. M. a cru qu'il y allait de sa conscience à faire éclater cette friponnerie. S... savait si bien le jeu des autres, que toujours il faisait va tout sur la dame de pique, par ce que tous les piques étaient dans les autres jeux. Le Roi perdait toujours à trente-un de trèfle, et disait : le trèfle ne gagne point contre le pique en ce pays-ci. S... avait donné trente pistoles aux valets de chambre de madame de la Vallière pour faire jetter dans la rivière toutes les cartes qu'ils avaient, sous prétexte qu'elles n'étaient point bonnes, et avait introduit son cartier. Celui qui le conduisait dans cette belle vie, s'ap-

pelle Pradier, et s'est éclipsé. S... aurait dû, s'il avait été innocent, se mettre en prison et demander qu'on lui fit son procès; mais il n'a pas pris ce chemin, et a trouvé celui de Languedoc plus sûr : bien des gens lui conseillaient celui de la trappe, après un malheur comme celui-là. » (*Lettre* 76 *de madame de Sévigné à sa fille.*)

46. — « Vous connaissez Langlée; il est fier et familier au possible : il jouait l'autre jour au brelan avec M. le comte de Grammont, qui lui dit, sur quelques mots un peu libres : M. de Langlée, gardez ces familiarités-là pour quand vous jouerez avec le Roi. (*Lettre de madame de Sévigné à sa fille*, *du* 5 *janvier* 1672.)

« Une autre fois le comte de Grammont dit à Langlée : *vous croyez parler au Roi!* » (*Idem*, *du* 17 *décembre* 1680.)

« 10 Novembre 1686. Le Roi régla un grand jeu de reversi pour les jours d'appartement à Versailles; il tiendra un jeu; Monseigneur et Monsieur en tiendront chacun un aussi; et S. M. nous a nommés, Langlée et moi, pour tenir les deux autres. » (*Dangeau.*)

« Langlée donna hier un souper à monsieur et à madame de Chartres; madame la princesse, madame la duchesse, qui était la reine de la fête; madame de Montespan, une infinité d'autres dames, dont madame la maréchale et madame la duchesse de Villeroi : monsieur le duc et tous les princes qui sont ici, s'y trouvèrent » (*Madame de Coulanges à madame de Sévigné*, *du* 13 *mai* 1695.)

« J'admire madame de Langlée d'être en pro.

vence sans être dans sa famille. Il me parait que vous n'êtes point contente du dîner que vous lui avez donné; elle est d'une délicatesse qu'il ne faut point entreprendre de satisfaire. » (*Lettre de madame de Sévigné à sa fille*, *du* 19 *janvier* 1689.)

« Langlée dont il a été parlé dans plusieurs lettres de madame de Sévigné, (dit l'éditeur de ces lettres.) avait fait une grande fortune au jeu. C'était un homme d'une naissance obscure que l'intrigue et le gros jeu avaient introduit à la cour. Il était très-fastueux et très-vain. Sous le nom de Périandre, la Bruyère le peint tel qu'on voit ici sa femme, rougissant d'une famille obscure. »

L'admission de Langlée à la cour, le rang qu'il tenait, ont autorisé M. Lémontey à s'exprimer ainsi :

« ... Alors la profession, j'ai presque dit *la dignité de gros joueur*, menait promptement à la considération, aux préférences, aux honneurs, aux privautés de toute espèce... les femmes ajoute-t il, sûrent mettre d'accord les scrupules et l'avarice, quand la période dévote eût commencé. Les joueuses en se quittant prononçaient une formule par laquelle on se faisait un don réciproque de ce qui aurait pu dans la partie ne pas être légitimement gagné. Cet art de frauder Dieu, pratiqué par tant de pieuses harpies, jusque dans les cabinets de madame de Maintenon, m'a paru le trait le plus caractéristique de ce bel âge d'hypocrisie. (*Monarchie de Louis XIV*, *pages* 437 *et* 438.)

« Personne, dit Saint-Simon, n'était plus au goût du Roi que le duc de C*****, et n'avait

usurpé plus d'autorité dans le monde. Il était très-splendide en tout, grand joueur, et ne s'y piquait pas d'une fidélité bien exacte. Plusieurs grands seigneurs en usaient de même et on en riait. »

Les trois anecdotes suivantes, que me fournit Dangeau, suffiront, après les notes 44 et 45 ci-dessus, pour completter l'idée qu'on doit avoir de l'importance qu'avait le jeu à la cour, et des soins et des égards qui s'y rattachaient de la part du Roi lui-même.

« 11 Janvier 1690. — Le Roi a dit à M. de Chevreuse et à M. de Charost, qui lui avaient demandé pour venir à Marly, que ce voyage-ci il n'y voulait mener que des joueurs. »

« 25 Janvier 1697. — Le Roi n'a point voulu amener ce voyage-ci les gros joueurs à Marly, afin que Monseigneur, qui est à Paris, put les avoir. »

« 6 Octobre 1699. — Tous les gros joueurs sont allés à Montargis pour jouer avec Monseigneur et Monsieur. »

47. — « *M. de Langlée* a donné à madame de Montespan une robe d'or sur or, rebrodé d'or, rebordée d'or, et par dessus un or frisé rebroché d'un or mêlé avec un certain or qui fait la plus divine étoffe qui ait jamais été imaginée. Ce sont les fées qui ont fait cet ouvrage en secret; âme vivante n'en avait connaissance: on voulut la donner aussi mystérieusement qu'elle avait été fabriquée. Le tailleur de madame de Montespan lui apporta l'habit qu'elle lui avait ordonné, il en avait fait le corps sur des mesures ridicules : voilà des cris et des gronderies

comme vous pouvez le penser; le tailleur dit en tremblant : « Madame comme le « temps presse, voyez si cet autre habit, « que voilà, ne pourrait point vous accom« moder faute d'autre. » On découvrit l'habit, ah! la belle chose? ah! quelle étoffe! vient-elle du ciel? il n'y en a pas de pareille sur la terre. On essaie le corps, il est à peindre. Le Roi arrive, le tailleur dit : Madame, il est fait pour vous. On comprend que c'est une galanterie; mais qui peut l'avoir faite? C'est Langlée, dit le Roi. C'est Langlée assurément dit madame de Montespan, personne que lui ne peut avoir inventé une telle magnificence; c'est Langlée, c'est Langlée; les échos en demeurent d'accord, et disent c'est Langlée; et moi, ma fille, je vous dis, pour être à la mode : c'est Langlée. » (*Lettre de madame de Sévigné à sa fille*, *du* 6 *novembre* 1676.)

« Dangeau a voulu faire des présens, aussi bien que Langlée : il a commencé la ménagerie de Clagny; il a ramassé pour deux mille écus de tourterelles les plus passionnées, de toutes les truyes les plus grosses, de toutes les vaches les plus pleines, de tous les moutons les plus frisés, de tous les oisons les plus oisons, et fit passer en revue tout cet équipage, comme celui de Jacob, que vous avez dans votre cabinet de Grignan. » (*Lettre de madame de Sévigné à sa fille*, *du* 18 *novembre* 1776.)

Le courtisan plébéien me parait avoir eu plus de goût, plus d'élégance, plus de délicatesse que le courtisan gentilhomme, réputé cependant parmi les plus habiles, et surtout parmi ceux

qui ont obtenu le plus de succès et le plus de faveurs. Au reste *ce n'est pas un grand*, disait la Bruyère, en parlant de lui, *mais il est d'après un grand.*

48. — Je confesse que je suis en défaut cette fois, pour indiquer dans quel auteur j'ai puisé tous les renseignemens relatifs à la distribution des six millions de Samuel Bernard. J'avoue même que j'ignore si l'emprut qui lui fut fait, en cette occasion, était de cette somme; il était peut-être du double. Mais quoique je ne puisse, sous le rapport de la somme, ni sous celui de son emploi, justifier le titre *d'historique* que j'ai donné à ma pièce, je me suis figuré que peut-être j'obtiendrais de la complaisance de quelques-uns de mes lecteurs de se prêter à cette fiction, et que même ils ne la trouveraient pas tellement extraordinaire, pas tellement hors des vraisemblances et des habitudes des courtisans et des magnificences royales, qu'ils ne consentissent à l'admettre au niveau des événemens historiques, sans que leur esprit s'en révoltât. Les notes n[os] 12, 26, 27, 28, 29, 30, 34 et 43 ci-dessus, indiquent d'ailleurs suffisamment qu'elles étaient les prodigalités du Roi pour ses maîtresses et ses favoris, et je puis produire de nouvelles preuves que loin d'exagérer dans la fiction de l'emploi des six millions, je n'ai à craindre que le reproche d'avoir été trop mesquin :

» M. de Colbert, dit madame de Caylus, (*page* 152.) maria sa troisième fille avec le duc de Mortemart, neveu de madame de Montespan. Ce mariage coûte au Roi quatorze cent mille livres; 800,000 pour les dettes de la maison de Mor-

tenart, et 600,000 pour la dot de Mademoiselle Colbert. »

La marc d'argent ne valait alors qu'environ 26 francs, sa valeur est du double maintenant, par conséquent 1,400,000 livres d'alors représentent 2,800,000 francs de l'époque actuelle.

« J'établis ma nièce, écrit madame de Maintenon à Madame de Saint-Géran, en date du 4 mars 1698, il en coûte à mon frère 100,000 francs, à moi ma terre, au Roi 800,000 livres. » (1,600,000 francs d'à présent.)

« 11 Octobre 1699. — Le Roi qui est très-content du maréchal de Villeroi lui a accordé une gratification de 300,000 livres à prendre, 50,000 livres par an, durant 6 ans, sur les octrois de la ville de Lyon, et la ville consent à les payer sans que cela diminue en rien les droits du Roi. » (*Dangeau.*)

49. — « Non seulement le Roi était sensible à la présence continuelle de ce qu'il y avait de distingué, mais il l'était aussi aux étages inférieurs. Il regardait à droite et à gauche à son lever et à son coucher, à ses repas, en passant dans les appartemens, dans les jardins de Versailles, où seulement les courtisans avaient la liberté de le suivre; il voyait et remarquait tout le monde : aucun ne lui échappait, jusqu'à ceux qui n'espéraient pas en être vus. Il distinguait très-bien en lui-même les absences de ceux qui étaient à la cour; celles des passagers qui venaient plus ou moins souvent; les causes générales ou particulières de ces absences, il les combinait et ne perdait pas la plus légère occasion d'agir à leur égard en conséquence.

« C'était un démérite aux uns et à tout ce

qu'il y avait de distingué, de ne pas faire de la cour son séjour ordinaire, aux autres d'y venir rarement, *et une disgrâce sûre pour qui n'y venait jamais*. Quand il s'agissait de quelque chose pour eux : *je ne les connais point*, répondait-il fièrement ; *c'est un homme que je ne vois jamais ! et ces arrêts-là étaient irrévocables*. C'était un autre crime de ne point aller à Fontainebleau qu'il regardait comme Versailles, et pour certaines gens de ne point demander pour Marly, les uns toujours, les autres souvent, quoique sans dessein de les y mener les uns toujours, les autres souvent. Mais si on était sur le pied d'y aller toujours, il fallait une excuse valable pour s'en dispenser, hommes et femmes de même. Surtout il ne pouvait souffrir les gens qui se plaisaient à Paris. Il supportait assez aisément ceux qui aimaient leur campagne, encore y fallait-il être mesuré ou avoir pris ses précautions ; et avant d'y aller, passer à la cour un temps plus long : cela ne se bornait pas aux personnes en charge ou familières, ou bien traitées, ni à celles que leur âge ou leur représentation marquaient plus que les autres ; la destination seule suffisait dans les gens habitués à la cour, et cela allait jusqu'au point que le Roi eût l'attention, dans un voyage que je fis à Rouen pour un procès, tout jeune que j'étais, de m'y faire écrire de sa part et par Pontchartrain pour en savoir la cause. » (*Saint-Simon, tome I, pages* 106 *à* 108.)

« 19 Décembre 1693. — M. de Fieubet sortit ces jours passés de sa retraite pour venir voir le Roi qui le reçut fort bien, et le fit souvenir qu'il lui avait promis que tous les ans il le viendrait voir une fois. Il garde toujours sa place dans le conseil. » (*Dangeau.*)

« *Note d'un anonyme.* Le Roi était fort attaché à voir sa cour grosse, même des gens dont il se souciait le moins. C'était un démérite sûr de n'y être que peu et rarement. Il était vraiment piqué contre ceux qui étaient connus de lui, qui se retiraient par dévotion, et quittaient le monde, et ne le voyaient plus. Il en parlait toujours avec amertume, et cherchait occasion de le leur faire sentir ; tellement qu'il fallait, au moins une fois l'année, s'aller présenter devant lui. C'était acheter à coup sûr non seulement repos, mais considération qu'il prenait plaisir à témoigner. »

« 10 Juin 1704. — L'académie élut hier M. le le marquis, de Tréville, M. l'abbé de Clairembaut, qui en est chancelier, vint le soir en rendre compte au Roi, et lui demander son agrément. Le Roi répondit que cette place ne convenait point à un homme aussi retiré que M. de Tréville, et qu'ainsi il fallait que l'académie procédât au choix d'un autre sujet. » (*Dangeau*,)

« *Note d'un anonyme.* ... M. de Tréville était un gentilhomme de Béarn qui avait beaucoup d'esprit et de lecture... Il débuta fort bien dans le monde et à la cour... il se dégouta de la guerre, pour se jetter dans une grande dévotion. Celle du fameux Port-Royal était celle des gens d'esprit. Il tourna la sienne de ce côté-là... l'abandon de la cour, auquel il joignait souvent la satire, lui attira ce refus du Roi pour l'académie... cette satire et Port Royal étaient chacun plus qu'il ne fallait pour se plonger dans la disgrâce. Mais ce qui seul y aurait suffi, c'était la profession de ne jamais voir le Roi. Cela seul était un crime, non de lèse-

majesté, mais ce qui était pis, de lèse personne de Louis XIV. »

« 50. — Louis XIV ayant demandé au maréchal de Catinat pourquoi on ne le voyait jamais à Marly et si quelque affaire l'en empêchait : *aucune*, répondit-il, *mais la cour est très-nombreuse et j'en use ainsi pour laisser aux autres la liberté de vous faire leur cour.* » (*Nouveau dictionnaire historique.*)

« Notre Maréchal (Catinat)... est le plus aimable homme du monde ; nous ne passons pas un jour sans le voir, je le trouve au bout d'une de nos allées ; il y est sans épée ; il ne croit pas en avoir jamais porté : il voit le Roi tous les quinze jours et puis revient dans sa solitude (à Saint-Germain.) avec un goût qui parait naturel. » (*Lettre de madame de Coulanges à madame de Grignan, le* 25 *septembre* 1703.)

« Je compte m'aller établir dans ma solitude vers les premiers jours de mai ; j'y verrai le maréchal de Catinat qui se trouve toujours à Saint-Gratien pour y recevoir le premier rossignol. » (*Idem, du* 3 *mars* 1704.)

Il ne sera peut-être pas hors de propos de placer ici un petit portrait de Catinat tracé par le duc de Saint-Simon. Il aura le double mérite de faire connaître ce véritable sage et l'opinion qu'il avait conçue de la situation des affaires à l'époque qui nous occupe :

« J'ai si souvent parlé du maréchal de Catinat, dit Saint-Simon, (*Tome IX, pages* 62 *et* 63.) de sa vertu, de sa sagesse, de sa modestie, de son désintéressement, de la supériorité de

ses sentimens, de ses grandes parties de capitaine, qu'il ne me reste plus à parler que de sa mort à un âge très-avancé, (en 1712) sans avoir été marié, ni avoir acquis aucune richesse dans sa petite maison de Saint-Gratien près Saint-Denis, où il s'était retiré, d'où il ne sortait plus depuis quelques années, et où il ne voulait presque plus voir personne. Il y rappella, par sa simplicité, par sa frugalité, le mépris du monde, la paix de son âme et l'uniformité de sa conduite, le souvenir de ces grands hommes, qui après les triomphes les mieux mérités, retournaient tranquillement à leur charrue, toujours amoureux de leur patrie, et peu sensibles à l'ingratitude de Rome. Catinat mit sa philosophie à profit par une grande piété : il avait de l'esprit, un grand sens, une réflexion mûre. Il n'oublia jamais le peu qu'il était ; ses habits, équipages, meubles, maison, tout était de la dernière simplicité : son air l'était aussi et son maintien. Il était grand, brun, maigre : d'un air pensif et assez lent ; de beaux yeux fort spirituels. Il déplorait les fautes signalées qu'il voyait se succéder ; l'extinction de toute émulation, le luxe, le vide, l'ignorance, la confusion des états, et l'inquisition mise à la place de la police. Il voyait tous les signes de destruction, et il disait qu'il n'y avait qu'un comble affreux et dangereux du désordre, qui put enfin rappeler l'ordre dans ce royaume. »

51. « — L'impossibilité trop bassement éprouvée d'obtenir la paix, et l'épuisement où était le royaume, avaient jetté autrefois le Roi dans les plus cruelles angoisses, et Desmarets dans

le plus funeste embarras. Les papiers de toutes les espèces, dont le commerce se trouvait inondé, et qui tous avaient perdu plus ou moins de crédit, faisaient un chaos dont on n'apperçevait point le remède. Billets d'état, billets de monnoye, billets de receveurs généraux, billets sur les tailles, billets d'ustensiles, étaient la ruine des particuliers, que le Roi forçait de les prendre en payement de ce qu'il devait, qui perdaient moitié, deux tiers et plus, et avec le Roi comme avec les autres. Ces escomptes enrichissaient les gens d'argent et de finances aux dépens du public, et la circulation de l'argent ne se faisait plus, par ce que l'espèce manquait, par ce que le Roi ne payait plus personne et qu'il tirait toujours, et que ce qu'il y avait d'espèces hors de ses mains était bien enfermé dans les coffres des partisans.

« La capitation doublée et triplée à la volonté arbitraire des intendans des provinces, les marchandises et les denrées de toute espèce imposées en droits au quadruple de leur valeur, taxes d'aisés et autres de toute nature, et sur toutes sortes de choses; tout cela écrasait nobles et roturiers, seigneurs, et gens d'église, sans que ce qui en revenait au Roi put suffire. Il tirait le sang de ses sujets sans distinction, il en exprimait jusqu'au pus, et il enrichissait une armée de traitans et d'employés en ces divers genres d'impôts, entre les mains de qui demeurait la plus grande et la plus claire partie.

« Desmarets en qui le Roi enfin avait été forcé de mettre toute sa confiance pour les finances, imagina d'établir outre tant d'impôts, une dixme royale sur tous les biens de

chaque communauté et de chaque particulier du royaume... »

« ... Mais le Roi quelqu'accoutumé qu'il fut aux impôts les plus énormes, ne laissa pas de s'épouvanter de celui-ci. Depuis long-temps il n'entendait parler que des plus extrêmes misères : ce surcroît l'inquiéta jusqu'à l'attrister d'une manière si sensible, que les valets intérieurs s'en apperçurent dans les cabinets plusieurs jours de suite, et assez pour en être si en peine, que Maréchal, qui m'a conté toute cette curieuse anecdote, se hazarda de lui parler de cette tristesse qu'il remarquait, et qui était telle depuis plusieurs jours, qu'il craignait pour sa santé. Le Roi lui avoua qu'il ressentait des peines infinies, qu'il rejetta vaguement sur la situation des affaires.

« Huit ou dix jours après, et toujours avec la même mélancolie, le Roi reprit son calme accoutumé. Il appella Maréchal et seul avec lui, il lui dit que maintenant qu'il se sentait au large, il voulait bien lui dire ce qui l'avait si vivement peiné, et ce qui avait mis fin à ses peines. Alors il lui conta que l'extrême besoin de ses affaires l'avait forcé à de furieux impôts; que l'état où elles se trouvaient réduites le mettait dans la nécessité de les augmenter considérablement; qu'outre la compassion, *les scrupules de prendre ainsi les biens de tout le monde l'avaient fort tourmenté*, qu'à la fin il s'en était ouvert au père Letellier, qui lui avait demandé quelques jours pour y penser. Ce père était revenu avec une consultation, non des pères de sa compagnie, qu'il ne fallait pas compromettre, mais avec une des plus habiles docteurs de sorbonne, qui décidaient

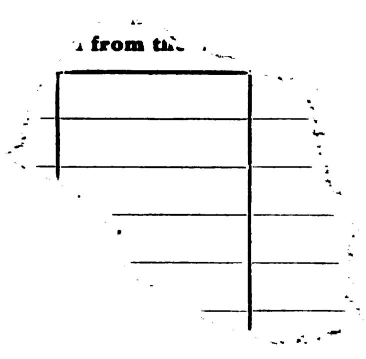
(la sorbonne n'ayant voulu décider en corps.) que *tous les biens des Français étaient au Roi en propre, et que quand il les prendrait, il ne prendrait que ce qui lui appartient.* Le Roi avouait que cette décision l'avait mis fort au large, ôté ses anciens scrupules, et lui avait rendu le calme et la tranquillité qu'il avait perdus; mais Maréchal fut si étonné, si éperdu, d'entendre ce récit, qu'il ne put prononcer un seul mot. Heureusement pour lui, le Roi le quitta dès qu'il le lui eût fait, et Maréchal resta seul en même place, ne sachant presque où il en était. Cette anecdote, qu'il me conta quelques jours après, étant encore presque dans le même effroi, n'a pas besoin de commentaires. Elle montre sans qu'on ait besoin de le dire, ce qu'est un Roi livré à un pareil confesseur et qui ne parle qu'à lui, et ce que devient un état livré en de telles mains. ») *Saint-Simon, tome VI, pages* 129 *à* 135.)

FIN DES NOTES.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la table du second volume.


from th

